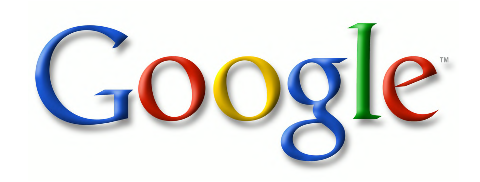
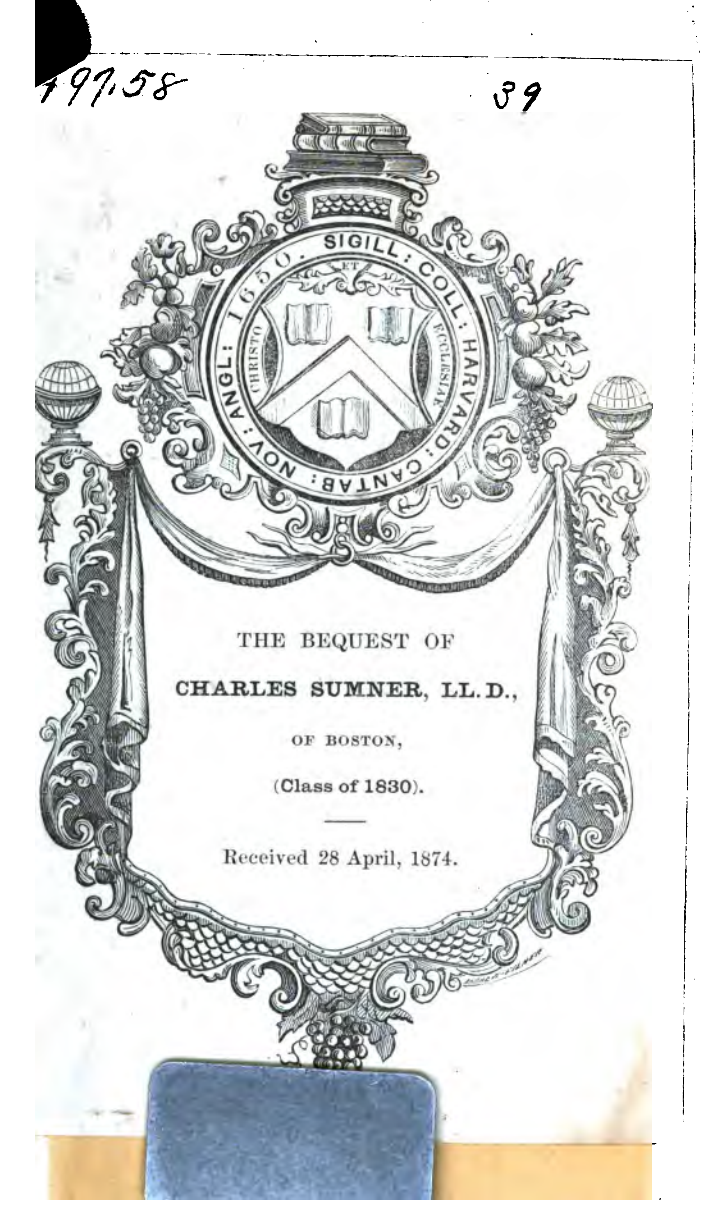



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE BEQUEST OF
CHARLES SUMNER, LL. D.,
OF BOSTON,
(Class of 1830).
Received 28 April, 1874.

ESSAI
SUR
LES GRANDS ÉVÉNEMENS
PAR
LES PETITES CAUSES,

TIRÉ DE L'HISTOIRE.

Par Adrien Richer



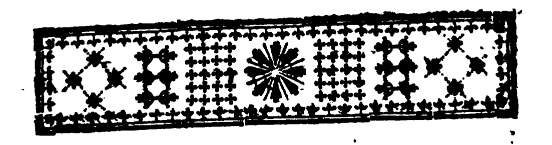
Et cette alarme universelle est l'ouvrage d'un Moucheron.
La fontaine

A GENÈVE,
& se trouve à Paris,

Chez HARDY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de celle de la Parcheminerie ; à la Colonne d'Or.

MDCCLVIII.

1874, April 28.
Bequest of
Hon. Chas. Sumner,
of Boston.
(H.U. 1830.)



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE

D'ORLEANS.

MADAME,

LES VERTUS, qui vous ont été transmises par vos Ayeux, vous élevent à la vraie grandeur ; elles vous attirent même plus de vénération que votre Auguste Naissance ;

elles remplissent l'espace qui est entre les Princes & les autres Hommes ; vous protégez les Lettres, les Sciences, & les Arts, & vous recevez avec bonté les hommages de ceux qui les cultivent. Daignez, MADAME, accepter celui que j'ose présenter à Votre ALTESSE SÉRÉNISSIME, & souffrez que j'orne mon Ouvrage de votre Auguste NOM, qui, par le respect qu'il impose au Public, lui fera excuser la foiblesse de mes talens.

Je suis avec un très-profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
A. RICHER.

AVERTISSEMENT.

CURIEUX de connoître les ressorts qui font mouvoir le monde, & les causes d'où naissent les Evénemens qui se succédent avec tant de rapidité, j'ai lu avec attention les Historiens : cette Pomme fatale, qui a causé les maux affreux dont les hommes sont accablés, est le premier objet qui s'est présenté à ma vue, & ces Listes chronologiques des Révolu-

tions arrivées depuis Adam jusqu'à nous, ne sont que des Monumens de la foiblesse des hommes.

Les plus légers motifs les excitent aux entreprises hardies & leur font faire les plus grands efforts. Les moindres circonstances renversent des Trônes, détruisent des Empires & en élevent de nouveaux. Enfin les plus grands Evénemens sont souvent produits par les plus petites causes.

Cet Ouvrage contient quel-

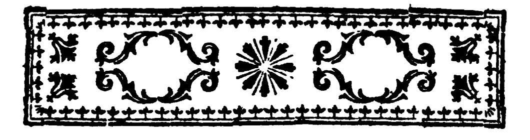
ques exemples de cette vérité. Il ſeroit immenſe ſi j'euſſe voulu les y inſérer tous ; s'il plaît au Public, il me ſera facile d'y en ajouter. S'il lui deplaît il y en a déja trop.

On me blamera, peutêtre, d'avoir mis l'amour au nombre des petites cauſes : mais je prie le Lecteur, avant de me juger, d'avoir égard aux circonſtances, qui ont amené l'événement.

Quoique je n'aye conſulté que les meilleurs Auteurs, la

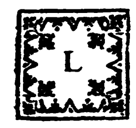
foibleſſe de mes Talens me fait, cependant, craindre de m'être trompé, & je demande un peu d'indulgence pour mon Ouvrage, ſi les fautes n'y ſont pas trop fréquentes.

Comme mon but eſt d'amuſer, non d'apprendre l'hiſtoire, j'ai cru qu'il étoit inutile de marquer les dates; d'ailleurs toute l'hiſtoire a été remiſe en chronologies, leſquelles étant moins ſéches & plus exactes que les anciennes, peuvent inſtruire ſans ennuyer.



ESSAI
SUR LES
GRANDS EVÉNEMENS
PAR LES PETITES CAUSES;
TIRÉ DE L'HISTOIRE.

AVANT PROPOS.

'HISTOIRE eſt un tableau qui réunit ſous le même point de vuë les tems, & les climats. Au travers des différentes mœurs, des différens uſages, des différentes loix, on apperçoit les mêmes caractéres, les mêmes paſſions, les mêmes foibleſſes, les mêmes hommes.

A peine le cahos eſt-il débrouillé, à peine l'homme eſt-il ſorti du néant, que les vices s'emparent de ſon cœur. Adam eſt rebelle, ſes fils s'irritent les uns contre les autres, & arroſent la terre de leur ſang : les crimes ſe multiplient. Envain le déluge eſt envoyé pour détruire les hommes, & purger le monde : une famille flotte ſur les eaux, les vices y flottent avec elle, & ſe conſervent avec elle. Les enfans de Noé ſont auſſi corrompus que ceux d'Adam. Ils ſe diviſent, forment différens peuples, différens empires, où l'intérêt, l'ambition, la vanité ſement le trouble, & la diviſion : les hommes ſont en fureur contre les hommes, ſe déchirent les uns les autres : les peuples ſe portent contre les peuples : ils forcent même la terre à leur fournir le fer qu'elle cachoit dans ſon ſein ; donnent à

leurs carnages les titres fastueux de victoires, de triomphes, & osent orner leur tête de lauriers produits par le sang. Les empires se détruisent, les révolutions succedent aux révolutions, les malheurs s'annoncent de siécles en siécles. Ceux du passé annonçoient les nôtres, dans les nôtres on découvre ceux de l'avenir.

Le tableau de l'histoire présente cependant des vertus. La nature pour dédommager l'humanité, lui fait quelquefois présent de ces hommes utiles, qui réparent les ravages que les vices ont faits. Leurs intentions sont toujours pures, leurs actions sont toujours des bienfaits. Leur exemple appelle les uns au bien, arrête les autres prêts à commettre le crime. Enfin la sagesse fait sortir le bien, d'où le vice fait sortir le mal; & c'est souvent des moindres circonstances.

SEMIRAMIS PROFITE d'un badinage de Ninus son mari, Roi d'Assyrie, pour le faire périr, & pour s'emparer de la souveraine Puissance.

NINUS, Roi d'Assyrie se trouve trop resserré dans ses Etats : pour faire des conquêtes il rassemble les jeunes gens les plus robustes de son Empire, leur fait apprendre à monter à cheval, à manier les armes, les accoûtume aux fatigues : & lorsqu'il les croit capables de combattre, & de vaincre, il les conduit contre les Babyloniens qu'il soumet. L'Arménie est subjuguée ; les Medes veulent lui resister, ils sont vaincus. Leur Roi est pris, & crucifié avec sa femme & ses enfans. L'Asie entiere est forcée de reconnoître Ninus pour son Sou-

verain. Les Bactriens arrêtent ses conquêtes : le Héros s'irrite, retourne dans ses Etats, leve de nouvelles troupes, revient sur ses pas, se lance sur les Bactriens, qui osent lui faire face, les force de se renfermer dans les murailles de Bactra. Cette ville fortifiée par la nature & l'art, releve le courage des Bactriens ; leur confiance leur tient lieu de sûreté. Ils rejettent les promesses, bravent les menaces de Ninus. Ce Conquérant fait des efforts incroyables, la gloire, & le désir de se venger excitent sa fureur, qu'il sçait inspirer à ses soldats : mais ses forces diminuent, ses bataillons s'éclaircissent, ses soldats accablés de fatigue, ne sont plus en état de combattre. Ninus voit ce malheur, & gémit. Enfin il se trouve dans l'affligeante nécessité de sacrifier sa gloire, & sa vengeance à la conservation de son armée.

Malgré sa douleur il ordonne de lever le siége. Déja les drapeaux sont baissés, les bagages sont pliés; Ninus, & ses soldats lancent sur Bactra des regards furieux, comme des lions que le courage excite, & que la fatigue arrête. Dans ce moment on vient dire au Roi que la ville est prise, & que c'est à la prudence, & à la valeur d'une femme qu'il doit cette conquête.

Il juge de la grandeur de l'action, par la grandeur de sa joie, demande avec empressement, à voir celle qui donne tant d'éclat à son pays, & à son sexe, disant qu'il veut lui-même lui offrir les récompenses duës à son service. On lui présente Semiramis. Ninus est encore plus étonné de sa beauté que de sa valeur : il reste dans le silence de l'admiration : ses yeux ne lui donnent pas tout le plaisir qu'il leur demande ; son

cœur, que la gloire ſeule animoit, eſt tout enflammé d'amour : il eſt vaincu lui-même par celle qui vient de vaincre ſes ennemis. Enfin il lui offre la Couronne, & ſon cœur, & tremble qu'elle ne les refuſe. L'ambition guidoit Semiramis : pour avoir la Couronne, elle accepta le cœur de Ninus.

Semiramis étoit le fruit d'un concubinage. Au moment de ſa naiſſance elle fut expoſée. Des Bergers la trouverent, & la porterent chez celui qui avoit l'inſpection des troupeaux du Roi. Bientôt elle ſurpaſſa en beauté, & en eſprit toute les perſonnes de ſon ſexe. Le Gouverneur de Syrie, viſitant un jour les troupeaux de Ninus la vit : frappé de ſes graces, & de ſa beauté, il la demanda en mariage, & l'obtint. Se trouvant obligé d'accompagner le Roi dans la guerre contre les Bactriens, & ne pouvant ſe ſéparer de

ſa femme, il la mena avec lui. Semiramis, en examinant les murailles de Bactra, s'apperçut que les aſſiégés négligeoient les endroits fortifiés, pour ſe porter aux endroits les plus foibles, parceque les Aſſyriens tournoient tous leurs efforts vers ceux-là. En conſéquence de cette obſervation elle ſe mit à la tête de quelques braves ſoldats, monta dans la ville par un endroit où il n'y avoit nulle défenſe, y jetta la conſternation, & fit ouvrir les portes à l'armée Aſſyrienne. Voilà comme elle mérita l'admiration & l'amour de Ninus.

Le Roi, tout occupé de ſa nouvelle épouſe, repaſſa dans ſes Etats, & ne ſongea plus qu'à lui procurer tous les amuſemens que ſon amour pour elle lui inſpiroit. Il voulut ſe donner le plaiſir de voir l'Aſie entiere ſoumiſe à celle qui régnoit dans ſon cœur, & lui

donna une autorité absolue pendant un jour, ordonnant à ses sujets d'exécuter toutes les volontés de Semiramis. Une femme sage & prudente, eut sans doute, profité de ce badinage, pour faire connoître à Ninus ses fautes : mais Semiramis ne consulta que son ambition, & sa cruauté. Sitôt que Ninus lui eut mis le pouvoir en main, elle s'en servit pour le faire assassiner. Les traitres qu'elle avoit séduits, ne manquerent pas à publier que le Roi n'avoit abandonné les rênes de l'Empire à son épouse, que parcequ'il sentoit sa fin approcher. Le peuple, toujours peu instruit des affaires de Cour, crut ce qu'on lui disoit, & reconnut, sans répugnance Semiramis pour sa Souveraine. Cet esprit élevé, ce caractére ambitieux, ne se contenta pas de sa puissance. Semiramis devint jalouse de la gloire que Ninus avoit

acquiſe par ſes conquêtes, par la conſtruction de Ninive, & de pluſieurs édifices. Pour attirer ſur elle les regards du monde, & l'admiration de la poſtérité, elle fit bâtir la ſuperbe Babylone; & pour en hâter l'exécution elle y employa deux millions d'hommes. Elle ſe mit à la tête d'une armée formidable : par ſes victoires, étendit l'Empire d'Aſſyrie, applanit des montagnes, détourna des rivieres, bâtit des villes, & força la terre d'être abondante où elle paroiſſoit vouloir être ſtérile.

Semiramis ne voulut point ſe marier, elle eut peur de perdre ſa puiſſance. Mais le Trône ne la mettant pas à l'abri des foibleſſes de l'humanité, elle en marquoit aux plus beaux hommes de ſon armée; & pour n'avoir pas à rougir devant eux, elle leur faiſoit auſſitôt payer ſes faveurs de leur vie. Elle voulut faire la conquête

de l'Inde : mais cette expédition ne lui réussit pas ; son armée fut taillée en piéces, elle fut même blessée dans l'action. Son fils Ninias, qu'elle avoit eu de Ninus, profita de sa défaite pour la faire périr : il publia ensuite qu'elle étoit montée au Ciel. Elle avoit alors soixante-deux ans. Les Assyriens l'adorerent comme une Divinité. Quelques Historiens prétendent qu'elle poussa la débauche jusqu'à commettre un inceste avec son fils Ninias.

L'AMOUR D'HELENE pour Paris cause le Siége & la ruine de Troïe.

HELENE, fille de Tyndare, Roi de Sparte, étoit d'une si grande beauté, que la renommée la vanta comme une merveille. Tous les Rois de la Grece

aspirerent au bonheur d'avoir pour épouse cette belle Princesse : pour l'obtenir ils se rendirent tous à Sparte. Tyndare étoit flatté de voir tant de Monarques à sa Cour s'honnorer d'un regard de sa fille : mais cette joie étoit troublée par la réflexion. Plus il remarquoit en eux d'amour pour Heléne, plus il sentoit d'inquiétude. Il ne pouvoit douter que ceux ausquels il ne l'accorderoit pas, se trouveroient insultés, & que le dépit les réunissant, ils chercheroient leur vengeance dans sa ruine. Son embarras augmentant tous les jours, il eut recours à Ulisse, Roi d'Ithaque, dont la prudence se faisoit admirer dans toute la Grece, & lui demanda conseil. Ulisse lui en donna un fort sage : il le suivit, ce fut d'assembler les Amans de sa fille, de leur faire jurer solemnellement qu'ils se contenteroient du choix qu'elle feroit,

& qu'ils se réuniroient tous pour défendre l'Amant heureux contre quiconque voudroit la lui enlever. Heléne frappée de la beauté de Menelas, frere d'Agamemnon, Roi de Mycenes, lui donna la préférence, & pendant trois ans ils trouverent un bonheur mutuel dans leur union. Au bout de ce tems Alexandre Paris, second fils de Priam, Roi des Troïens, voyant que le Royaume de la Troade appartenoit à Hector, son frere aîné, résolut d'aller chercher un établissement ailleurs. Il passa dans le Péloponèse, arriva à Sparte, vit Heléne, & sentit tout le plaisir que cause la vuë d'une belle femme. L'image charmante de cette Princesse se grava dans son cœur, & y alluma le feu de l'amour. Il chercha l'occasion de la voir encore, & de lui parler. Dans les tems reculés les Reines n'étoient pas si bien gardées qu'el-

les le ſont de nos jours. Paris trouva donc le moyen d'exprimer ſon amour à Heléne. Il étoit jeune, beau, bienfait, ſéduiſant : Heléne avoit le cœur tendre, il fut bientôt payé de retour. S'aimant tous deux avec la même tendreſſe ils voulurent ſe poſſeder toujours. Heléne pour ſon Amant quitta le Trône, & le ſuivit à Troïe, où Priam eut la foibleſſe de la recevoir. Menelas privé d'une femme qu'il adore, s'afflige, s'irrite contre le raviſſeur, fait retentir la Grece de ſes plaintes, & de ſon malheur. Les Rois ſe ſouviennent de leur ſerment, & ſe hâtent de le remplir. Les Agamemnons, les Ajax, les Achiles, les Philoctetes, &c. jurent la ruine de Troïe, & vont l'aſſiéger.

Priam paſſoit les reſtes d'une longue & paiſible vie au milieu d'une nombreuſe famille. La belle, & vertueuſe Andromaque em-

ployoit ses momens à plaire à Hector, son mari. Les Citoiens tranquilles par un commerce florissant vivoient dans une heureuse aisance. Le laboureur voyoit avec joie mûrir ses fruits, & ses bleds : il se flattoit de la douce espérance d'en retirer le profit dû à ses travaux. Enfin cette harmonie, si nécessaire dans toutes les sociétés, régnoit dans la Troade. Une armée de Grecs paroît, tout est troublé. La crainte s'empare des esprits; les gens de la campagne se retirent promptement dans la ville, les portes en sont aussitôt fermées. Le brave Hector vole sur les murs, son exemple releve les courages abbattus; on le suit, on l'imite, on résiste pendant dix ans aux efforts des Grecs. Enfin Hector est tué, les Troïens sont consternés, ils ne peuvent plus résister, les Grecs entrent dans la ville, immolent à leur fureur tout

ce qui paroît devant eux. Soldats, Citoiens, Princes, Princesses, tout tombe sous le fer du vainqueur. Priam est lui-même égorgé aux pieds des Autels. Le feu est allumé aux quatre coins de la ville qui est sur le champ réduite en cendres. Menelas revoit Heléne, son amour se rallume, il oublie sa perfidie, & la ramene à Sparte.

PLUSIEURS JEUNES Romains, étant dans le vin s'entretiennent sur les femmes. Cette conversation occasionne le viol de Lucréce : ce viol est cause que les Rois sont chassés de Rome, & qu'on change la Monarchie en République.

TARQUIN le superbe, septiéme Roi de Rome, étoit ambitieux, cruel & politique.

La Royauté ne contentoit pas ses insatiables désirs, il aspiroit au despotisme. Pour y parvenir, il fit périr plusieurs Sénateurs qu'il croyoit capables d'arrêter ses projets, intimida les autres qui se tenoient cachés chez eux : sur les ruines des loix, ce Tyran élevoit un pouvoir cruel, qu'il affermissoit par une complaisance continuelle pour les soldats. Avec eux il étoit doux, familier & libéral. Il leur abandonnoit souvent le pillage des villes qu'il prenoit sur les ennemis. Il les menoit d'expédition en expédition, parcequ'il craignoit que les Sénateurs, & les principaux Plébéiens ne leur fissent ouvrir les yeux sur ses desseins. Enfin après avoir soumis plusieurs peuples voisins de Rome, il attaqua les Rutules, les poussa jusques dans les murs d'Ardée leur capitale, fit le siége de cette ville : mais voyant qu'il

lui en coûteroit trop de monde pour la prendre d'assaut, il changea le siége en blocus. Comme il n'étoit question que d'empêcher d'y faire entrer des vivres, la discipline se relâcha dans l'armée Romaine. Les Officiers se régaloient mutuellement. Sextus Tarquinius, fils du Roi, donna un repas à plusieurs jeunes Officiers, du nombre desquels étoit Collatinus, mari de Lucréce, & Gouverneur de Collatie, petite ville du Latium. Dans ce repas on parla des femmes, ce qui est ordinaire dans les cercles où il n'y en a point. Chacun voulant faire honneur à son choix, exagera les vertus & la beauté de la sienne. On n'avoit pas, apparamment alors une grande confiance en la sagesse des Dames, puisqu'on décida qu'il falloit voir si celles dont il étoit question, méritoient les éloges qu'on leur donnoit. Le vin,

qui n'avoit pas été épargné, fit regarder cette plaisanterie comme une chose sérieuse. L'on monta à cheval, & l'on alla à Rome pour surprendre les femmes, & pour voir comment elles supportoient l'absence de leurs maris. On les trouva toutes dans la joie & les plaisirs, & leur embarras, à la vuë de leurs maris, étoit la preuve certaine de leur faute. On se rendit ensuite à Collatie chez Collatinus, & quoique la nuit fût déja avancée, on trouva Lucréce au milieu de ses femmes occupée à filer : cette vertueuse Dame vit son mari avec joie : elle lui fit ces caresses simples & naturelles, qu'inspire l'amour. Sa beauté, la majesté de sa taille, ses manieres nobles & modestes, charmerent tous ceux qui accompagnoient Collatinus. Ils lui rendirent tous un tribut d'éloges : mais Sextus Tarquinius ne s'en tint pas aux

ſimples impreſſions que lui cauſoit l'admiration : il étoit jeune, vif, bouillant ; l'amour s'empara de tous ſes ſens, plus il voyoit Lucréce, plus ſes déſirs criminels s'irritoient. Comme ſon devoir le rappelloit à l'armée, lui & ſes amis, il partit, mais avec le deſſein de revenir bientôt pour aſſouvir ſa paſſion brutale. Elle étoit ſi violente que les travaux militaires ne furent pas capables de l'amortir : il cherchoit tous les jours un prétexte pour ſe dérober du camp, & de l'armée. Enfin il céde à ſon impatience, court, vole à Collatie, feignant d'y apporter des ordres de la part du Roi, ſon pere. Il va loger chez Collatinus. Lucréce le reçoit avec cette douceur, & cette ſécurité qui accompagnent toujours la vertu: elle ſoupe avec lui, le fait conduire dans l'appartement qui lui eſt préparé. Plus Sextus eſt prêt de celle qu'il

aime, plus son cœur s'enflamme, & sa passion s'irrite. L'hospitalité violée, l'outrage fait à la vertu, ne lui inspirent point de remors. Il se leve, prend un poignard qu'il a eu la barbare précaution d'apporter avec lui, pénétre à l'appartement de Lucréce : elle s'éveille. Quelle surprise! Sextus la serre entre ses bras, lui dit, en lui faisant sentir son fer : " Si vous „ criez, & si vous me réfusez, „ vous êtes morte. Je ne me con-„ tenterai pas de vous avoir ôté „ la vie, je laisserai à votre mé-„ moire une tache éternelle. J'é-„ gorgerai un de vos esclaves, je „ le mettrai à côté de vous, & je „ publierai que j'ai vengé l'hon-„ neur de Collatinus. „

Enfin ce barbare, par ses menaces, par ses efforts, triompha de la vertueuse Lucréce, & retourna au camp dès le lendemain au matin. Lucréce deshonorée, se croit in-

digne de vivre : elle écrit à son mari : „ rendez-vous promptement je vous prie à Rome chez „ Lucrécius, mon pere. „ Elle prend une robe de deuil, sous laquelle elle cache un poignard, va trouver Lucrécius, se jette à ses genoux, les arrose de ses larmes, & lui raconte son malheur. Collatinus arrive dans ce moment accompagné de ses amis. Aussitôt qu'il paroît, Lucréce lui dit : „ ah „ Seigneur je ne suis plus digne de „ vous. Mon cœur, il est vrai „ vous a toujours été fidéle : mais „ mon corps a été souillé. Sextus „ Tarquinius est venu chez vous, „ & m'a ravi l'honneur. Romains „ vengez-moi, vengez-vous. „ En achevant ces mots elle tire son poignard, se frappe, & meurt. Tous ceux qui étoient présens à ce funeste spectacle ne purent retenir leurs larmes. Pendant qu'ils s'abandonnoient à la douleur, Lu-

cius Junius, qui pour échapper à la cruelle défiance du Roi, s'étoit enveloppé dans les apparences de la stupidité, d'où lui étoit venu le surnom de Brutus, s'approche du cadavre, en arrache le poignard tout sanglant, & d'une voix ferme, prononce ces mots, que lui inspire l'indignation : „ Je jure „ par ce fer, par ce sang, de venger l'insulte qui a été faite à „ cette vertueuse femme. Oui pour „ bannir la Royauté de Rome je „ perdrai jusqu'à la derniere goûte de mon sang : j'en atteste les „ Dieux, je le jure à la Patrie. „

Il fit ensuite passer le poignard entre les mains de Collatinus, de Lucrécius, de Valérius, enfin de tous ceux qui étoient présens, & leur fit à tous jurer la même chose. Ce serment fut le signal d'un soulevement général. Cette triste nouvelle portée de bouche en bouche, se répandit bientôt dans

toute la ville : on accourut de toutes parts dans la maiſon de Lucrécius. Tout le monde avoit admiré Lucréce, tout le monde fut touché de ſon ſort. Son ſang arrachoit des larmes de tous les yeux, ſa plaie étoit une bouche qui demandoit à être vengée. Le peuple irrité contre les Tyrans, prit les armes ; l'armée inſtruite de ce qui ſe paſſe à Rome, ſe révolte. On pille le palais du Roi, on dévoue aux enfers, & on condamne aux plus cruels ſupplices ceux qui entreprendront de rétablir la Royauté. On établit des Magiſtrats annuels, ſous le titre de Conſuls, pour gouverner l'Etat. Brutus, l'auteur de la liberté eſt élu Conſul avec Collatinus, mari de l'infortunée Lucréce.



LES

LES DÉCEMVIRS exercent la Tyrannie dans Rome; un d'entr'eux devient amoureux d'une jeune fille qu'il voit passer: cet amour est cause que les Décemvirs sont bannis, & que le Décemvirat est détruit.

DANS les premiers tems de la République Romaine le Sénat, & le peuple étoient sans cesse divisés. Les Sénateurs vouloient avoir seuls le gouvernement de l'Etat, le peuple vouloit le partager avec eux. Pour mettre fin à ces troubles, & à ces divisions on envoya des Ambassadeurs à Athènes recueillir les loix de Solon. Lorsque ces Ambassadeurs furent de retour, on établit dix Commissaires, sous le titre de Décemvirs, pour travailler à former un corps de loix, qui seroit dans

la ſuite la régle du gouvernement de la République Romaine. Ils composerent les loix des douze Tables dont il nous reſte encore quelques fragmens. Comme toutes les dignités de la République étoient réunies dans le Décemvirat, les Décemvirs exercerent dans Rome un pouvoir deſpotique. Ce furent eux qui ſe mirent à la tête des troupes qu'on fut obligé de conduire contre les Eques, & les Sabins. Appius Claudius, le plus ambitieux, le plus cruel, & le plus politique des Décemvirs reſta dans Rome, réuniſſant ſur ſa tête toute la puiſſance de ſes Collégues qu'il appuyoit d'un corps de troupes dont il avoit toujours la précaution de ſe faire eſcorter. Son caprice ſeul décidoit des biens & de la vie des Citoiens. Etant un jour ſur ſon Tribunal à rendre ſes injuſtes arrêts, il vit paſſer auprès de lui une jeune fille d'une beau-

te ravissante, âgée d'environ quinze ans : elle alloit aux écoles publiques avec sa nourrice. Appius Claudius, frappé de ses charmes & de ses graces naissantes, fixe sur elle des regards pleins de passion. Le lendemain il la vit encore passer à la même heure : échauffé par ce que lui avoit inspiré son imagination, il la trouva encore plus belle. Enfin, ne pouvant résister à son amour il s'informa quelle étoit sa famille, comment elle s'appelloit. Ayant appris que c'étoit la fille d'un Plébéien, qu'elle s'appelloit *Virginie*, qu'elle devoit se marier à Icilius, autre Plébéien, il résolut de mettre tout en usage pour la séduire, & pour contenter ses désirs criminels. Ne doutant pas que la pudeur, & l'innocence de cette jeune fille ne fût allarmée, s'il se hazardoit lui-même à lui faire des propositions, il résolut d'employer

l'adreſſe d'une de ces femmes d'intrigue, qui ſçavent trafiquer de la beauté des jeunes perſonnes. Il en fit donc venir une chez lui, par des préſens très-conſidérables, par les promeſſes les plus flatteuſes, obtint d'elle qu'elle employât pour lui ſon adreſſe. Cette femme ne fut pas long-tems à faire connoiſſance avec la nourrice de Virginie, & à s'inſinuer dans ſa confidence. Comme il eſt ordinaire de juger des autres par ſoi, elle crut que les préſens feroient la même impreſſion ſur cette nourrice, qu'ils avoient faite ſur elle; elle lui en fit d'abord d'une médiocre valeur, pour ne pas occaſionner les ſoupçons, les augmenta peu à peu, en promit de très-conſidérables. Enfin elle acquit la confiance de cette nourrice, au point qu'elle crut pouvoir s'ouvrir à elle. Mais la ſage & fidéle nourrice, rejetta avec horreur les offres qu'on lui

fit, rendit les présens, & défendit à cette femme de reparoître jamais chez elle. La passion d'Appius ne se rebuta point : elle s'irritoit dans les obstacles. Il résolut de mettre un autre moyen en usage, dont sa puissance lui promettoit le succès. Il engage M. Claudius, un de ses cliens à réclamer Virginie comme son esclave. M. Claudius étoit un de ces hommes hardis, entreprenans, effrontés, qui par une complaisance criminelle gagnent la confiance des Grands. Cet odieux ministre de la passion du Décemvir, sacrifiant à son intérêt, la probité, le respect humain, va dans l'école où est la jeune Virginie, la prend par la main, veut l'entraîner dans sa maison, disant qu'elle est née d'une de ses esclaves, & qu'elle lui appartient. Virginie interdite n'oppose que les larmes à la violence qu'on lui fait : mais sa nour-

rice l'arrache d'entre les mains de son ravisseur. Ce scélérat dit qu'il ne veut point user de violence, mais qu'il réclame la protection des loix, & qu'il somme ceux qui s'opposent à la justice de ses prétentions de venir sur le champ devant le Décemvir. Il prend ensuite la jeune Virginie par la main, la conduit au Tribunal d'Appius Claudius. Le peuple les suit, les uns par curiosité, les autres par considération pour le pere de Virginie. Numitorius, oncle de la jeune fille, instruit de ce qui se passe, accourt bientôt à son secours. Le ravisseur forme ainsi sa demande : » Cette » jeune fille nâquit dans ma mai» son ; elle en fut dérobée secréte» ment par une esclave qui est sa » mere, & qui, pour cacher son » larcin feignit d'être accouchée » d'un enfant mort. Elle vendit » cette fille à la femme de Virgi-

» nius qui étoit ſtérile, & qui
» voulant paſſer pour avoir eu des
» enfans, la ſuppoſa pour ſa fille.
» Il m'eſt aiſé de prouver par des
» témoins irréprochables la véri-
» té de ce que j'avance. Enfin je
» vais l'emmener chez moi, par-
» cequ'il eſt juſte qu'une eſclave
» ſuive ſon maître; & j'offre des
» cautions, pour la repréſenter,
» ſi Virginius prétend encore être
» ſon pere. « On ſentit bien que la hardieſſe de ce fourbe étoit appuiée de l'autorité du Juge: mais on diſſimula, & l'oncle de Virginie faiſant violence à ſa fureur, repréſenta au Décemvir, avec toute la modération dont il étoit alors capable, qu'il étoit injuſte d'attaquer des Citoiens ſur leur naiſſance pendant que leur pere étoit abſent; qu'il ne demandoit que deux jours pour faire revenir Virginius, qui étoit ſorti de Rome, parceque l'intérêt de la Patrie l'a-

voit appellé; que pendant ce tems il offroit de garder Virginie chez lui, & qu'il n'étoit pas juste qu'on envoyât la fille d'un Citoien Romain dans une maison où son honneur seroit encore plus exposé que sa liberté. » Les loix, ajouta-t-il, » ordonnent que dans un litige, » avant le jugement décisif, le Demandeur ne trouble point le Défendeur dans sa possession.« Tout le monde approuva la Justice de cette demande, & il sembloit que le Décemvir ne pouvoit s'y refuser : mais la passion n'écoute ni loix ni raison. Voici le langage qu'elle inspira au Décemvir: » je » dois être le protecteur d'une loi » si juste; c'est moi-même qui l'ai » rédigée dans les douze Tables: » mais l'espéce n'est pas la même » dans l'affaire présente. Il n'appartient qu'au pere seul de réclamer ceux qu'il prétend être » ses enfans; & s'il étoit ici, je

» lui en adjugerois, sans balancer » la possession : je veux bien accor- » der le tems nécessaire pour fai- » re venir Virginius de l'armée, » mais je ne puis pas priver un » Citoien d'une esclave qu'il rede- » mande. «

A l'instant Claudius se met en devoir d'emmener Virginie : mais toute l'assemblée, par un murmure général, fit connoître l'indignation que lui causoit cet injuste arrêt. Les femmes touchées de compassion, & les larmes aux yeux, se rangent autour de Virginie, & lui servent comme de rempart contre les violences de son ravisseur. Claudius méprisant leurs cris, leurs plaintes & leurs prieres, faisoit des efforts pour l'enlever, lorsque Icilius, à qui elle étoit promise en mariage, parut sur la place, les yeux étincellans de colere & de fureur. Appius connoissant le crédit qu'il avoit

ſur l'eſprit du peuple le redoutoit: il lui envoya dire par un licteur de ſe retirer, & que l'affaire étoit jugée. Mais Icilius, dont l'amour étoit outragé, & qui pénétroit dans l'intérieur du Décemvir, lui dit, en s'adreſſant à lui-même: « Tyran je perdrai la vie avant que » tu puiſſe jouir du fruit de ton » crime. N'eſt-tu pas content de » nous avoir privé de nos Tribuns, » protecteurs de notre liberté, » veux-tu encore nous donner » l'affligeant ſpectacle de voir des-» honorer les filles Romaines. Vir-» ginie m'eſt promiſe en mariage: » je dois épouſer une vierge, une » fille libre, & je ne la veux rece-» voir que des mains de ſon pere. » Si, pendant qu'il eſt abſent tu » veux faire violence à ſa fille, » j'appellerai les Romains à mon » ſecours; Virginius implorera ce-» lui des ſoldats, les Dieux nous » ſeront favorables. Quand je ſerois

» seul, la justice, mon amour me
» donneroient assez de force pour
» résister & pour défendre ma fem-
» me. « Ce discours échauffe le peuple : Claudius s'en apperçoit & se retire aux pieds du Décemvir. On arrive de toute part dans la place, le tumulte augmente, les Romains s'irritent les uns les autres. Appius voyant la révolte prête à éclatter, prend la résolution d'arrêter lui-même l'exécution de son arrêt, & dit qu'il consent que Virginie demeure en liberté jusqu'au lendemain, ce qui est un tems suffisant pour que Virginius puisse revenir de l'armée pour prouver que cette fille lui appartient. Claudius feignant d'accorder avec peine ce délai, demande qu'on donne caution de la représenter le lendemain. Icilius s'offrit lui-même, & on n'osa le réfuser : mais Appius dépêcha secrétement un exprès à ses Collé-

gues qui commandoient l'armée, pour les prier de ne point donner à Virginius la permission de revenir à Rome, se flattant qu'il seroit autorisé à remettre Virginie entre les mains de Claudius, si Virginius ne paroissoit pas dans le tems marqué : mais les amis de Virginius avoient devancé le courier du Décemvir ; il avoit obtenu son congé, & étoit parti lorsque le courier arriva. Il parut le lendemain dans la place publique, avec cet air abattu que donne la douleur, & tenant par la main sa fille qui fondoit en larmes. Ils étoient tous deux environnés de leurs parens qui, participant à leur malheur, demandoient au peuple s'il étoit juste que pendant qu'un Citoien exposoit sa vie pour la défense de la Patrie, ses enfans fussent exposés aux outrages de Tyrans, plus cruels que ne le feroient les ennemis même du nom Ro-

main. Virginius tenoit à tous ceux qu'il rencontroit le langage que lui dictoit sa douleur, & les conjuroit de prendre sa fille sous leur protection. Icilius cédant à son amour & à sa fureur, déclamoit contre l'injustice & la lubricité du Décemvir. Il n'y avoit que le Tyran & son ministre qui ne fussent pas touchés des plaintes & des soupirs, dont cette famille désolée faisoit retentir la place. Les larmes de Virginie, ses graces, sa beauté, attendrissoient tous les cœurs.

Appius instruit que Virginius est dans la place, avec sa famille & ses amis, frémit de rage : plus il voit les obstacles se multiplier, plus sa passion s'irrite. Il s'y transporte, monte sur son Tribunal, pour prévenir toute révolte, se fait environner de soldats, menace de punir ceux qui causeront le moindre trouble, & dit à Claudius d'ex-

poser sa demande & ses raisons:
Cet imposteur toujours ferme dans le crime dit qu'il réclame Virginie, parcequ'elle est fille d'une de ses esclaves, en produit en même tems une qu'il avoit séduite ; & qui déclare qu'elle a vendu Virginie à la femme de Virginius. Claudius reprenant la parole, dit qu'il lui seroit facile de produire d'autres témoins s'il en étoit besoin, & qu'il espéroit que le Décemvir lui rendroit justice. Envain les parens & les amis de Virginius attesterent que sa femme avoit eu plusieurs enfans, qu'ils l'avoient vuë grosse de la fille dont il étoit question ; que l'enfant venant au monde avoit été reçu dans les mains de ses parens ; que tous les voisins étoient témoins que la mere avoit elle-même allaité la jeune Virginie, ce qu'elle n'auroit pu faire, si elle avoit été stérile, comme Claudius le disoit ; qu'enfin il

étoit bien singulier qu'il eût gardé le silence sur cette affaire pendant quinze ans, & qu'il ne réclamât cette jeune fille que parcequ'il la voyoit parvenuë à cette rare beauté qui, sans doute, étoit cause de sa persécution. Ces raisons étoient si plausibles, qu'Appius eut peur qu'elles ne fissent impression sur la multitude; & pour en arrêter l'effet il y répondit lui-même en ces termes : » Ma conscience m'oblige de déclarer qu'il y a longtems que je suis instruit de la vérité. Claudius en mourant m'établit Tuteur de son fils. Peu de tems après on m'avertit que je devois réclamer cette jeune esclave, qui appartenoit à mon pupile. Les informations que je fis me prouverent la vérité du fait : les affaires publiques ne me permirent pas de m'occuper à celle-là : mais à présent que je dois rendre justice à tout le mon-

» de, j'ordonne que le Demandeur » retienne cette fille comme son » esclave. «

Cet arrêt injuste fut pour Virginius comme un coup de foudre : il resta quelque tems dans le silence de la consternation ; sa fureur venant à éclatter, il dit que le Décemvir étoit lui seul l'auteur de l'imposture ; & lui adressant la parole à lui-même : » Sçaches, dit-» il, que je n'ai pas élevé ma fille » pour être l'instrument de tes plai-» sirs. Comment as-tu pu croire » que les Romains se laisseroient » enlever leurs filles & leurs fem-» mes pour être deshonorées par » un Tyran. «

Ce discours jette l'indignation dans tous les esprits, les murmures s'élevent de toute part. Appius transporté de fureur, ordonne à ses soldats de faire retirer le peuple, & envoie un de ses licteurs faire ouvrir le passage à Clau-

dius, afin qu'il aille prendre Virginie. Le peuple épouvanté, par les coups, & par les menaces des soldats, se retire. Virginius se voyant abandonné, & sa fille en proie à son ravisseur, demande qu'il lui soit permis, avant qu'on l'emmene, de lui parler en particulier avec sa nourrice, afin de voir s'il ne trouvera point quelqu'indice qu'il n'est pas son pere, & de se consoler plus facilement de sa perte. On lui accorde sa demande, à condition cependant qu'il ne sortiroit pas de la place. Virginius pénétré de douleur, prend sa fille entre ses bras, essuie son visage baigné de larmes, l'embrasse, la porte près des boutiques qui bornent la place. Là, roulant dans sa tête ce qu'il doit faire, il tourne les yeux de tous côtés : le hazard offre à ses regards le couteau d'un Boucher : le désespoir le lui fait prendre, &

s'adressant à Virginie, il lui dit : »
» Ma chere fille voilà le seul
» moyen de sauver ton honneur
» & ta liberté. » Il lui enfonce en
même tems le couteau dans le
cœur, & le retirant tout fumant
du sang de sa fille il crie ; » C'est
» par ce sang innocent, Appius,
» que je dévoue ta tête aux Dieux
» infernaux.

Le peuple bientôt informé de
ce qui vient de se passer, accourt,
& frappé de ce funeste spectacle,
par ses plaintes, & ses cris il exprime
son indignation contre un
Tyran qui, par son injustice a mis
un pere dans la cruelle nécessité
d'égorger sa fille. Appius furieux,
crie d'arrêter Virginius : mais ce
pere infortuné s'ouvre un passage
avec le couteau qu'il tient à la
main, gagne la porte de la ville,
se retire au camp, avec une partie
de ses parens & de ses amis, qui
ne veulent pas l'abandonner dans
son malheur.

Numitorius & Icilius, fondant en larmes, expoſent le corps de Virginie aux yeux du peuple, & l'exhortent à venger ſa mort. Cette triſte nouvelle ſe répand dans la ville ; on accourt dans la place de tous les quartiers, les Sénateurs eux-mêmes viennent mêler leurs larmes avec celles du peuple. Appius craignant leur crédit, & leur éloquence, leur fait dire de ſe retirer, & ordonne qu'on ôte de la place le corps de Virginie. Mais Valerius & Horatius, deux Sénateurs, pleins de réſolution & de fermeté, mépriſent ſes ordres ; & ſentant que cette occaſion eſt favorable pour abbattre la puiſſance du Tyran, & pour détruire le Décemvirat, forment la réſolution d'en profiter, pour aigrir l'eſprit des Romains. Appius s'avance avec ſes Licteurs, & les troupes de ſa garde, pour faire arrêter les deux Sénateurs : mais le

peuple excité par leur fermeté, brise les faisceaux des licteurs, repousse les soldats, poursuit Appius avec tant de chaleur, que pour éviter la mort, il est obligé de se cacher le visage, & de s'enfuir dans une maison voisine.

Les deux Sénateurs font mettre le corps de Virginie dans une litiere découverte, la font passer par les principales rues de la ville, pour exciter la pitié de tous les Romains. Hommes, femmes, filles, tout le monde sortoit de sa maison pour voir cette pompe funebre; les uns jettoient des parfums dans la litiere, les autres y mettoient des fleurs : ils avoient tous les larmes aux yeux & plaignoient le sort de cette jeune beauté. Leur tristesse, leurs présens étoient un gage de leur sensibilité pour elle, & du désir sincere qu'ils avoient de la venger. On déposa son corps dans la mai-

ſon de ſon pere, pour attèndre qu'on lui rendît les derniers devoirs.

L'infortuné Virginius pendant ce tems s'étoit rendu dans le camp : il y étoit arrivé tenant encore à la main le funeſte couteau qui avoit immolé ſa fille ; & les ſoldats inſtruits de ſon malheur, s'étoient rangés autour de lui. Virginius aſſis au milieu d'eux, le viſage couvert de larmes, accablé de douleur reſte quelque tems ſans pouvoir parler. Enfin il romp ce triſte ſilence, leve les mains au Ciel, & dit : » Dieux immortels, » je vous atteſte qu'Appius eſt ſeul » l'auteur du crime que j'ai commis en tuant ma fille ; s'adreſſant enſuite aux ſoldats il continue en ces termes : je vous conjure mes compagnons de ne me » point bannir de votre ſocieté, comme parricide, & comme meurtrier de ma fille ; j'au-

» rois de bon cœur ſacrifié ma vie
» pour conſerver ſon honneur :
» mais le Tyran lui vouloit ravir ce
» précieux thréſor, & la pitié m'a
» rendu cruel : l'eſpérance ſeule
» de venger ſa mort par votre ſe-
» cours, m'a empêché de la ſuivre
» au tombeau. «

Les ſoldats attendris par ce diſcours lui promirent de le ſeconder dans toutes ſes entrepriſes : l'émotion, augmentant d'inſtant en inſtant, ils réſolurent de détruire le Décemvirat & de punir tous les Décemvirs comme complices du crime de leur Collégue ; & regardant dès-lors leur autorité comme illégitime, ils prirent leurs armes, leverent leurs enſeignes, & tournerent leurs pas vers Rome : envain les Décemvirs voulurent les arrêter, ils leur repondirent qu'ils alloient au ſecours de leurs Concitoiens, pour remettre la Patrie en liberté. Ils arrivent ainſi à Ro-

me, y entrent, assurent en passant leurs parens, & leurs amis qu'ils ne sont venus que pour détruire la tyrannie. Enfin ils traversent la ville, sans quitter leurs rangs, se rendent au Mont-Aventin, & refusent de se séparer avant que le Décemvirat soit aboli. Les Décemvirs sont obligés d'abdiquer; on élit des Consuls & des Tribuns du peuple. Virginius est mis à la tête des derniers : il cite Appius en justice, demande avec instance qu'il soit puni, & le fait mettre en prison. Appius craignant la punition duë à ses crimes, se donne lui-même la mort, si l'on en croit Tite-Live. Les autres Décemvirs sont bannis de Rome, & la tranquillité est rétablie dans la République. Ce fut ainsi que les Romains, en vengeant le sang innocent de Virginie, recouvrerent leur liberté. La mort de Lucréce la leur avoit déja procurée.

LA JALOUSIE D'UNE Femme contre sa sœur, ouvre aux Plébéiens le chemin du Consulat.

LEs Tribuns du peuple, malgré leurs brigues, & leurs cabales n'avoient pu obtenir que les Plébéiens parvinssent à la dignité consulaire. Envain ils représentoient que l'égalité étoit le fondement le plus solide d'une République, & que l'espérance de parvenir aux dignités, & à la gloire, étoit le seul moyen de donner de l'émulation à tous les citoiens, & de faire monter Rome à la grandeur; ils trouvoient toujours dans le courage & la fermeté des Patriciens un obstacle invincible. Une femme se trouve intéressée dans la dispute: ses larmes donnent la victoire au parti qu'elle soutient. Exemple remarquable du

du pouvoir que les femmes ont sur l'esprit des hommes : elles réussissent presque toujours lorsqu'elles tirent leurs efforts de leur foiblesse même.

Marcus Fabius Ambustus Patricien, avoit deux filles, dont l'aînée étoit mariée à Servius Sulpicius, qui étoit du corps des Patriciens, & qui occupoit alors le Consulat; la cadette étoit mariée à C. Licinius Stolon, Plébéien. Celle-ci étant un jour allée rendre visite à sa sœur, entendit frapper à la porte d'une maniere qui lui parut si extraordinaire qu'elle fut saisie de fraïeur. On ouvrit : c'étoient les licteurs qui précédoient Sulpicius, & qui avoient frappé avec le bâton des faisceaux pour avertir que le Consul alloit rentrer. La femme du Consul dit à sa sœur avec un souris piquant : » Ce bruit » n'étonne point les femmes de » Sénateur : elles y sont accoûtu-

mées. » La femme du Plébéien ſentit toute la malignité du propos. Sa vanité humiliée la jetta dans une mélancolie ſi ſombre, qu'elle ne put la dérober aux yeux de ſon pere, & de ſon mari : ils lui en demanderent pluſieurs fois le ſujet, ſans pouvoir l'engager à les en inſtruire. Elle vouloit expoſer plus long-tems ſon chagrin à leurs yeux, afin de les toucher davantage, & de les préparer à y apporter plus promptement reméde, lorſqu'elle leur en auroit fait connoître la cauſe. Enfin, ſitôt qu'elle crut que le tems propre à ſon aveu étoit arrivé, elle leur dit les larmes aux yeux, & avec une confuſion ſimulée, que le chagrin la feroit mourir, ſi étant ſortie du même ſang que ſa ſœur, ſon mari ne pouvoit parvenir aux mêmes dignités que ſon beau-frere. Son pere & ſon mari, qui l'aimoient tendrement, lui jurerent

qu'ils n'épargneroient rien pour mettre dans sa maison les mêmes dignités, & le même appareil qu'elle avoit vu chez son beau-frere. Fabius sacrifiant l'intérêt du Sénat à l'amour qu'il avoit pour sa fille, se joignit à son gendre, pour faire parvenir les Plébéiens au Consulat. Ils firent entrer dans leur complot Lucius Sextus, homme Plébéien, mais estimé du peuple, & du Sénat par sa vertu, & par son éloquence. La femme de Licinius, enhardie par le serment de son pere & de son mari, les excitoit tous les jours à poursuivre leur entreprise par de nouveaux efforts, en leur demandant compte de ce qu'ils avoient fait; & de leurs progrès. Ainsi cette femme artificieuse entretint toujours son pere & son mari dans la poursuite de ses desseins, & après des troubles & des divisions, qui penserent plusieurs fois allumer la guerre ci-

vîle dans Rome, les Plébéiens furent admis au consulat. Licinius y parvint, & donna à sa femme la satisfaction d'entendre à sa porte le bruit des faisceaux.

Un état est toujours grand, lorsque le chemin des honneurs est ouvert à tous ceux qui en sont dignes.

LE DÉGOUT QU'UNE Dame Romaine prend pour son Amant fait échouer la conjuration de Catilina.

CATILINA l'un des plus fameux scélérats dont l'histoire fasse mention, étoit vaste dans ses projets, hardi dans ses entreprises, infatigable au travail, patient dans les peines, violent dans ses passions. Il possedoit supérieurement l'art dangereux de feindre, & de dissimuler. La nature ne sem-

bloit l'avoir formé que pour commettre des forfaits. Toujours plongé dans des débauches excessives il faisoit des dépenses exorbitantes qu'il réparoit toujours par des crimes horribles. Le premier qu'il commit fut un patricide : il fit périr son frere, pour s'emparer de son bien. La commisération, les remords s'éteignirent dans le sang fraternel.

Sylla verse le sang des Romains, envahit des patrimoines : ce cruel spectacle paroît ravissant à Catilina. Son ambition se développe ; il brûle déja du désir d'imiter Sylla, en cherche l'occasion, la trouve, la saisit. Plusieurs Romains abîmés de dettes, & qui ne peuvent espérer de ressource que dans la ruine de l'Etat, lui paroissent propres à seconder ses désirs. Il leur parle, les séduit, les engage dans une conspiration. Bientôt le nombre des conjurés augmente.

L'espérance flatteuse de commander séduit les riches, ils lui fournissent de l'argent, l'appas du pillage attire les pauvres, ils lui promettent tous leurs efforts : ses débauches attirent à lui les jeunes gens. Il rassemble les conjurés, les unit par une chaîne continuelle de crimes, massacre un enfant au milieu d'eux, leur en fait avaler le sang, & par cette horreur cimente leur union. La résolution est prise, le jour est fixé, les poignards sont aiguisés, les cœurs qu'on doit percer sont désignés.

La crainte de la punition, l'espérance du succès étoient le gage de leur confiance réciproque : mais Curius l'un d'entr'eux aimoit éperduement Fulvia, Dame Romaine, d'une illustre naissance. Il étoit venu à bout de la séduire par des présens considérables. Comme la complaisance de Fulvia n'étoit que le fruit de l'intérêt, elle

cessa de lui marquer de la tendresse sitôt qu'elle vit qu'il n'étoit plus en état de lui faire des présens. Curius crut d'abord avoir un rival : mais il s'apperçut bientôt qu'il n'avoit dû son bonheur qu'à ses dépenses, & que l'impuissance de les continuer étoit la seule cause de son malheur. L'amour, cette passion si funeste aux hommes, le rend indiscret ; & pour donner à Fulvia des espérances flatteuses, il lui découvre le secret de la conjuration, & lui fait envisager les richesses que le succès lui promet.

Fulvia n'eut pas plus de discrétion que n'en ont les femmes de son caractére; elle découvrit à plusieurs personnes ce que Curius lui avoit dit. Le bruit s'en répandit; de bouches en bouches il parvint aux oreilles de Ciceron. Ce grand homme toujours actif, & vigilant, fait attention aux discours

qu'il entend, remonte à la source, va chez Fulvia. Cette Dame, flattée sans doute, de voir un homme de cette importance s'adresser à elle, lui en sacrifia un pour qui son cœur n'avoit jamais rien senti. Elle révéla à Ciceron tout le secret de la conjuration : elle fit plus, elle s'engagea de ménager Curius, afin d'apprendre jusqu'aux moindres circonstances, & de l'en instruire. Plus l'Orateur Romain recevoit d'instructions, plus il voyoit approcher le malheur : mais la seule déposition d'une femme perduë de réputation ne suffisoit pas pour attaquer juridiquement un homme de la naissance de Catilina : il lui falloit d'autres preuves, d'autres témoins. Il mit des espions partout, gagna plusieurs des conjurés, & par leur moyen il étoit présent à tous les discours, développoit toutes les pensées de Catilina. En-

fin Ciceron muni de preuves convaincantes, assemble le Sénat, éclate. Catilina sort de Rome, prend les armes; on le poursuit, on l'atteint, on lui donne bataille, on le tue; Rome est sauvée.

LA LAIDEUR D'UNE femme cause la guerre civile entre Antoine & Octave.

LA mort de Jules-César ne délivra pas Rome de la tyrannie : trois séditieux s'emparerent du gouvernement. Marc-Antoine, Octave, & Lepide formerent cette fameuse ligue, connuë sous le nom de *Triumvirat*, partagerent entr'eux l'Empire du monde, & cimenterent leur puissance par le sang des plus illustres Romains. Le Prince de l'éloquence périt dans cet horrible massacre. Le barbare Antoine se fit apporter sa

tête, pour avoir la cruelle certitude de sa mort : il la fit ensuite présenter à Fulvie, sa femme, qu'il sçavoit être transportée de la même fureur que lui. Cette femme odieuse, ce fleau du monde prit ce précieux reste de Ciceron, le mit sur ses genoux, & après lui avoir fait tous les outrages que peut inspirer l'inhumanité, elle poussa la barbarie jusqu'à prendre la langue de ce grand homme, & la percer de plusieurs coups d'un poinçon qui servoit à retenir sa coëffure.

Cette femme violente dans ses passions, n'est pas plutôt instruite qu'Antoine qui s'est chargé du gouvernement de l'Orient, est l'amant de Glaphire, Reine de Cappadoce, qu'elle s'abandonne à tous les transports de la jalousie, tache de mettre en usage tous les moyens de vengeance que sa fureur lui inspire. Le premier qui se

présente à son idée est de rendre à son mari infidélités pour infidélités. Octave étoit jeune, d'une figure agréable : Fulvie lui offrit ses faveurs : mais outre qu'elle étoit dans un âge avancé, la nature ne lui avoit accordé aucune de ces graces nécessaires aux femmes pour inspirer de l'amour. Octave ne repond à aucune des avances qu'elle lui fait : au contraire le dégoût du jeune triumvir augmente a mesure qu'il voit Fulvie s'enflammer pour lui. Cette femme ne consultant que sa passion, & son amour propre, s'imagine que la timidité seule arrête Octave, & pour la lui faire vaincre, elle lui découvre les sentimens de son cœur, & lui demande du retour. Octave alors, ne garde plus de ménagement avec elle : il lui fait connoître le dégoût qu'elle lui inspire : ne s'en tenant pas aux refus, il pousse l'outrage

jusqu'à rendre cette avanture publique : & fait à ce sujet six vers qu'il distribue à ses amis, pour les faire passer dans les mains de tout le monde. En voici a peu près le sens. » Fulvie veut que je porte la » peine des infidélités qu'Antoine, » son mari lui fait avec Glaphire, » & que je sois son amant. Moi » être l'amant de Fulvie, j'ai trop » de goût pour cela : mais d'une » main elle m'offre son cœur, de » l'autre la guerre. Sa laideur m'é-» pouvante plus que la mort mê-» me : sonnez trompettes. »

Fulvie instruite qu'Octave l'a méprise au point de la rendre la fable de Rome, jure sa perte. Elle va trouver L. Antoine, frere de son mari, qui étoit un esprit foible, lui inspire sa fureur, l'engage à lever des troupes, pour faire la guerre à Octave, & pour le forcer d'abdiquer le triumvirat, prend elle même le casque en tê-

te, se ceint d'une épée, annonce aux soldats que commande son beau-frere, que la liberté de leurs amis, de leurs enfans, que la leur même dépend de leur courage, qu'elle les conduit contre un Tyran qui tient Rome en captivité. Les croyant capables de combattre, elle les conduit contre Octave : mais le triumvir, par des promesses flatteuses, gagne une partie de l'armée ennemie, force l'autre à mettre les armes bas. Fulvie, dont la fureur s'anime par les difficultés qu'elle rencontre à satisfaire sa vengeance, passe en Orient, va trouver son mari, lui inspire de la défiance contre Octave; enfin par ses discours artificieux elle seme la division entre les deux triumvirs, & les arme l'un contre l'autre.



LES ATTENTIONS qu'un Citoien de Rome a pour son pere le portent sur le Trône des Césars.

TITE Antonin, aux graces de la figure joignoit une si grande douceur de caractére qu'il se foisoit aimer de tous ceux qui étoient dans le cas de lier conversation avec lui. Ses parens & ses amis mettoient de la rivalité à lui donner les plus grandes preuves de leur attachement. Il n'y en avoit aucun parmi eux qui n'eût fait dans son testament un legs à Tite Antonin. La fortune qui sembloit alors se repentir de ses injustices, prodiguoit à ce sage Romain la gloire & les biens : tout le monde admiroit ses vertus & se réjouissoit de son bonheur. Les richesses, qui gâtent assez ordinai-

rement le cœur des hommes, ne ſervirent qu'à développer davantage les vertus de Tite Antonin : il ſe hâtoit de ſecourir ceux qu'il ſçavoit être dans la miſére, conſervoit toujours les mêmes égards pour ſes amis, la même attention & le même reſpect pour ſes parens.

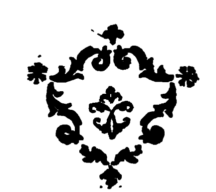
N'ignorant pas qu'il devoit rendre à ſon pere, qui étoit arrivé à la derniere vieilleſſe, les ſoins qu'il en avoit reçus dans ſon enfance, toutes les fois que ce vieillard étoit obligé de ſortir il lui ſervoit de guide & d'appui. Un jour que l'Empereur Adrien avoit convoqué le Sénat, Tite Antonin y conduiſit ſon pere, en le ſoutenant ſous les bras. L'Empereur frappé d'admiration, réſolut dans l'inſtant de l'adopter, afin de paſſer le reſte de ſa vie auprès d'un homme qui marquoit tant de reſpect & d'attention à ſes parens,

& qui par sa douceur annonçoit aux Romains un régne paisible & heureux.

Adrien ne fut pas trompé dans ses espérances : sitôt qu'il eut donné à Tite Antonin la qualité de fils de l'Empereur, il vit cet homme vertueux s'occuper uniquement du soin de le soulager dans ses travaux, & de le prévenir jusque dans les moindres besoins. Adrien dans les violentes douleurs qu'une maladie mortelle lui causoit, ne trouvoit de consolation que dans le zéle & l'empressement que son fils adoptif marquoit à le soulager, & dans la douceur des conversations qu'il lui tenoit pour le distraire de son mal.

Après la mort d'Adrien, Tite monta sur le trône pour faire le bonheur des peuples. Il fit une remise de tout ce qui étoit dû au trésor de l'Empereur, abolit plusieurs impôts qui étoient trop oné-

yeux, examina la conduite de ceux qui étoient forcés de rendre la justice à ses sujets, récompensa les sçavans & les artistes, soulagea les misérables, retint les soldats dans une discipline exacte, fit admirer ses vertus de toutes les nations étrangeres, fut l'ami de tous les souverains de son tems qui le prirent souvent pour arbitre dans leurs disputes, & se soumirent à ses décisions. Enfin sous le régne de ce grand homme l'Empire Romain fut florissant, le monde fut tranquille, & les hommes jouirent d'un bonheur, qui leur étoit inconnu.



UN ENFANT CAUSE la mort de l'Empereur Commode, parcequ'il badine avec un papier qu'il a trouvé dans la chambre de cet Empereur.

COMMODE, fils de Marc-Aurele, doit être mis au nombre de ces monstres qui ont deshonoré le trône des Césars. Il avoit tous les vices à la fois, & ne possedoit aucune vertu. Plusieurs écrivains, ne pouvant se persuader que le vertueux Marc-Aurele eût produit un homme aussi abominable que Commode, ont dit qu'il étoit fils d'un Gladiateur : les débauches de Faustine, sa mere, autorisent leur opinion. Cette femme impudique s'abandonnoit à des gens de la plus vile espéce, donnant toujours la préférence à ceux qui par leur air ro-

buste, paroissoient le plus capables de contenter ses insatiables désirs.

Cet Empereur aussi dépourvu de sentimens que sa mere, & ayant peut-être quelque chose du caractére d'un Gladiateur, de qui il pouvoit avoir reçu le jour, se plaisoit à paroître sur les théatres, & à se donner en spectacle. Il forma un jour le projet insensé de se montrer en public tout nud avec les Gladiateurs. Martia, sa concubine, voulut jouir du droit qu'elle croyoit avoir acquis par ses complaisances sur l'esprit de Commode, & lui représenta que ce qu'il vouloit faire étoit indigne d'un Empereur, qui doit toujours cacher ses foiblesses aux yeux du public, & tacher de paroître au-dessus de l'humanité : elle fit appuier ses remontrances par plusieurs Ministres. Ce conseil étoit sage, mais Commode l'étoit trop

peu pour le suivre. Il le regarda au contraire comme une résistance à ses volontés comme un attentat contre sa puissance, enfin comme un crime digne de mort. C'étoit même une satisfaction pour lui d'avoir trouvé une occasion de faire couler le sang humain. Il se hâta d'aller écrire la condamnation de ceux qui avoient osé lui donner un avis contraire à ses volontés. Un enfant qu'il faisoit élever dans le palais, le suivit dans son appartement, & y étant resté après lui, prit le papier sur lequel l'Empereur venoit d'écrire l'arrêt, & joua fort long-tems avec. Martia rencontra par hazard cet enfant, lui prit le papier qu'il tenoit, le lut, & voyant que Commode vouloit la faire périr, elle alla trouver ceux dont les noms étoient contenus dans l'arrêt de mort, & leur conseilla d'éviter leur perte, en faisant périr l'Empereur lui-

même. Son avis fut goûté, l'on résolut de le suivre promptement; mais on étoit embarrassé comment en venir à bout. Martia décida qu'il falloit lui donner du poison, & promit elle-même de le lui faire prendre. Elle le mit dans un breuvage qu'elle présenta à l'Empereur qui s'étoit fort échauffé avec les Gladiateurs. Il s'assoupit, se reveilla, vomit beaucoup. Les conjurés craignant qu'il ne rejettât tout le poison qu'il avoit pris, firent entrer dans sa chambre un athléte qui l'étrangla. Lorsqu'ils furent certains de sa mort ils allerent au milieu de la nuit chez Pertinax alors préfet de Rome. Pertinax s'imaginant qu'ils venoient le tuer par ordre de Commode, leur dit : » Tous les » jours j'attends la mort, il y a long- » tems que je m'y suis préparé, » frappez, elle n'a rien d'horrible » pour moi. » Ils lui répondent que

loin d'en vouloir à sa vie ils viennent lui offrir l'Empire, & que Commode est mort d'apopléxie. Cet homme, qui s'étoit si bien préparé à la mort, reçut l'Empire avec joie. Le lendemain il fut proclamé Empereur au milieu des acclamations du public qui se réjouissoit de se voir délivré de Commode.

LA PERMISSION qu'un mari donne à sa femme de lui être infidéle, est cause qu'on abolit un impôt très-onéreux.

CONSTANCE, fils & successeur du grand Constantin, sans être un méchant homme, fut un mauvais Empereur. Il donnoit toute sa confiance à des Ministres injustes, avares & ambitieux. Par leurs conseils il établit un impôt accablant, & envoya ordre aux

*Préfets des provinces de le lever avec exactitude, même avec sévérité. Un particulier d'Antioche, qui à peine pouvoit vivre de son travail, fut taxé à une somme très-forte : mais sa pauvreté le rendoit insolvable. Envain on alloit la lui demander, envain on employoit les menaces, il n'avoit que des larmes à présenter. On alla se plaindre au Préfet de la province, à qui on ne manqua pas de dire que ce particulier étoit en état de payer, & que ses refus partoient plutôt de l'avarice que de la pauvreté. Le Préfet, persuadé qu'on lui disoit la vérité, fit mettre cet homme en prison, & le condamna à payer à un jour marqué, sur peine de la vie.

Un homme fort riche, qui depuis long-tems étoit amoureux de

* Ils avoient l'administration de la Justice, des Finances, & l'inspection des troupes.

la femme du prisonnier, alla la trouver, & lui promit de payer la somme qu'on éxigeoit de son mari, si elle vouloit satisfaire sa passion. Cette femme qui aimoit tendrement son mari, balança long-tems entre l'envie de le délivrer de prison, de lui conserver la vie, & la répugnance qu'elle avoit à lui faire infidélité. Enfin elle alla le consulter lui-même. Cet homme qui se voyoit par sa pauvreté dans le cas de périr, consentit que sa femme, qui lui étoit cependant chere, acceptât l'offre qu'on lui faisoit. Cette femme fit avertir l'homme riche de tenir son argent prêt, & qu'elle consentoit à le gagner. Il lui fit dire d'aller à une maison de campagne qu'il avoit à quelque distance d'Antioche, & qu'il s'y trouveroit avec ce qu'il lui avoit promis. Ils s'y rendirent tous les deux : l'homme riche montra à la femme un

sac

ſac plein d'argent : mais ſitôt qu'il eut ſatisfait ſa paſſion, il reprit adroitement ce ſac, & en ſubſtitua un autre qui étoit rempli de terre. Lorſque cette femme ſe fut apperçue de cette fourberie, la colere de ſe voir ainſi trompée par un perfide, la rendit furieuſe. Ce premier mouvement fut bientôt appaiſé par la douleur de voir qu'elle perdoit l'eſpérance flatteuſe de délivrer ſon mari. Enfin après avoir été agitée de pluſieurs mouvemens qui ſe ſuccédoient par les différentes réflexions, elle alla ſe jetter aux pieds du Préfet, lui conta ſon hiſtoire, & lui demanda juſtice. Les larmes dont ſon viſage étoit arroſé, les ſoupirs dont ſon diſcours étoit entrecoupé, étoient la preuve de la vérité qu'elle annonçoit. Le Préfet touché de ſon état, fâché en même tems d'avoir réduit cette femme vertueuſe à cette extrémité, par les

menaces qu'il avoit faites à son mari, paya lui-même sa dette, & lui adjugea la maison de campagne où elle avoit été trompée. Il informa ensuite l'Empereur de cette avanture, & l'engagea à abolir l'impôt qui l'avoit occasionnée.

L'IMPRUDENCE QU'UN envoyé d'Honorius a de lire tout haut une Lettre qu'il vient de recevoir occasionne le Siége, & le sac de Rome.

ARCADIUS, fils du grand Théodose étoit un Prince foible qui ne sçavoit ni commander, ni se faire obéir, un Prince timide qui n'osa jamais paroître à la tête de ses armées, un Prince indolent qui n'examina jamais les affaires les plus importantes, qui abandonnoit le soin du gouverne-

ment à de vils Eunuques qui le trompoient tous les jours, & le commandement de ses troupes à des Généraux avares & ambitieux qui le trahissoient impunément. Les barbares toujours repoussés par le courage, & l'activité de ses prédécesseurs, profiterent de la foiblesse du gouvernement, & se jetterent sur les terres de l'Empire Romain comme un fleuve impétueux qui brise ses digues. Ne trouvant aucune résistance ils se portoient par-tout où leur fureur les conduisoit.

Alaric étoit à la tête des Visigots : il faisoit trembler les Romains qui n'osoient aller combattre un homme qui sçavoit si bien commander & vaincre. Honorius renfermé dans Ravenne, écoutoit avec une imbécile tranquillité les récits affreux qu'on lui faisoit des maux que ses sujets enduroient tous les jours. Pendant que les

Visigots renversoient les villes ; égorgeoient les hommes , violoient les femmes , pilloient & brûloient les Eglises , ravageoient les campagnes : ce lâche Empereur s'amusoit dans ses basses-cours avec ses poules. Pour le faire sortir de son indolence , on lui dit qu'Alaric approchoit avec ses troupes , qu'il se proposoit d'aller à Rome , & qu'après l'avoir ravagée , il tomberoit sans doute sur Ravenne. A ce discours Honorius assemble son conseil , dit qu'il faut lever des troupes , & punir ce barbare orgueilleux ; il s'agite, parle avec feu , puis il décide qu'il faut prier Alaric de mettre les armes bas , & nomme des Ambassadeurs ausquels il donne ordre de partir promptement , pour traiter avec les Visigots des conditions de la paix. Alaric demanda qu'on lui envoyât une somme considérable d'argent, une quantité de

bled suffisante pour nourrir ses soldats pendant l'hyver, & que l'Empereur lui donnât la qualité de Général des armées Romaines. Honorius fit part de ces propositions aux Eunuques qui l'environnoient: ils oserent marquer de la hardiesse, parceque l'ennemi leur paroissoit adouci, & firent prendre leurs sentimens à Honorius qui y étoit déja tout disposé. Il écrivit à Jove, son Ambassadeur auprès d'Alaric, qu'il examineroit l'article qui concernoit le bled, & l'argent: mais qu'il n'auroit jamais la foiblesse de donner à un barbare tel qu'Alaric le titre de Général des armées Romaines. Jove étoit dans la tente d'Alaric, lorsqu'il reçut cette lettre: il eut l'imprudence de la lire tout haut. Alaric, entendant l'article qui regardoit la qualité de Général, entre en fureur, donne ordre à ses soldats de lever les tentes, & marche droit à Rome.

Malgré la résistance des assiégés il s'en rendit maître, & les Visigots y mirent tout à feu & à sang. Il est inutile de donner ici la description du sac de Rome; elle se trouve dans une infinité d'auteurs, & l'on peut s'imaginer ce que font des barbares en fureur.

(1) Quelqu'un qui avoit échappé au fer de l'ennemi se hâta d'aller apprendre cette triste nouvelle à Honorius, & lui dit, en soupirant : » Rome est prise. Comment Rome est prise, répondit » l'Empereur; je lui ai donné à » manger ce matin. Hélas, con» tinua l'autre, les Visigots s'en » sont rendus les maîtres, ils pil» lent les maisons, égorgent les » hommes, violent les femmes, » renversent les Eglises, les palais, » & tous les plus beaux monumens » de nos ayeux. Ah, dit Honorius,

(1) Procope de bello Goth.

» vous parlez de la ville de Rome.
» Je croyois que c'étoit de ma
» poule : elle n'est donc pas per-
» due, dieu merci. »

L'étonnement est épuisé de voir un homme si imbécile assis sur le trône des Césars.

BELISAIRE, UN DES plus grands Capitaines que vante l'histoire, après avoir vaincu les Perses, soumis l'Afrique, & l'Italie, est destitué de tous ses honneurs, & de toutes ses dignités, pour avoir marqué de la mauvaise humeur à sa femme.

PRESQUE toutes les nations succomberent sous les efforts des Romains : l'Europe, l'Afrique & l'Asie furent soumises à leur puissance : mais en cessant de conquérir, ils ne songerent pas à les conserver. Les barbares du Nord,

ne trouvant plus dans leurs climats ſtériles dequoi ſubſiſter, paſſerent en foule ſur les terres des Romains ; & après avoir fait des carnages affreux, s'emparerent des plus belles provinces où ils établirent des Royaumes. Lorſque Juſtinien monta ſur le trône des Empereurs, l'Empire Romain n'avoit conſervé que des reſtes languiſſans de ſa grandeur. Les Oſtrogots étoient maîtres de l'Italie, les Viſigots poſſedoient l'Eſpagne, les Vandales s'étoient établis en Afrique, les Gaules étoient ſous la domination des Francs.

Juſtinien conçut le vaſte projet d'attaquer tous ces barbares, & de rétablir l'Empire Romain dans ſon ancien éclat. Il s'apperçut que Béliſaire poſſedoit ſupérieurement tous les talens militaires, le mit à la tête de ſes troupes ; & ſe voyant ſecondé par un bras ſi puiſſant, il oſa tenter l'exécution de ſes projets.

Les Perses accablés sous les coups du redoutable Bélisaire, sont forcés de demander la paix. L'Afrique voit ce héros & se soumet; l'Italie ne peut lui résister; elle rentre sous la domination des Romains. Il retourne à Constantinople pour recevoir le tribut d'honneurs dû à ses victoires. Tous les yeux l'admirent, toutes les bouches le louent. Ce grand homme, si digne de respect & de vénération, étoit le mari d'une prostituée, qui s'abandonnoit aux derniers excès de la débauche. Antonine étoit la femme de tous les jeunes gens de Constantinople, & de prostitutions en prostitutions elle étoit arrivée à un point d'effronterie, qu'elle ne songeoit pas même à sauver les apparences. Bélisaire uniquement occupé de sa gloire, ne daignoit pas même faire attention aux déréglemens de sa femme. Mais ayant appris que

ſa douceur étoit le ſujet des railleries des Officiers, il s'irrita contre elle, lui fit les reproches les plus amers; la menaça de la faire périr, & lui défendit de ſortir de ſon appartement.

Antonine fit connoître ſon malheur à l'Impératrice Théodora, & la pria d'employer ſon autorité pour la ſoulager. Théodora, femme de Juſtinien, étoit encore plus adonnée à la débauche qu'Antonine. Avant d'épouſer l'Empereur elle vivoit de ſes proſtitutions. Après ſon mariage avec Juſtinien elle apporta plus de précaution dans ſa conduite; la femme de Béliſaire étoit l'unique confidente de ſes plaiſirs. Théodora étant donc intéreſſée au ſort d'Antonine, l'envoya chercher & la garda auprès d'elle juſqu'à ce qu'elle eût trouvé un prétexte pour affliger Béliſaire au point d'avoir beſoin du crédit de ſa femme.

Les désirs de la méchante & artificieuse Théodora furent bientôt satisfaits. Il se fit une espéce de révolte parmi les soldats, & Bélisaire, par ordre de l'Impératrice fut accusé d'en être l'auteur, quoiqu'il fût innocent. Justinien excité par les conseils de sa femme, confisca ses biens, le déposa de ses dignités, & lui ôta ses gardes. Tout le monde, avant sa disgrace, se faisoit honneur d'être avec lui. Depuis son malheur, on n'osoit plus lui parler, le plaindre, même citer son nom. Il est rare qu'on trouve de véritables amis dans les grands. Le peuple plus sensible, voyoit avec douleur le conquérant de l'Afrique & de l'Italie, seul, triste, abattu; sans biens, sans honneurs, éloigné du trône dont il avoit fait tout l'ornement.

Théodora voyoit sa douleur avec joie ; elle se flattoit qu'en

obtenant ſon rétabliſſement à la ſollicitation d'Antonine, il ſeroit obligé de lui pardonner tous les outrages qu'il en avoit reçus. Enfin lorſqu'elle eut appris qu'il s'abandonnoit entierement au chagrin, elle lui écrivit une lettre a peu près conçuë en ces termes : »
» Vous m'avez offenſée Béliſaire :
» mais Antonine me prie de vous
» pardonner, & je lui ai trop d'o-
» bligations pour la refuſer : je
» vous accorde donc la vie, &
» vous rends vos biens. Songez a
» en marquer de la reconnoiſſance
» à votre femme : c'eſt à elle ſeu-
» le à qui vous en êtes redevable.»
Auſſitôt qu'il eut lu cette lettre il alla trouver ſa femme, l'embraſſa, la remercia du ſervice qu'elle lui rendoit, & lui promit de la traiter dans la ſuite avec tous les égards poſſibles.

CABADÉS, ROI DES *Perses ou des Parthes, remonte sur le trône, parceque la Reine sa femme s'abandonne à un soldat.*

CABADÉS, Roi des Perses, étoit un grand guerrier : mais un mauvais Prince. Il traitoit ses sujets avec la derniere cruauté, enlevoit les femmes qui lui plaisoient, & faisoit périr les maris qui osoient se plaindre. La femme de ce débauché étoit d'une si grande beauté qu'elle charmoit tous ceux qui la voyoient.

Une jeune soldat de la garde du Roi, l'ayant vue un jour passer, fut ravi en admiration, & dit que celui qui possedoit une si belle femme devoit être au comble du bonheur. La Reine l'entendit ; & comme l'amour & les éloges flat-

tent toujours les Dames, quelle que ſoit la bouche qui les exprime, elle jetta ſur lui un regard qui marquoit de la ſatisfaction. L'amour s'allume bientôt dans le cœur d'un homme qui croit trouver une femme ſenſible. Le ſoldat crut appercevoir de la tendreſſe dans le regard de la Reine. Il s'imagina que l'occaſion ſeule manquoit à ſon bonheur, & ſe flatta de la trouver : mais la Reine étoit ſi bien gardée, que toutes ſes recherches furent inutiles. Il portoit dans ſon cœur l'image de cette belle Princeſſe, & la perſuaſion où il étoit de ne pas lui être indifférent mettoit le comble à ſon amour. Enfin, connoiſſant l'impoſſibilité de réuſſir, la vie lui devint à charge, il cherchoit les occaſions de la perdre. Lorſqu'il étoit à la guerre il ſe jettoit dans les plus grands périls : mais ſon déſeſpoir, qui lui tenoit lieu de

courage, le faisoit toujours triompher ; il renversoit tous ceux qui se présentoient devant lui, & son exemple, excitant ses compagnons, il décida plusieurs fois la victoire chancellante à se fixer du côté des Perses. Cabadés instruit par les Officiers du mérite de ce soldat, lui donna plusieurs récompenses, le fit monter à un grade supérieur, & au bout de quelque tems lui confia la garde d'une forteresse.

Il occupoit ce poste lorsque les Perses, impatiens des cruautés de Cabadés le déposerent & le condamnerent à passer le reste de ses jours dans une citadelle. Il fut conduit dans celle que gardoit ce soldat dont on vient de parler. Le Roi n'y avoit pas été un mois que la Reine vint se présenter pour y entrer : mais comme il étoit expressément défendu aux soldats qui gardoient la tour de laisser

paſſer perſonne, ſans la permiſſion du Gouverneur, ils la repouſſerent : envain elle inſiſta; ſes prieres, ſes pleurs, loin de toucher les ſoldats, ne leur fournirent que matiere à plaiſanter. Eſpérant trouver dans le Gouverneur plus de politeſſe, & plus de complaiſance, elle alla le trouver. Quelle ſurpriſe, & quelle joie pour lui, de voir une femme, dont il étoit depuis ſi long-tems occupé, venir lui demander une grace. Elle lui parla de ſes malheurs, il lui parla de ſon amour : ils s'accorderent mutuellement ce qu'ils ſe demandoient. La Reine entra dans la tour, y revint pluſieurs fois, & s'appercevant que les ſoldats, accoûtumés à la voir paſſer, faiſoient peu d'attention à elle, elle donna ſes habits à Cabadés qui paſſa au travers des gardes, alla chez les Huns, revint avec une puiſſante armée, força les Perſes

à rentrer sous son obéissance, & remonta sur le trône où il vécut paisiblement l'espace de trente ans

---

LA SÉVÉRITÉ D'UNE Impératrice à l'égard de sa fille cause les ravages d'Attila dans les Gaules, dans l'Italie, & la fondation de la ville de Venise.

PLACIDIE, fille d'Honorius, mere de Valentinien III, Empereur d'Occident, étoit une femme galante : mais n'ignorant pas combien la renommée se plaît à publier les fautes des Grands, elle avoit toujours soin de cacher ses intrigues aux yeux du peuple, & ne paroissoit en public qu'avec un air de modestie qui en imposoit à tout le monde.

Les fautes qu'elle faisoit l'éclairoient sur celles que pouvoit faire

Honorée sa fille : tous les momens qu'elle déroboit à ses plaisirs, étoient employés à veiller sur la conduite de cette jeune Princesse. Elle examinoit toutes ses démarches, écoutoit tous ses discours, aucun de ses gestes ne lui échappoit : son attention alloit même jusqu'à empêcher sa fille de regarder les hommes. Cette imprudente sévérité jettoit la jeune Honorée dans une crainte continuelle ; la crainte lui faisoit chercher les moyens de tromper ; elle s'accoûtumoit à l'imposture. Enfin, loin de trouver dans sa mere une amie qui, par sa douceur, l'accoûtumât à prendre, & à suivre ses conseils, elle ne trouvoit en elle qu'un rigide censeur toujours prêt à la blamer & à la punir. Cette jeune Princesse, en proie aux plus violentes passions, ne put long-tems vivre dans la contrainte où Placidie la retenoit. Elle chercha les

moyens de secouer un joug si insupportable, écrivit à Attila, Roi des Huns, une lettre dans laquelle elle lui offroit sa main, & pour gage de sa foi, lui envoya la moitié d'un anneau. Attila, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour ravager l'Occident, profita de celui que lui offroit Honorée, écrivit à l'Empereur Valentinien III. qu'Honorée étoit sa femme, qu'il vouloit qu'on la lui envoyât & qu'on lui cédât la moitié de l'Empire qui devoit être sa dot.

Valentinien l'ayant refusé, comme il l'avoit prévu, il se mit à la tête d'une armée formidable, entra dans les Gaules y mit tout à feu & à sang. Le célébre Atius marcha contre lui, le défit, & le força de sortir de dessus les terres de l'Empire : mais cette défaite ne fit qu'irriter Attila : il rassembla toutes ses forces, entra dans l'Italie, prit Aquilée, en égorgea

ſucceſſeur d'Honorius, voyoit avec inſenſibilité l'Empire tomber de toutes parts : il étoit environné d'ennemis, & ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs. Au lieu de s'occuper avec ſes miniſtres du ſoin de l'Etat, il s'amuſoit à jouer aux dés avec eux, & ne laiſſoit échapper aucune occaſion de les tromper. Maxime ne conſervoit l'amitié de ce foible Empereur, que par la complaiſance qu'il avoit de jouer avec lui.

Un jour qu'ils s'étoient tous deux opiniâtrés au jeu, Maxime perdit une ſomme conſidérable ; & comme il ne l'avoit pas ſur lui, l'Empereur lui fit laiſſer ſon anneau pour aſſurance de ſa dette. Valentinien qui étoit ingénieux à trouver des moyens pour contenter ſes déſirs, crut que cet anneau pourroit lui ſervir à ſatisfaire ceux que lui avoit inſpirés la femme de Maxime, qui étoit extrêmement

belle, & qu'il avoit tenté plusieurs fois de séduire par promesses, & par présens. Il envoya donc un homme de confiance dire à cette femme de venir à la Cour où son mari l'attendoit; & pour lui persuader que cet ordre venoit de Maxime, il lui fit porter son anneau, & mit en même tems des gens à la porte du palais, pour l'enlever & la porter dans un lieu écarté, où il la viola.

Cette Dame croyant que son mari avoit eu la bassesse de consentir à son deshonneur, lui en fit les reproches les plus vifs: mais Maxime qui aimoit sa femme, n'eut pas de peine à lui prouver son innocence; & dans la fureur que lui inspiroit la jalousie, il fit serment de laver leur affront commun dans le sang de l'Empereur. Il forma une conjuration, promit des sommes considérables à ceux qui voulurent y en-

trer. Enfin il en trouva qui furent aſſez ſcélérats pour ſe charger du parricide.

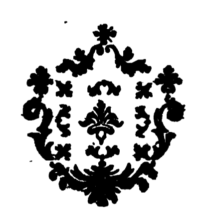
Auſſitôt que la nouvelle de la mort de Valentinien fut publiée, Maxime ſe fit proclamer Empereur par ſes complices, qui eſpéroient trouver dans ſon élévation le fruit de leur crime. Ce nouvel Empereur réſolut de profiter de l'occaſion que lui fourniſſoit la mort de ſa femme, pour s'affermir ſur le trône : il força Eudoxie, veuve de Valentinien III. à accepter ſa main ; & comme elle lui marquoit du dégoût, il crut gagner ſon cœur en lui avouant ſon crime. Il dit à cette Princeſſe que ne pouvant réſiſter aux déſirs qu'il avoit conçus de la poſſeder, il s'étoit décidé à faire périr Valentinien. Ce diſcours fit un effet tout contraire à celui qu'il eſperoit. Eudoxie eut horreur de ſon état ; & ſi elle arrêta ſes larmes ce

ne

ne fut que pour laisser éclatter la fureur qui s'étoit emparée de tous ses sens. Pour venger son époux, elle résolut de renverser l'Empire afin d'accabler sous ses ruines l'odieux Maxime. Elle sçavoit que les Vandales, établis en Afrique, étoient gouvernés par un Roi courageux, entreprenant, actif & cruel : elle lui écrivit, pour le prier de venir avec une armée venger Valentinien, & la tirer d'entre les bras du plus cruel de tous les tyrans. Sa priere étoit accompagnée de grands présens, & d'une promesse sure de lui fournir tout ce qui lui seroit nécessaire.

Cette occasion parut favorable à Genseric pour satisfaire le désir qu'il avoit de piller l'Italie. Il assembla des vaisseaux, fit embarquer ses soldats, aborda en Italie, y mit tout à feu & à sang ; s'avança vers Rome, y entra le fer & le feu à la main. Les Romains cons-

ternés ne songeoient qu'à pleurer : ils endurerent des maux dont frémit la nature. Le pillage de Rome dura quatorze jours, pendant lesquels tout ce qui étoit échappé à la fureur des Visigots, tout ce qui avoit été rétabli, fut renversé. Genseric retourna à Carthage, où il emmena l'Impératrice Eudoxie, & tous les premiers de Rome, chargés de chaînes. Le peuple indigné contre Maxime, le déchira en piéces. La captivité d'Eudoxie avoit des charmes pour elle, puisqu'avant que de partir elle avoit eu la satisfaction de voir périr l'odieux Maxime.



LES REMONTRANCES qu'Amalasonte, Reine des Ostrogots en Italie, fait à un Seigneur sur son avarice, occasionnent la mort de cette vertueuse Princesse, & la destruction du Royaume des Ostrogots.

AMALASONTE étoit fille du grand Théodoric, Roi d'Italie, & d'Audeflede, sœur de Clovis, Roi des Francs. Tous les historiens vantent sa beauté : aux graces extérieures elle joignoit toutes les qualités du cœur, & de l'esprit; les grands, & le peuple se réunissoient à l'admirer. Théodoric se félicitoit sans cesse d'avoir donné le jour à une fille si aimable : il employoit à converser avec elle tous les momens que l'intérêt de l'Etat ne lui demandoit pas. Pour l'avoir toujours auprès

de lui, il refusa de la donner en mariage à plusieurs Monarques qui la lui demandoient, prit pour gendre Eutharic son parent, & le déclara son successeur à la Couronne des Ostrogots. Amalasonte eut bientôt le malheur de perdre son époux & son pere. Les Grands du Royaume, qui connoissoient ses vertus & ses talens, la déclarerent régente avec le titre de Reine pendant la minorité de son fils Athalaric qu'elle avoit eu d'Eutharic.

Ils ne furent point trompés dans leurs espérances, Amalasonte sçut gouverner. Elle mit à la tête des troupes d'habiles Généraux qui arrêterent les efforts des ennemis : les places ne furent données qu'à des gens d'un mérite reconnu ; la conduite des Juges fut éclairée ; les misérables furent protégés, & des punitions séveres arrêtoient les crimes.

L'avare & l'injuste Théodat, étant fils d'une sœur de Théodoric, crut trouver dans sa naissance assez de crédit pour enlever impunément le bien des particuliers : il refusoit de payer ce qu'il devoit aux uns, & s'emparoit par violence des terres des autres. Amalasonte attentive à tout, fut bientôt informée de ces injustices : elle écrivit à Théodat qu'il ne tenoit pas la conduite d'un Prince, & qu'il s'attiroit la haine du peuple; enfin elle finit sa lettre par lui dire de payer ce qu'il devoit, & de rendre ce qu'il avoir usurpé. Ce Prince lâche, guidé plutôt par l'avarice que par l'honneur, conçut une haine implacable contre la Reine, & jura de s'en venger sitôt qu'il en trouveroit l'occasion. Comme il est ordinaire aux ames basses de faire usage de la trahison, il feignit de la reconnoissance pour les avis qu'Amala-

sonte lui donnoit, & du repentir pour ses fautes : il sçut enfin la tromper, au point qu'Eutharic étant mort peu de tems après elle partagea le trône avec lui, & le fit déclarer Roi.

Ce perfide n'accepta la couronne avec joie, que parcequ'il voyoit qu'elle lui fournissoit les moyens de faire périr celle qui la lui présentoit. Connoissant l'impression que les vertus d'Amalasonte avoient faite sur les peuples, il n'osa faire éclatter ses cruels desseins : pour ôter même tout sujet de défiance à la Reine, il lui marquoit toujours beaucoup de respect, & une grande soumission à toutes ses volontés. Par cette ruse il avançoit à son but. Amalasonte négligeoit d'éclairer sa conduite, le peuple, & les soldats s'accoûtumoient insensiblement à regarder Théodat comme leur Roi. Enfin lorsqu'il vit sa puissance assez affer-

mie pour remplir ses projets de vengeance, il osa attaquer Amalasonte; & pour que le public ne s'apperçût pas d'abord qu'il vouloit la faire périr, il ne dirigea pas ses premiers coups sur elle, mais sur ses amis & sur ses plus zélés serviteurs : il en fit exiler une partie, & condamna l'autre à la mort. Peu de tems après il la fit enlever, la fit conduire dans une petite isle de la Toscane, & protesta aux Ostrogots qu'il n'avoit eu aucune part à la rétraite d'Amalasonte, & qu'elle vouloit passer le reste de sa vie éloignée des embarras de la Cour, & du gouvernement. Il la força même, par les plus terribles menaces, de mander à Justinien qu'elle n'avoit quitté l'Italie, que parcequ'elle s'ennuyoit de la Royauté. Justinien, alors Empereur, auroit secouru Amalasonte s'il avoit été instruit de son malheur : mais ignorant la

contrainte dans laquelle elle étoit, il ajouta foi à ce qu'elle lui mandoit. Théodat, ayant ainſi pris ſes meſures pour empêcher qu'on ne fût inſtruit du ſort de cette Princeſſe, donna ordre à des gens dont la cruauté lui étoit connue, d'aller la faire périr. Ce perfide avoit ſi bien placé ſa confiance, que ſes ordres furent exécutés avec toute la promptitude poſſible. Ils partirent ſur le champ, trouverent Amaſonte dans le bain, ſe lancerent ſur elle & l'étranglerent. Ils revinrent bientôt à Ravenne, & publierent qu'elle étoit morte de maladie.

L'avarice qui étoit le mobile de toutes les actions de Théodat, l'empêcha de donner à ces meurtriers d'auſſi grandes récompenſes qu'il leur avoit promis : ils murmurerent, le meurtre d'Amalaſonte ne reſta pas long-tems ignoré : les Oſtrogots, & les Italiens furent

tous sensibles au sort funeste d'une Princesse qui par ses vertus leur avoit à tous inspiré de la vénération. Aussitôt que Justinien en fut informé, il entra en fureur, & jura de venger la mort d'une femme qu'il avoit aimée & estimée. Il envoya le célébre Bélisaire en Italie à la tête de ses troupes. Les Ostrogots massacrerent Théodat, proclamerent un autre Roi. Tous leurs efforts furent inutiles : Bélisaire soumit une partie de l'Italie, l'Eunuque Narsés, qui lui succéda ; acheva de conquérir le reste, & de renverser la Monarchie des Ostrogots.



L'ASSASSINAT DE Chilperic, Roi de France, est occasionné par un coup de baguette qu'il donne en badinant à Frédegonde sa femme.

PEu de personnes ignorent que dans les premiers tems de la Monarchie Françoise, tous les fils de Roi, partageoient entr'eux la succession de leur pere, & prenoient tous le titre de Roi. Clotaire I. laissa quatre fils, Charibert, Gontran, Chilpéric & Sigebert.

Chilpéric, Roi de Soissons, réunissoit tous les vices : il étoit avare, cruel, ambitieux, & s'abandonnoit aux plus grands excès de la débauche. Il épousoit toutes les femmes qui lui plaisoient, sans avoir égard à leur rang, & les répudioit, sitôt que la nouveauté lui en faisoit trouver une

autre plus aimable. Outre ses femmes il avoit toujours des concubines. La fille d'un païsan, du village d'Avaucour en Picardie, parvint à être la suivante d'une de ses femmes : sa beauté, ses graces, & son esprit fixerent bientôt l'attention du Roi ; il la prit au nombre de ses concubines. C'est la célébre Frédegonde. Cette femme ambitieuse porta ses vuës jusque sur le trône : par ses complaisances, & par ses attentions elle s'empara de l'esprit de Chilpéric au point qu'elle l'engagea à répudier sa femme : mais ce Monarque, excité par les remontrances, & par l'exemple de son frere Sigebert, épousa Galsuinde, fille du Roi d'Espagne. Frédegonde étouffa pour quelque tems son ambition, n'ignorant pas qu'elle sçauroit un jour regagner le cœur de Chilpéric ; leur penchant mutuel pour la débauche lui en étoit un

gage certain. Elle empruntoit tous les secours de l'art pour relever l'éclat de sa beauté, elle donnoit à ses gestes un air de volupté qui rallumerent la passion du Roi : elle le vit enfin revenir à elle plus enflammé que jamais. Frédegonde sçachant bien que les reproches étoient inutiles à un homme tel que Chilpéric, employa d'autres moyens pour se défaire de sa rivale : elle empoisonna Galsuinde. Cette mort funeste causa des ravages terribles dans la France. Brunehaut, femme de Sigebert, sœur de Galsuinde excita son mari à venger la mort de sa sœur. Frédegonde anima Chilpéric contre Sigebert & Brunehaut ; le sang coula de toutes parts.

Frédegonde, qui ne perdoit jamais son objet de vue, profita de la passion de Chilpéric pour se faire déclarer Reine. Lorsqu'elle eut rempli son projet, elle résolut de

se dédommager avec les jeunes Seigneurs de la Cour des complaisances que son ambition, plutôt que son amour, l'avoit engagée d'avoir pour Chilpéric. La beauté, le rang, le crédit de Frédegonde attirerent bientôt autour d'elle une foule d'adorateurs, & Landri lui parut mériter la préférence : elle lui fit obtenir une dignité qui le mit dans le cas d'être souvent auprès d'elle : mais le bonheur dont ils jouissoient tous deux à satisfaire leurs désirs, fut bientôt troublé ; & Chilpéric, par l'evénement le plus singulier fut instruit de ce qui se passoit entre sa femme & Landri. Ce Monarque étant à Chelles, maison de plaisance où il alloit souvent se délasser des fatigues de la guerre, & du gouvernement, fit une partie de chasse. Avant de partir il monta dans l'appartement de la Reine, il la trouva les cheveux épars,

se lavant le visage : il lui donna sur l'épaule, un petit coup d'une baguette qu'il tenoit à la main. Comme elle avoit le dos tourné, elle crut que c'étoit son amant, & lui dit : » Landri ce n'est pas » par-là qu'on frappe les femmes.« Ces paroles firent connoître à Chilpéric ce qui se passoit entre la Reine & le courtisan : il lança sur elle un regard furieux, sortit, & partit pour la chasse, qu'il n'avoit pas voulu, sans doute interrompre, pour cacher sa colere aux yeux de ceux qu'il avoit résolu de punir. Frédegonde qui s'étoit retournée pour parler à son amant, fut effrayée de sa méprise, & connoissant le caractére cruel, & vindicatif de Chilpéric, elle fit venir Landri, lui raconta ce qui venoit de se passer, & lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour eux d'éviter les supplices que de faire périr le Roi.

Le courtisan sçut si bien profiter des avis de la Reine que Chilpéric reçut le soir, en descendant de cheval deux coups de poignard dont il mourut sur le champ, sans qu'on pût arrêter l'assassin qui se sauva à la faveur de la nuit. Frédegonde, pour éviter la punition duë à un pareil crime, fit publier que Brunehaut en étoit l'auteur, & que c'étoit elle qui avoit envoyé l'assassin.

UNE PLAISANTERIE de l'Impératrice Sophie, femme de Justinien II, est cause que les Lombards font une invasion en Italie, & s'y établissent.

NARSÉS, quoiqu'Eunuque, étoit courageux, actif, vigilant, adroit, subtil, enfin ce qu'on appelle un grand Capitaine. S'il n'étoit pas émule de Bélisaire, il

le suivoit à peu de distance. Ses talens pour la guerre lui méritérent la confiance de Justinien I; ses victoires augmenterent l'éclat du régne de cet Empereur.

Lorsque Bélisaire, chargé de lauriers, voulut se réposer, ce fut Narsés qui alla commander les armées contre les Ostrogots. Il défait & tue le brave Totila, que les ennemis avoient élû Roi, se rend maître de Rome, en envoie les clefs à Justinien. Téïas succéde à Totila, & tombe sous les coups de Narsés au milieu des Ostrogots qui sont tous taillés en piéces. Soixante & quinze mille François veulent arrêter les efforts de ce redoutable Eunuque : leur prompte défaite augmente sa gloire. Les Ostrogots intimidés, mettent les armes bas, toutes les villes ouvrent leurs portes, l'Italie se soumet, & Narsés est choisi pour commander ceux qu'il a sçu vaincre. Ce

ſage gouverneur ſonge à réparer les maux qu'il a été forcé de faire. Il fait venir des bleds des pays étrangers, en fournit à ceux qui manquent d'argent pour en acheter, fait enſemencer les terres, rebâtir les maiſons qui ont été détruites pendant les guerres, exempte d'impôt ceux qui ont ſouffert, fournit de l'argent aux marchands pour faire aller le commerce, met l'Italie à l'abri des incurſions de pluſieurs barbares qui tentent envain de venir la ravager. Les loix ſont rétablies, les lettres, & les arts floriſſent, les campagnes ſont fertiles, le commerce eſt tranquille, l'abondance régne dans les lieux où commande Narſés.

Croira-t-on que les Romains au bout de treize ans pouſſerent l'ingratitude au point d'accuſer Narſés de s'être enrichi à leurs dépens, & de les traiter avec cruauté? Ils envoyerent des députés à

l'Empereur Justin II, successeur de Justinien I, pour se plaindre de leur gouverneur, & pour avertir que si on ne le rappelloit pas, ils étoient prêts à se soumettre aux Gots. L'imprudent Justin, sans examiner le motif de cette accusation, y ajoute foi, envoie ordre à Narsés de revenir à Constantinople, & nomme Longin à sa place. L'Impératrice Sophie, qui ne jugeoit de lui que par le titre d'Eunuque qu'elle lui entendoit donner, dit : » Il n'y a qu'à me le » confier à moi ; je le mettrai à » filer avec mes femmes » Narsés instruit de cette raillerie, entre en fureur, & dit qu'il ourdira une trame que ni l'Empereur, ni l'Impératrice ne pourront démêler de leur vie. Sur le champ il mande à Alboüin, Roi des Lombards, de quitter la Pannonie, de venir en Italie dont il lui facilitera la conquête. Alboüin se mit bientôt en

marche avec les Lombards qui ne trouvant point de résistance, s'emparerent d'une partie de l'Italie où ils fonderent un Royaume, qui malgré les efforts des Empereurs, subsista plusieurs siécles.

UNE FILLE EST *enlevée en Saxe par des Corsaires ; sa captivité est cause qu'elle monte sur le Trône de France.*

DANS le septiéme siécle les Danois, ou Normans, ravageoient toutes les côtes maritimes de l'Europe. Ils pilloient les maisons, & emmenoient en captivité tous ceux qu'ils rencontroient. Parmi plusieurs personnes qu'ils avoient enlevées en Angleterre, il se trouva une jeune fille nommée Batilde du sang royal des Saxons. Comme ils avoient exposé, selon leur usage, ces es-

claves en vente, la fille plut à un des Officiers d'Archambaud maire du palais de Dagobert I. Il l'acheta une ſomme aſſez modique, & en fit préſent à ſon maître. Cet enfant étant d'une figure agréable, Archambaud lui donna le ſoin de verſer à boire à table. Plus cette jeune eſclave avançoit en âge, plus ſa beauté, ſes graces ſe développoient. Enfin un viſage charmant, une taille majeſtueuſe, des geſtes nobles lui attirerent bientôt les regards, & les ſoupirs des Seigneurs qui ſe trouvoient à manger chez Archambaud : il y fit attention lui-même, & ſon cœur paya bientôt à la belle eſclave le tribu de l'amour. La liberté, dont il lui fit préſent, en fut le premier gage. Il devint lui-même ſon eſclave, & ne trouvoit plus de ſatisfaction qu'à voir, entendre, admirer la charmante Batilde : mais elle ſçavoit joindre à

la plus grande douceur un air de fierté qui imprimoit du respect au maire du palais. Toutes les fois qu'il ouvroit la bouche pour lui parler de son amour, il la fermoit, sans avoir rien dit ; il ne pouvoit que soupirer, & un regard de Batilde portoit dans son cœur la plus grande satisfaction. Enfin sa femme étant morte, il crut pouvoir faire à cette belle fille l'aveu de son amour, sans offenser sa vertu. Il lui offrit donc sa main : mais Batilde, se souvenant toujours de ce qu'elle devoit à sa naissance, & regardant indigne d'elle la main de tout autre que d'un Monarque, eut l'adresse d'éluder la proposition d'Archambaud, sans cependant paroître la mépriser ; & comme il redoubloit souvent ses instances, elle se retira dans une maison éloignée de la sienne, d'où elle ne sortit que lorsqu'elle fut informée qu'il avoit

pris une autre femme. Enfin Clovis II l'ayant vue, fut si charmé de sa beauté qu'il la demanda à son maire du palais, & l'épousa. Sa beauté la porta sur le trône; ses vertus l'y firent admirer. La Reine Batilde étoit la mere des pauvres, la consolation des malheureux; enfin ce n'étoit que par des bienfaits qu'elle montroit sa puissance. Après la mort de Clovis elle fut déclarée régente du Royaume, partagea ses soins entre l'Etat & la religion. Les places n'étoient occupées que par des gens capables de les remplir. Son respect pour les Evêques alloit si loin qu'elle ne faisoit rien que par leurs avis : mais elle fut dupe de sa confiance. Sigebrand, qui occupoit le siége de Paris, sçavoit cacher une ambition démesurée sous les apparences de la plus grande dévotion. Cet homme orgueilleux, pour se donner plus de

crédit, laissa mal interprêter les fréquentes visites qu'il faisoit à la Régente, & les bontés qu'elle avoit pour lui. Les Seigneurs en furent jaloux, & le firent assassiner. Batilde instruite des discours injurieux que ce méchant homme avoit occasionnés à son sujet, résolut d'abandonner les vanités du monde, & de donner le reste de sa vie à Dieu. Elle se retira dans l'abbaye de Chelles qu'elle avoit fondée, ou elle vécut & mourut dans l'exercice de toutes les vertus. L'Eglise l'a mise au nombre des Saintes.



LES INFIRMITÉS de Sibille, femme de Charlemagne, donnent lieu à l'établissement de l'Empire d'Allemagne.

PEPIN le Bref eut le courage de mettre la Couronne de France sur sa tête, & la force de l'y maintenir. Charlemagne, & Carloman ses fils partagerent ses Etats. Quelques Seigneurs, croyant trouver dans la jeunesse des deux nouveaux Rois une occasion favorable pour secouer le joug que Pepin leur a imposé, prennent les armes, soulevent l'Aquitaine, & les Gascons : mais Charles, actif, vigilant, courageux se hâte d'aller les combattre : il les joint, dissipe leur armée, les saisit, les charge de chaînes. Cette victoire annonce ses grands talens pour la guerre, & fait

fait trembler tous les Monarques de l'Europe. Didier, Roi des Lombards en Italie, veut s'armer contre lui : mais la crainte lui fait rechercher l'alliance de celui qu'il se propose d'attaquer : il lui offre Sibille, sa fille en mariage, gagne la Reine Berthe, mere de Charlemagne, qu'il sçavoit avoir beaucoup de crédit sur l'esprit de son fils, & Charles épouse Sibille malgré les efforts du Pape Etienne IV. qui, connoissant combien cette alliance est contraire à ses intérêts, employoit les invectives, les menaces, pour en arrêter l'exécution. Sibille étoit sujette à des infirmités qui dégouterent bientôt son mari : il la répudia, épousa Hildegarde, qui étoit d'une illustre famille chez les Suéves. Carloman mourut pendant ce tems à Samancy près de Laon, laissant deux fils, Pepin & Siagre : mais tous les François frappés des vertus de

Charles voulurent l'avoir pour Roi. Geberge, veuve de Carloman, craignant que ses deux fils ne subissent le même sort qu'avoient éprouvé plusieurs fils de Rois, s'enfuit avec eux chez le Roi de Lombardie.

Didier crut trouver dans sa démarche de cette Reine veuve, un prétexte de venger l'affront fait à sa fille, & la reçut avec une entiere satisfaction. Il leva des troupes & tâcha de faire des alliances capables de le seconder dans ses entreprises. Lorsqu'il crut ses mesures bien concertées, il fit proposer au Pape de sacrer les fils de Carloman Rois d'Austrasie. La chaire de Saint Pierre étoit alors occupée par Adrien I. homme ferme, & adroit. Ce Pontife, qui connoissoit la différence qu'il y avoit entre Charles & Didier, refusa constamment ce que le Roi Lombard lui proposoit, & envoya

demander du secours à Charles. Didier marche avec une armée formidable à Rome, en fait le siége. Charles se met à la tête des François, renverse les Lombards qui veulent l'arrêter au passage des Alpes, tombe sur leur armée déja consternée, la taille en piéces, poursuit Didier, qui s'est sauvé dans Pavie, le fait prisonnier, prend la couronne & le titre de Roi des Lombards, & confirme au Pape la donation de Pepin, son pere, se réservant toujours le titre & le pouvoir de souverain dans Rome, & dans le reste de l'Italie. Sa puissance, son zéle pour la religion, & son respect pour ceux qui occupoient la chaire de Saint Pierre, donnerent au Pape l'idée de le proclamer Empereur d'Occident. Enfin le Pape Leon III profita d'un voyage que ce Monarque fit à Rome pour lui mettre la couronne Impériale sur

la tête, & pour le proclamer Empereur des Romains; ce qui se fit du consentement unanime du peuple, & du clergé. Voilà l'origine de l'Empire d'Allemagne.

LA DÉCOUVERTE du sel en Asie vient d'un Can des Tartares, qui laissa tomber un morceau de viande à terre.

L'USAGE du sel, si nous en croyons l'histoire des Tartares, a été long-tems inconnu en Asie. Les Tartares ignoroient entiérement ses qualités avant le régne de Taunac-Can. Ce Prince étant un jour à la chasse, & ayant tué beaucoup de gibier, fut pris d'une faim si grande, qu'il s'arrêta au milieu de la campagne, ordonna à ses gens de faire du feu, & de rotir quelques piéces. Ayant par hazard laissé tomber un morceau

de viande à terre, & sa faim ne lui permettant pas de prendre tout le tems qu'il falloit pour l'essuier, il le porta à sa bouche, & le trouva meilleur que les autres, parcequ'il avoit pris un petit goût de sel. Comme c'étoit un homme de beaucoup de mérite, il réfléchit sur cette découverte, fit emporter une certaine quantité de cette terre qu'il confia à des gens habiles qui parvinrent à lui faire du sel, & tous les Tartares prirent l'habitude d'en employer dans ce qu'ils mangeoient. On prétend que ce Can a fait une infinité d'autres découvertes utiles à l'histoire naturelle.

C'est aux grands Princes que le monde est redevable des sciences & des arts. Les noms d'Auguste, de Médicis, de Louis XIV, de Louis XV seront immortels.

UNE JEUNE FILLE qui va tous les matins puiser de l'eau à une fontaine est cause qu'un Prince Tartare s'arme contre le Can son pere, & le fait périr.

OGUS, fils de Cara-Can, donna dès sa jeunesse des preuves de sa grandeur future, l'usage même où l'on est d'ajouter du merveilleux à la naissance des grands hommes, fit publier que ce Prince en venant au monde avoit le visage brillant comme le soleil. Toutes les actions de cet enfant, si l'on en croit les historiens, étoient des prodiges. A peine étoit-il sorti de l'enfance, que tous les Monarques voisins, instruits de son mérite, lui faisoient offrir leurs filles en mariage. Cara, son pere, consultant plutôt

ses intérêts, que l'inclination de son fils, le força d'épouser la fille de Cavar qui possedoit des Etats immenses, & dont la haine lui étoit aussi dangereuse que l'amitié lui étoit utile. Ce mariage contracté par la violence ne fut pas heureux : Ogus ne put souffrir sa femme. Envain, pour toucher son cœur elle employoit les caresses les plus séduisantes, toutes ses tentatives n'étoient aux yeux d'Ogus que des importunités insupportables, & ne servoient qu'à augmenter son aversion pour elle.

Ce Prince étant un jour à la chasse sentit une soif violente, & après avoir long-tems cherché une fontaine où il pût se rafraichir, il apperçut une jeune fille qui portoit une cruche pleine d'eau. Il s'approcha d'elle, lui demanda où il pourroit appaiser sa soif : elle lui présenta sa cruche. Son air de douceur, & de modes-

tie, ses graces, sa beauté frapperent Ogus qui, n'ayant pour lors le cœur rempli d'aucun objet, sentit les plus vives impressions de l'amour. Ses regards parcouroient les graces de cette aimable inconnue : il goûtoit tant de plaisir à la regarder qu'il ne songeoit ni à sa soif ni à l'eau qu'il tenoit. Ce Prince à la plus belle figure du monde joignoit un air de noblesse qui annonçoit son rang. La jeune fille ne vit pas avec indifférence l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur : l'envie de le voir lui faisoit quelquefois lever les yeux que sa modestie tenoit baissés. Ce langage muet fut interrompu par les gens d'Ogus qui le cherchoient depuis long-tems. La jeune fille, peu accoûtumée à voir tant de monde, prit le chemin de sa demeure. Les yeux du Prince resterent comme attachés sur elle : la tristesse s'emparoit de son

cœur à mesure qu'elle s'éloignoit : enfin lorsqu'il ne put plus la voir il tourna la tête, & soupira.

Ses Officiers n'eurent pas de peine à connoître ce qui se passoit dans son cœur ; sa tristesse, la beauté de celle qu'ils venoient de voir avec lui, le leur annonçoient.

Ce jeune Prince, ne trouvant plus d'autre plaisir qu'à s'occuper de sa belle inconnue, quitta bientôt la chasse pour se livrer tout entier aux idées que lui inspiroit l'amour. Lorsqu'il fut seul, son cœur se trouva dans cette agitation ordinaire aux amans : au désir de posseder l'aimable objet qui l'avoit enflammé, succédoit la crainte de ne plus la revoir, de ne point arriver à lui plaire. Il se rappelloit ses traits, sa taille, & son imagination la lui présentoit encore plus belle qu'il ne l'avoit vuë. Voilà l'état dans lequel il passa le reste de la journée, & la

nuit. Dès le lendemain matin il prit avec lui un de ſes Officiers, qui lui avoit paru digne de toute ſa confiance, retourna au lieu où il avoit vu cette charmante fille. Après y avoir reſté un eſpace de tems que l'impatience lui fit trouver très-long, il la vit paroître, tenant encore ſa cruche à la main. Le flambeau de l'amour éclaire les amans : ils voyent ce que les autres n'apperçoivent pas. Ogus s'apperçut que ſa préſence cauſoit de l'émotion à cette jeune fille, & qu'il ne lui étoit pas indifférent. Alors, ſe croyant autoriſé à lui déclarer ſes ſentimens, il s'avança vers elle, lui tint un langage dicté par l'amour. On ne lui répondoit point : mais on l'écoutoit, & c'étoit lui dire ce qu'il vouloit ſçavoir : un ſoupir échappé acheva de le perſuader.

La crainte d'être importun l'engagea à ſe retirer ; mais avant de

partir, il dit qu'il reviendroit le lendemain à la même heure: un regard tendre de la jeune fille lui fit espérer qu'elle y reviendroit aussi. Il ne se trompa pas, car à peine étoit-il arrivé qu'il la vit paroître. Enfin après plusieurs entrevues ils se déclarerent réciproquement quelle étoit leur condition. La jeune fille, dont les parens étoient bergers, versa des larmes, lorsqu'elle apprit que son amant étoit le fils du Can, & qu'elle ne pouvoit espérer de s'unir à lui. Ogus, au comble du bonheur de voir une personne qu'il adore verser pour lui des larmes, lui dit : » Vous » croyez trouver votre malheur » dans l'amour, & vous y trouverez votre bonheur : il remplit » l'espace que le préjugé met entre les hommes. Je renoncerois » plutôt à la couronne qui m'attend, que de renoncer à vous : » mais je veux vous la mettre sur

» la tête, perſonne ne me paroît » plus digne de la porter. » Ils avoient la ſatisfaction de s'exprimer ainſi leurs mutuels ſentimens : mais ſa jalouſie les troubla.

Comme les actions des Princes ſont toujours éclairées ; on ſçut bientôt à la Cour qu'Ogus diſparoiſſoit tous les matins. Sa femme ſe perſuada qu'il ne ſortoit que pour aller auprès de quelque objet qui avoit ſçu toucher ſon cœur. La jalouſie s'empara alors d'elle ; toute ſon occupation fut de découvrir quelle étoit celle qui lui enlevoit le cœur de ſon mari : elle le fit ſuivre, & ayant appris qu'il ne ſortoit que pour aller chercher une jeune bergere, avec laquelle il paſſoit tout le tems qu'il n'étoit pas obligé de paroître à la Cour, elle entra dans les plus grands tranſports de fureur, & réſolut de tout employer pour perdre ſa rivale. La premiere démarche qu'elle

fit fut d'aller se jetter aux pieds du Can, pour le toucher & l'engager lui-même à prendre sa vengeance en main. » Seigneur, lui dit-elle, » vous voyez la plus malheureuse » des femmes qui vient implorer » votre secours. Si vous ne prenez » pitié de moi mon unique ressour- » ce sera de quitter la vie qui m'est » insupportable. Quel changement » dans mon état ! au palais de mon » pere tous les momens de ma vie » étoient marqués par des plaisirs » nouveaux ; sa prompte complai- » sance contentoit toutes mes vo- » lontés, ses généreux soins pré- » venoient tous mes désirs. Les » courtisans, à l'envi s'empres- » soient de mériter ma bienveil- » lance, elle étoit seule l'appui » de leur faveur. Dans cette Cour » où vos pressantes sollicitations » m'ont amenée, je me vois livrée » au plus cruel dédain. Un époux » ingrat, dont l'amour, je l'avoue,

» feroit tout mon bonheur ; ne
» répond à mes tendres empresse-
» mens que par une froideur in-
» supportable, tandis qu'il brûle
» pour une autre qui, par son état,
» est indigne de lui, plus indigne
» encore d'être ma rivale. C'est, le
» croiriez-vous, une vile bergere,
» c'est auprès d'elle qu'il va tous
» les jours apprendre à me haïr.
» Quelle honte pour moi, quelle
» douleur pour mon pere, si je
» me trouve avec elle confondue
» au serrail d'Ogus !

Cara-Can, connoissant combien elle étoit chere à son pere, & combien il lui étoit dangereux de l'irriter, résolut de la satisfaire. Pour cet effet il donna ordre à un de ses Officiers d'enlever cette jeune bergere qui captivoit le cœur de son fils, & de l'enfermer dans une étroite prison. Elle fut arrêtée un soir qu'elle ramenoit son troupeau, & conduite dans un

lieu si bien gardé qu'elle ne put donner de ses nouvelles, ni en recevoir de qui que ce soit. Ogus alla le lendemain à son ordinaire au lieu de son rendez-vous. Envain il l'attend : elle ne paroît point. L'inquiétude le prend, il s'avance vers le lieu de sa demeure, y entre, demande de ses nouvelles : mais pour toute réponse il ne reçoit que des soupirs. Enfin on lui dit qu'elle à disparu, & qu'on ignore son sort. Il la fait chercher de tous côtés; on ne découvre point ce qu'elle est devenue. Il s'abandonne alors aux plus vives douleurs, & promet de grandes récompenses à celui qui pourra lui apprendre où est celle qu'il pleure. L'Officier qui a exécuté les ordres du Can, séduit par les espérances attachées à son indiscrétion, va trouver Ogus, & lui révéle le secret dont il est dépositaire.

Ogus n'écoutant que ſon amour, aſſemble ceux qui lui ſont attachés, vole au lieu où il ſçait qu'eſt ſa maîtreſſe ; renverſe ceux qui veulent l'arrêter, briſe les portes, & donne la liberté à celle qui lui a ravi la ſienne. Cavar-Can ne fut pas long-tems à être informé de ce que ſon fils venoit de faire : il entra en fureur, & dans ſes premiers transports réſolut d'aller au-devant de lui avec ſa garde, & de le faire périr. Comme Ogus par ſa douceur s'étoit fait aimer de tout le monde, il fut bientôt averti du malheur qui le menaçoit lui & ſa maîtreſſe. Ce Prince avoit oſé être une fois rebelle, il ne balança pas à l'être une ſeconde, ordonna à ſes gens de ſe tenir ſur leurs gardes, & de ſe défendre, lorſque le Can les attaqueroit, comme s'ils avoient affaire à un ennemi.

Cara-Can paroît à la tête de ſes

gardes, s'avance, charge les gens de son fils : ceux-ci, animés par le courage d'Ogus les repoussent, les poursuivent dans leur retraite, les enfoncent. Envain le Can veut rallier ses soldats : il reçoit lui-même un coup à la tête, & meurt sur le champ. Ogus n'apprit cette funeste nouvelle qu'avec douleur. Il maudit cent fois une victoire qui n'étoit que le prix de la mort de son pere. Il lui fit des funerailles telles qu'on a coûtume de les faire aux Princes de Tartarie. Il se hâta d'éloigner de lui sa femme, qui par sa jalousie l'avoit rendu parricide, la renvoya à son pere, & donna sa main, & la couronne à celle qu'il trouvoit seule digne de son amour.

Comme c'étoit un homme brave & ambitieux, il attaqua ses voisins, les soumit, fit la conquête de la Tartarie, & d'une partie de la Chine. Enfin il mourut après un

régne long & glorieux, laiſſant à ſa poſtérité un nom reſpectable qui eſt encore en vénération dans toute la Tartarie.

L'AMOUR D'UNE femme pour un Duc, eſt cauſe que Charles le Gros, Roi de France, Empereur d'Allemagne eſt détrôné, & réduit à demander l'aumône.

CHARLES III, dit *le Gros*, Roi de France, Empereur d'Allemagne, avoit ſçu par ſes trahiſons, & par ſa lâcheté même appaiſer les troubles dans ſes vaſtes Etats. Il faiſoit aſſaſſiner ceux dont la puiſſance & le courage lui paroiſſoient redoutables, & donnoit des ſommes immenſes à ſes voiſins, lorſqu'il ſçavoit qu'ils ſe préparoient à l'attaquer. Depuis longtems livré à une honteuſe indo-

lence il jouissoit du fruit de ses crimes, lorsqu'il fut attaqué, d'une maladie si violente qu'elle affoiblit son esprit.

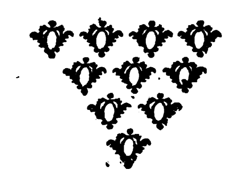
Hermengarde, veuve de Boson, Roi de Provence, femme adroite, & ambitieuse, profita de la foiblesse de l'Empereur pour lui faire adopter son fils, & le déclarer son successeur. Hildegarde, sœur de Charles le Gros, piquée de voir que son frere n'appelloit pas à sa succession Arnoud bâtard de Carloman, fils de Louis le Bégue & Duc de Carinthie qu'elle aimoit éperduëment, résolut de tout sacrifier, même son frere, pour placer une couronne sur la tête de son amant. Elle remontra aux Seigneurs que Charles le Gros devenant plus insensé de jour en jour, n'étoit plus en état de gouverner.

Les Saxons, les Bavarois, les Turingiens, dans une assemblée

de la nation, le déposerent, & Hildegarde, par ses sollicitations, par ses intrigues fit proclamer Arnoud Empereur. Eudes, Comte de Paris prit le gouvernement de France, avec le titre de Roi.

Tous ceux qui, un instant auparavant, se glorifioient d'un regard de Charles, l'abandonnerent au point de ne pas même daigner le regarder. Ses Officiers, ses domestiques lui enleverent ses meubles; ses habits, & le chasserent de chez lui. Peut-on assez s'étonner de l'inconstance de la fortune? le même homme qui, un instant auparavant, étoit le maître de presque toute la Chrétienté, qui ne se montroit en public qu'avec des habits, qui par leur éclat annonçoient sa puissance, est errant, sans demeure: il n'a pour se couvrir que des lambeaux: la faim le tourmente, il ne trouve pas un morceau de pain.

L'aliénation de son esprit n'étoit pas assez grande pour lui dérober à lui-même ses malheurs : il gémissoit, & demandoit du secours à tous ceux qui se présentoient à sa vuë : mais tout le monde étoit sourd à la pitié. Le seul Luitbert, Archévêque de Mayence lui envoya du pain, & des habits. Arnoud, eut enfin honte de ne pas au moins fournir la subsistance à un homme qui avoit été son maître : il lui donna le revenu de trois villages. *Voyez l'histoire de France, & d'Allemagne.*



LES ROYAUMES DE Naples & de Sicile ſont établis, parceque deux Barons Normans ſe battent en duel.

DANS les ſiécles paſſés les femmes n'étoient pas plus à l'abri de la calomnie qu'à préſent. Toutes celles à qui la nature avoit été favorable étoient deshonorées, parcequ'il ſe trouvoit toujours des hommes qui ſe vantoient d'avoir triomphé d'elles, & que le peuple, toujours diſpoſé à croire le mal, prenoit ces menſonges pour des vérités.

Une jeune fille d'une naiſſance aſſez illuſtre en Normandie, étoit d'une ſi grande beauté, qu'elle attiroit les regards de tout le monde : on la vantoit partout comme une merveille : elle étoit l'objet des vœux de tous les jeunes Sei-

gneurs de son tems qui la demandoient comme à l'envi en mariage. Sa réputation paya bientôt le tribut que toutes les belles femmes devoient à la calomnie. Guillaume Repostel publia qu'il avoit obtenu d'elle ce que tous les hommes désirent des femmes, & qu'ils leur font un crime d'accorder. On le crut, & ceux qui désiroient de l'épouser ne songerent plus qu'à en faire leur maîtresse.

Drongo-Osmond, frere de cette jeune Demoiselle, instruit des bruits outrageans que Guillaume Repostel répandoit sur le compte de sa sœur, se crut obligé de venger l'affront fait à sa famille dans le sang de celui qui en étoit auteur. S'étant trouvé avec lui à une partie de chasse, il le força de mettre l'épée à la main, & le tua.

Comme Repostel étoit fort aimé de Robert le Diable, alors Duc de Normandie, Osmond n'osa

reparoître; il passa dans la Pouille; ou Gaimar, Duc de Bénevent l'employa contre les Sarrasins, qui ravageoient alors les côtes d'Italie. Ce Normand montra dans différens combats tant de valeur, que le Duc de Bénevent lui donna la possession de plusieurs terres dans son Duché pour le retenir auprès de lui.

Quelque tems après, cinquante ou soixante Normands revenant de Jérusalem, passerent par Salerne où ils furent très-bien reçus en faveur de leur compatriote qui, par son mérite, avoit acquis toute la confiance du Duc de Bénevent. Lorsqu'ils étoient dans cette ville, vingt mille Sarrasins vinrent en faire le siége. Le Duc n'ayant pas assez de monde pour résister à tant d'ennemis, leur envoie proposer une somme d'argent qu'ils acceptent. Pendant que les Salertins assembloient le prix de leur

rançon,

rançon, les Sarrasins dans leur camp abandonnent la discipline, & se livrent à tous les excès de la débauche. Les soixante Normands, accompagnés de quelques Salertins enhardis par leur courage, sortent de la ville au milieu de la nuit, surprennent les ennemis en désordre, en font périr une prodigieuse quantité, forcent les autres à remonter sur leurs vaisseaux, restent maîtres de leur camp où ils trouvent un butin immense, qu'ils abandonnent aux Salertins.

Le Duc, étonné de leur valeur, veut les combler de présens : mais il est encore plus étonné de leur générosité : ils les refusent. Il veut les retenir, & voyant ses prieres, & ses offres inutiles, il leur fait au moins promettre de revenir. La gloire qu'ils ont acquise excite d'autres Normands à passer à Salerne. Leur valeur, les fait désirer de tous ceux qui ont des

possessions dans ce pays, & des invasions à craindre. Ils servent tantôt l'Empereur Grec, tantôt le Duc, tantôt le Pape, & toujours avec succès. Leur force les rend redoutables, on commence à les craindre ; les Grecs, toujours perfides, leur firent des injustices, & s'attirerent leur vengeance. Les Normands tournerent leurs armes contre ceux qui sçavoient si mal reconnoître leurs services, conquirent la Calabre, la Pouille, la Sicile, & fonderent un Royaume qui subsista plus de cent cinquante ans.



LE COMTÉ D'ARRAGON est érigé en Royaume, parceque Nugna, Reine de Navarre, femme de Sanche IV. dit le Grand, *empêche son fils Garcie de monter un cheval fougeux.*

ON sçait avec quelle rapidité les Mahométans subjuguerent l'Asie & l'Afrique; on sçait encore que le courage seul, & la valeur des François, & de leurs chefs les arrêterent prêts à conquérir l'Europe. Ils y étoient entrés: déja l'Espagne leur étoit soumise, le Languedoc n'avoit pu leur résister: des conquêtes faciles les excitoient tous les jours à de nouvelles entreprises: tout trembloit. Un homme d'une valeur extraordinaire se rencontre en France, il appelle les François autour de lui, leur inspire son courage;

marche contre les Sarrasins, les joint à Poitiers, leur donne bataille, en fait un horrible carnage, & force les débris épouvantés de leur armée à repasser en Espagne.

Les descendans de ces mêmes Visigots qui, après avoir saccagé Rome sous Alaric, s'étoient établis en Espagne, avoient été obligés de se cacher dans les rochers des Asturies pour éviter la fureur des Mahométans. Lorsqu'ils virent leurs vainqueurs affoiblis par les victoires de Charles-Martel, ils commencerent à sortir de leur retraite, où ils furent encore souvent obligés de retourner se cacher : mais après que Charlemagne eut achevé, par la force de ses armes, d'abattre la puissance des Mahométans en Espagne, les Visigots commencerent à étendre leur domination : ils se rendirent bientôt maîtres des Asturies entie-

ses, ausquelles ils joignirent Léon. Ces succès enhardirent les autres Visigots dispersés dans les différentes contrées d'Espagne. Ceux qui étoient établis dans la Navarre se donnerent un Roi, les Arragonnois prirent un chef sous le titre de Comte. Enfin on voyoit tous les jours les Visigots acquérir de nouvelles forces. Le Roi de Navarre, qui se vit en peu maître du Comté d'Arragon, étoit assez puissant pour résister aux efforts des Mahométans, même pour les attaquer.

C'étoit Sanche IV, dit *le Grand*, qui occupoit ce trône vers le milieu de l'onziéme siécle. Ce Prince partageoit son tems entre la guerre & l'amour : il passoit l'été avec les soldats, & l'hyver auprès de Gaya, sa concubine, qui par ses graces extérieures, & par les agrémens de son esprit, sçavoit toujours captiver son cœur. Ramir

fut le fruit de leur amour mutuel. Le mérite de ce jeune Prince se développant tous les jours, attiroit autour de lui une foule d'admirateurs, & le Roi goûtoit une entiere satisfaction d'avoir un fils si digne de porter la couronne après lui : il voulut épouser avec solemnité la mere d'un Prince si aimable, & lui donner le titre de Reine : mais la mort empêcha Gaya de monter aux honneurs que le Roi lui préparoit.

Sanche fut si vivement touché de la mort de sa maîtresse qu'il prit la résolution de passer le reste de sa vie à la pleurer, & de ne jamais s'unir à d'autre femme : mais les Rois sont moins maîtres de leur destinée que les sujets : ils sont quelquefois obligés de sacrifier leurs inclinations à l'intérêt de l'Etat. Le Comte de Castille, qui étoit souverain, n'avoit pour héritiere qu'une fille ; il étoit dan-

gereux pour Sanche qu'elle époufât un voifin puiffant, & qui, par la fucceffion de Caftille augmentant fes forces, n'envahît la Navarre. La politique engagea donc Sanche à rompre le vœu qu'il avoit fait de ne point fe marier. Il époufa lui-même Nugna, fille du Comte de Caftille, dont il eut deux fils, Garcie & Ferdinand.

Garcie, qui étoit d'un caractére vif & bouillant, s'adonna de bonne heure aux exercices les plus violens. Les courfes à cheval, les tournois, la chaffe étoient les feules chofes aufquelles il s'amufoit.

Sanche, qui avoit conçu pour Nugna un amour rempli d'eftime, lui confioit le foin du gouvernement toutes les fois qu'il étoit obligé d'aller combattre les Mahométans. Un jour qu'il étoit à la guerre, Garcie ayant envie de faire une courfe, pria fa mere

Nugna de lui laisser prendre dans l'écurie du Roi un jeune cheval qui étoit extrêmement beau, & il donna ordre à l'écuyer, selon la permission qu'il avoit obtenue de sa mere, de le lui préparer. L'écuyer, qui sçavoit que le cheval étoit très-fougueux, refusa d'obéir, & alla sur le champ trouver la Reine pour l'avertir du danger auquel le Prince seroit exposé s'il montoit un animal si difficile à dompter. Sur cet avis la Reine défendit à l'écuyer de donner le cheval. Garcie insiste, s'offense du refus, va trouver sa mere, se plaint ; & voyant qu'elle approuve l'écuyer, il entre en fureur contre elle-même de voir qu'elle autorise le refus de l'écuyer, & prend l'affreuse résolution de se venger. Après en avoir long-tems cherché les moyens, la méchanceté lui inspire la plus noire de toutes les calomnies : c'est de publier que

la Reine est infidéle au Roi, qu'il en a des preuves certaines. Nugna en est instruite, elle s'allarme, fait venir le Prince, lui reproche son crime : mais ce fils dénaturé, loin de rentrer en lui-même, & d'avoir honte de sa calomnie devant celle dont la présence seule doit lui inspirer du respect, s'amuse de sa douleur : il ose même lui soutenir qu'elle est coupable, & ne la quitte que pour aller dire en public qu'elle a voulu l'engager au silence. Enfin il acheve son crime, & sitôt que le Roi est arrivé, il lui dit que la Reine entretient un commerce criminel avec l'écuyer, & rapporte des circonstances qui rendent la chose si vraisemblable que le Roi y ajoute foi. Sanche fait sur le champ arrêter sa femme, & la condamne à être brûlée vive, lui donnant cependant, suivant l'usage que l'ignorance avoit alors établi, trente

jours pour faire chercher un Chevalier qui osât défendre son innocence contre le Prince.

L'accusateur, né d'un mariage légitime, étoit héritier présomptif de la couronne : personne n'osoit se présenter pour se battre contre lui. Le tems accordé à la Reine pour prouver son innocence s'écouloit : on la plaignoit, & c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire pour elle. Enfin le moment de son supplice arrive, le bucher est dressé, les bourreaux vont la chercher à sa prison, la conduisent au lieu ou les tourmens l'attendent : elle y arrive, & voit déja l'appareil de ses douleurs. Le bucher est enflammé, on saisit la Reine pour la précipiter dedans : « Arrêtez, crie Ramir, ce fils de » Gaya, concubine de Sanche, je » vais la défendre : qu'on fasse pa- » roître son accusateur. »

Le public, qui n'avoit osé mon-

trer sa douleur, fait éclatter sa joie : on s'assemble autour du généreux Ramir, & toutes les bouches sont occupées à lui donner des éloges. On va promptement avertir le Roi de ce qui se passe : Garcie reçoit ordre de se présenter devant Ramir : mais ce Prince, comme tous les gens lâches, qui ne sont hardis que quand ils voyent que personne n'ose leur résister, trembla lorsqu'il sçut qu'il falloit combattre. Sa lâcheté lui fit faire ce que les remors n'avoient pu obtenir de lui. Il alla se jetter aux pieds de son pere, lui avoua son crime, & rendit la justice qu'il devoit à l'innocence de la Reine.

L'on peut juger de la joie que Sanche goûta lorsqu'il sçut sa femme innocente, par la douleur qu'il avoit sentie en la croyant coupable : il alla lui-même briser ses chaînes, & rendre au public un témoignage authentique de sa ver-

tu. Plein d'une juste colere contre son fils il le condamna au même supplice qui étoit préparé pour elle. Mais cette vertueuse Reine, dont on ne peut trop admirer la générosité, contente de sa justification, demanda la grace de son fils, assurant le Roi que c'étoit le seul moyen de lui faire oublier les maux qu'elle venoit de souffrir. Faire parler ses douleurs, pour sauver celui qui les lui a causées, c'est le comble de la générosité, c'est pousser l'amour maternel au-delà de toute croyance. Les larmes de Nugna en épargnant à Garcie les supplices, augmenterent la haine & le mépris du public à l'égard de ce fils dénaturé.

Sanche accorda à la Reine la grace de son fils : mais il crut qu'il ne pouvoit donner au généreux Ramir une récompense plus digne de lui que le Comté d'Arragon qu'il érigea en Royaume vers l'an [illegible] & qu'il lui céda.

LA BEAUTÉ D'UN jeune Turc qui demeure à Antioche cause des guerres cruelles entre la France & l'Angleterre.

UN Pélérin d'Amiens arme l'Europe contre l'Asie. Les Chrétiens, à sa persuasion, vont chasser les Mahométans des lieux saints où s'est accompli le mystére de la Rédemption. La piété inspira ce projet : mais la prudence n'en conduisit pas l'exécution. Les Chefs, oubliant leur premier dessein, ne songeoient plus qu'à conquérir des Etats ; les soldats, mal disciplinés, ne s'occupoient qu'à piller & à massacrer. Ceux qui faisoient quelque conquête devenoient pour les autres, un objet de haine & de jalousie. Les Chrétiens par leurs divisions, par leur imprudence donnoient aux Ma-

hométans la facilité de reprendre ſur eux la Paleſtine. Enfin ſe voyant menacés d'une ruine entiere ils ſolliciterent des ſecours de l'Europe. Saint Bernard prêcha une nouvelle croiſade. Il commença par perſuader Louis le jeune, Roi de France; & tout le monde, à l'exemple du Roi, prit la croix. On aſſure que Saint Bernard, qui en avoit fait une grande proviſion, un jour qu'il prêchoit à Vézelai en Bourgogne, en diſtribua tant, qu'il fut obligé de couper ſa robe, & que l'étoffe lui manqua. Il paſſa en Allemagne, & détermina l'Empereur Conrad III. à prendre auſſi la croix.

Enfin les Princes marchent, tout le monde les ſuit, & l'on envoie une quenouille, & un fuſeau à ceux qui refuſent d'aller combattre les ennemis de la religion. Eléonore de Guienne, ſoit par amour, ſoit par bienſéance, vou-

lut accompagner son mari. Louis le jeune arriva à Constantinople au commencement d'Octobre 1147 où Manuel Comnene, Empereur Grec, le reçut avec une magnificence digne de son rang. Il passa ensuite l'Hellespont, défit une armée de Musulmans sur le bord du Méandre : mais il divisa son armée, fut battu, & obligé de se sauver à Antioche, dont Raimond oncle d'Eléonore étoit alors souverain.

La Reine de France, frappée de la beauté d'un jeune Turc, nommé Saladin, qui s'étoit fait chrétien, & qui étoit à la Cour de Raimond, engagea Louis le jeune à rester à Antioche, pour se délasser des fatigues qu'il avoit essuyées pendant la guerre. Plus elle voyoit Saladin, plus l'amour s'allumoit dans son cœur. D'un côté ne pouvant plus résister à sa passion ; d'un autre connoissant que son rang im-

poſoit trop de reſpect au jeune Turc, pour qu'il oſât lui déclarer les ſentimens qu'elle pouvoit lui inſpirer, elle réſolut de lui faire des avances capables de lui donner de la hardieſſe. Enfin Saladin l'entendit, & alla juſqu'où elle vouloit l'amener.

Eléonore, ſe dédommageant ainſi des ennuis d'un voyage pénible & malheureux, craignoit de retourner en France où ſon amant ne pouvoit la ſuivre. Pour retarder ſon départ elle écouta Raimond, ſon oncle, qui avoit pour elle plus de tendreſſe que n'en donne l'amitié. Raimond, guidé par ſa paſſion, arrête pluſieurs fois Louis le jeune prêt à partir : mais enfin ce Monarque, connoiſſant combien ſa préſence étoit néceſſaire dans ſes Etats, y retourna malgré les ſollicitations de Raimond ; la Reine fut obligée de ſacrifier ſon amant à ſon devoir, &

Eléonore, malgré ses précautions, n'avoit pu dérober sa conduite aux yeux de tout le monde. Quelques courtisans furent assez indiscrets pour révéler à Louis ce qu'il devoit toujours ignorer. Ce Prince eut la foiblesse de se croire deshonoré. Il fit casser son mariage avec Eléonore, sous prétexte de parenté, & lui rendit sa dot, qu'il ne pouvoit sans doute garder.

Henri II, Roi d'Angleterre, moins délicat que Louis le jeune, crut qu'on pouvoit, sans honte, être le mari d'une femme qui avoit pour dot la Guienne, & le Languedoc; il épousa Eléonore. Par-là il se vit maître de l'Angleterre, de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, du Languedoc, & de la Guienne. Excité par sa femme, enhardi par sa puissance il fit une guerre cruelle a Louis le jeune. Ses successeurs à

son exemple furent presque toujours en guerre avec les Rois de France. Croira-t-on que les galanteries d'un jeune Turc qui est à Antioche ayent mis les François & les Anglois en fureur les uns contre les autres, & ayent fait périr près d'un million d'hommes de part & d'autre.

EDOUARD LE Confesseur, Roi d'Angleterre fait vœu de chasteté ; ce qui cause la Conquête de l'Angleterre par les Normands.

Les Bretons, qui avoient sçu long-tems résister aux efforts des Romains, furent facilement subjugués par les Anglo-Saxons. Ceux-ci subirent aussi le joug des Danois. Canut, dit *le Grand*, conquit l'Angleterre en 1017 ; & les Anglo-Saxons furent si cruelle-

ment traités que lorsqu'un Anglois rencontroit un Danois, il falloit qu'il s'arrêtât, jusqu'à ce que le Danois fût passé. Après la mort de Hardi-Canut, arrivée en 1041 les Anglo-Saxons secouerent le joug des Danois, & déférerent la couronne à Edouard, dit *le Confesseur.* Ce Saxon étoit foible, indolent, en un mot incapable d'affermir un trône chancelant. Les grands du Royaume augmentoient tous les jours leur puissance aux dépens de la sienne.

Un Comte nommé *Goodwin* étoit parvenu à se faire plus craindre, & plus considérer que le Roi même. C'étoit lui qui punissoit, c'étoit lui qui donnoit les graces. Des richesses immenses le mettoient a portée de faire des dépenses exorbitantes, & d'attacher à sa personne une foule de gens qui ne connoissoient de devoir que celui que l'intérêt leur dictoit.

Edouard sentoit combien cet homme étoit dangereux, mais il n'avoit pas assez de fermeté pour faire usage de sa puissance à l'égard de ce sujet ambitieux. Il le haïssoit, & le craignoit; enfin il poussa la foiblesse jusqu'à n'oser refuser de donner sa main à sa fille Edithe qu'il n'aimoit pas. Edouard, même, pour que Goodwin ne connût pas le dégout qu'il avoit pour sa fille, emprunta le secours de la religion, & fit voeu de chasteté. L'habile Goodwin avoit développé les sentimens du Roi à son égard: mais il profitoit de sa dissimulation pour augmenter son crédit; & loin de s'offenser du dégoût qu'il avoit pour sa fille, il le regardoit, au contraire comme la certitude de sa grandeur future, se flattant qu'Edouard ne laissant point d'héritiers, il pourroit mettre la couronne sur sa tête après la mort de ce Roi.

L'Angleterre avoit pour lors un voisin redoutable : c'étoit le célébre Guillaume Duc de Normandie, fils de Robert, dit *le Diable*, & de la fille d'un péletier de Falaise, nommée *Harlote*. (1) Ce nom qui étoit celui de *Charlote* mal prononcé dans ces tems barbares, fut pris par les Anglois, pour signifier *une fille publique*, voulant attacher une infamie au nom de la mere d'un homme qui les traitoit avec la derniere rigueur. Ils appelloient Guillaume, par dérision : le fils d'*Harlote*. Ils s'accoûtumerent à appeller les bâtards, *des fils d'Harlote*, & les filles publiques des *Harlotes*, usage qui subsiste encore aujourd'hui. Je reviens à mon sujet.

---

(1) J'ai eu intention de réfuter une dissertation où l'on a voulu prouver par la signification d'*Harlote* que la mere de Guillaume le conquérant étoit une prostituée.

Guillaume, reconnu, du vivant de ſon pere pour héritier légitime du Duché de Normandie, ſçut par ſon adreſſe, & ſa valeur réſiſter à tous ceux qui voulurent lui diſputer ſon Duché, & fit trembler tous ſes voiſins. Inſtruit de ce qui ſe paſſe en Angleterre, il s'y tranſporte lui-même à deſſein d'en examiner les forces, & de voir ſi les mécontentemens du Roi, & l'ambition du Comte ne pourront point lui fournir un moyen de s'emparer de la couronne des Anglois. Etant donc arrivé à la Cour de Londres il tâcha de gagner la confiance du Roi, & d'apprendre de lui-même quelle étoit la ſituation des affaires d'Angleterre. Edouard fit bientôt connoître à Guillaume combien il haïſſoit Goodwin, & la crainte où il étoit que la couronne ne paſſât ſur le tête de ce Comte, ou de ſes enfans après ſa mort. Le

Duc de Normandie, ainsi instruit, proposa à Edouard de l'adopter, & lui promit de mettre tout en usage pour faire échouer les desseins de Goodwin. Enfin cet habile Normand sçut couvrir son ambition des voiles de l'amitié, & trompa si bien le foible Edouard qu'il l'amena au point de lui persuader que toutes les propositions qu'il lui faisoit venoient de l'envie de calmer ses craintes & de seconder ses désirs. Il obtint tout ce qu'il demandoit, & retourna en Normandie pour préparer les moyens de remplir son projet.

Quelques écrivains ont assuré qu'Edouard fit un testament en faveur du Duc de Normandie : mais il paroît que ce testament, ou vrai, ou prétendu ne fut que le prétexte que Guillaume prit pour se rendre souverain de l'Angleterre, & que les troubles & les divisions qui étoient dans ce pays furent

l'unique motif qui l'engagea à tenter une entreprise si hardie. Il est incroyable qu'il eût osé le faire s'il n'eût pas eu un parti formé dans cette isle. Les Danois, qui y étoient en grand nombre, & qui voyoient avec chagrin les descendans de Canut privés de la couronne, & les Anglo-Saxons remontés sur le trône, promirent, sans doute, de seconder Guillaume qui étoit Danois d'origine. Les historiens de ce tems donnent si peu de détails, qu'on est obligé d'avoir recours aux conjectures.

Après la mort d'Edouard, qui ne tarda pas, les Anglois d'un consentement unanime proclamerent Harald, fils de Goodwin, dont la mort avoit précédé celle d'Edouard. Guillaume assemble promptement ses troupes, s'embarque à Saint Valeri, aborde sur les côtes de Sussex, & peu après défait & tuë à la bataille d'Hastings Harald

Harald qui veut défendre ses droits. Le vainqueur s'approche de Londres, & s'y fait proclamer Roi. Envain les Anglois voulurent se révolter, celui qui avoit sçu les vaincre, sçut les dompter. Quelques-uns ont assuré qu'il les traita avec trop de dureté : mais il avoit commencé son régne par la douceur, & chaque jour on voyoit éclore une nouvelle sédition. Lorsqu'il fit usage de la sévérité, les Anglois se contenterent de se plaindre, & n'oserent plus se révolter. Avant de juger les hommes il faut examiner les motifs qui les conduisent.



UN PERSAN D'UNE basse naissance oubliant son premier état lorsqu'il est dans la prospérité, est cause que Gengis Can, ravage la Perse & l'Inde.

GENGIS-CAN, après avoir conquis toute la Tartarie, & la plus grande partie de la Chine, vouloit se reposer. Il avoit alors soixante ans.

Content de la gloire que ses victoires éclatantes lui ont méritée, il aspire à celle que tous les grands Princes sçavent acquérir, c'est de faire fleurir les sciences, les arts, & le commerce. Pour remplir cet heureux projet, il envoye des Ambassadeurs à Mohammed le Carismin qui, possedant la Perse, le Carisme, une partie de l'Inde, étoit un des plus puissans Souverains du monde. Les Am-

baſſadeurs de Gengis-Can propoſerent àMohammed de faire alliance avec leur maître,qui ſouhaitoit de vivre avec lui dans une auſſi grande union que s'il avoit été ſon fils. Ce ſont les termes de ces Ambaſſadeurs, ſi l'on en croit Abulgaſi-Bayadur-Can, l'un des deſcendans de Gengis-Can, dans ſon hiſtoire des Tatars. Mohammed, qui n'ignoroit pas les grandes conquêtes que le Tartare venoit de faire, accepta avec joie l'alliance qu'il lui propoſoit; & il s'établit une ſi grande union entre les deux Empires, dit l'hiſtorien Arabe, que les particuliers auroient pu porter de l'or, & de l'argent dans leur main, d'un Empire à l'autre, ſans être expoſés à perdre la moindre choſe. Cette intelligence, ſi déſirable entre des Princes puiſſans, fut interrompuë par la vanité d'un particulier que la fortune injuſte avoit élevé au-

delà de ſon mérite. Voici l'événement, tel que les Arabes le racontent.

Les Mogouls, ſujets de Gengis-Can, avoient toujours conſervé la coûtume des anciens Scythes, qui étoit de n'habiter que dans des hutes de bois qu'ils changeoient de place ſelon que la fantaiſie leur en prenoit. Leurs mœurs groſſieres rendoient leurs beſoins très-rares; & comme l'argent qu'ils avoient enlevé dans leurs conquêtes, leur étoit peu néceſſaire, ils en donnoient beaucoup pour les moindres choſes, ce qui attiroit une prodigieuſe quantité de marchands dans leur pays. Gengis-Can, qui étoit informé de tout ce qui ſe paſſoit dans ſes Etats, ſentit que ſes ſujets ſe trouveroient bientôt dans une affreuſe miſére, s'ils continuoient à diſtribuer ainſi leur or & leur argent, & que le ſeul moyen de conſerver l'abon-

dance dans ses Etats étoit d'exciter les Mogouls à porter eux-même des marchandises chez les étrangers. En ayant trouvé plusieurs disposés à suivre ses intentions, il leur donna ordre d'aller dans les Etats de Mohammed, & les fit accompagner par trois Officiers de sa Cour, qu'il envoya en qualité d'Ambassadeurs vers son allié, auquel il écrivoit une lettre fort obligeante, par laquelle il le prioit d'avoir pour ses sujets les mêmes égards qu'il avoit eus pour les Persans qui étoient venus trafiquer en Tartarie, lui promettant d'en agir toujours en bon pere envers lui, & le priant de son côté de continuer son amitié, parceque c'étoit le seul moyen de rendre leurs Empires florissans, & d'augmenter leur gloire commune.

Les Ambassadeurs, & les marchands Mogouls, étant arrivés à

la ville d'Otrar qui étoit frontiere des Etats de la Perse, allerent saluer le Gouverneur. C'est cet homme, qui d'un état vil, étoit monté aux dignités. Les odieux talens qu'il avoit de séduire la jeunesse, & de l'engager à oublier ses devoirs & son honneur, l'avoient conduit à ce haut degré de fortune. Un de ces marchands, qui l'avoit connu dans son premier état, & qui même avoit été son intime ami, crut pouvoir, sans lui manquer de respect, l'appeller par le nom qu'il portoit lorsqu'ils étoient amis : mais ce Gouverneur montra combien il étoit au-dessous du rang qu'il tenoit alors : il rougissoit de sa naissance, & s'irrita contre celui qui lui en rappelloit le souvenir. Le grand Trajan se moquoit de ceux qui vouloient lui donner une naissance illustre.

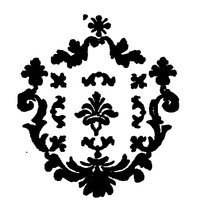
Le Persan fit mettre en prison ce marchand & tous les Mogouls

qui étoient venus le saluer, & envoya promptement un courier à Mohammed pour l'avertir qu'il étoit arrivé à Otrar des étrangers dont les uns se disoient Ambassadeurs de Gengis-Can, les autres marchands ; mais qu'il les regardoit comme des gens chargés de l'exécution de quelque mauvais complot, & que la prudence demandoit qu'on s'en défît. Le Roi, sans autre information, lui envoya ordre de les faire tous périr, ce qui fut promptement exécuté ; & le Gouverneur d'Otrar, joignant l'avarice à la cruauté, s'empara de leurs effets.

Malgré les précautions qu'il avoit prises pour les faire tous périr, un des marchands eut le bonheur de se sauver, & d'aller informer Gengis-Can du traitement qu'on avoit fait à ses Ambassadeurs. Le Tartare à cette nouvelle est transporté de fureur : il donne

ordre sur le champ à ses Officiers d'assembler ses troupes, entre dans les Etats du Persan l'an 1218, y met tout à feu & à sang, taille en piéces toutes les armées que l'ennemi veut lui opposer, renverse les villes qu'il trouve sur son passage. La premiere victime de sa fureur fut Otrar : le Gouverneur, qui étoit la cause de cette cruelle guerre, fut chargé de chaînes, traîné autour des murailles, & assommé à coups de bâton. Le vainqueur, toujours secondé par la fortune, soumit en peu de tems toutes les conttées qui sont à l'orient, & au midi de la mer Caspienne, il pénétra dans l'Inde qu'il réduisit sous son obéissance, subjugua la Perse. Mohammed, fugitif de province en province mourut abandonné, & de toutes les richesses immenses qu'il avoit possedées il ne lui restoit pour habits, que des lambeaux, avec lesquels il fut enterré.

Gengis-Can se vit enfin maître du plus grand Empire dont il soit fait mention dans l'histoire. Ce Tartare avoit conquis plus de dix-huit cens lieues de l'orient au couchant, & plus de mille du septentrion au midi : mais son histoire n'est qu'une suite de cruautés, il ne fit que détruire & ravager. Il partagea ses vastes Etats entre ses quatre fils, & chacun d'eux fut un des plus puissans Rois de la terre. Ce grand conquérant mourut l'an 1227, âgé de soixante-cinq ans.



HENRI II. ROI d'Angleterre devint amoureux d'Alixe de France, qui est promise à son fils Richard I; cet amour cause de grands troubles entre la France & l'Angleterre.

HENRI II, comme il a été dit dans un autre article, possedoit tant de pays en France, que le Roi craignoit, avec raison de se voir enlever la couronne par ce puissant vassal. Louis le Jeune, qui occupoit alors le trône de France, crut devoir, pour sa sureté, mettre le trouble dans la famille du Monarque Anglois. Il alluma donc dans le cœur de ses fils l'ambition au point qu'ils s'armerent contre leur pere : il fit plus, il leur prêta des bras & des armes ; & accoûtumant ces tigres au carnage, il les amena jusqu'à

vouloir repandre le sang de leur pere. Quels maux la politique n'a-t-elle pas fait au monde !

Le Roi de France, connoissant le caractére ambitieux des fils de Henri, crut qu'il lui seroit facile de les exciter contre leur pere toutes les fois que ses intérêts le demanderoient ; & pour les mettre même a portée de le servir quand il en auroit besoin, il ménagea un traité entre eux & Henri, par lequel Henri s'engagea à leur céder une partie de ses Etats. Il associa à la couronne d'Angleterre Henri, son fils aîné ; Richard, son second, eut le Comté de Poitou ; Géoffroi le troisiéme, eût le Duché de Bretagne ; Jean sans-Terre le quatriéme étoit trop jeune pour avoir part à ce traité : on ne lui donna point d'appanage. Cet accord étant fait, Louis, pour attacher les jeunes Princes à ses intérêts donna en mariage aux deux aînés deux

filles qu'il avoit, Marguerite & Alixe. Alixe, qui étoit destinée à Richard, étant encore trop jeune pour le mariage fut confiée au Roi d'Angleterre, qui se chargea du soin de l'élever jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée. Elle étoit belle, & il avoit pour elle toute la tendresse que les vieillards ont pour les enfans aimables : mais lorsqu'elle fut arrivée à cet âge où tous les charmes des femmes sont développés, il la regarda avec d'autres yeux que ceux de l'amitié ; bientôt son cœur s'enflamma pour elle, & sa passion augmentant tous les jours, devint si violente que ce qu'il devoit à son fils, à cette Princesse, à lui-même ne fut point capable de l'arrêter : il viola Alixe. Ce crime, qui ne devoit lui laisser que la honte de l'avoir commis, irrita encore ses désirs : il voulut devoir à la complaisance même de cette jeune Princesse ce

qu'il n'avoit obtenu que par la violence. Alixe, pour ensevelir dans le silence un crime dont elle n'étoit pas complice, se rendit elle-même coupable.

Elle n'eut pas plutôt donné à Henri des droits sur elle, qu'elle se vit obligée d'essuier tous ses caprices, & toutes ses foiblesses. Henri, méfiant & jaloux, comme tous les vieillards, l'obligea de se renfermer dans son appartement, & de n'avoir d'autre compagnie que ses femmes & lui. Comme les actions des souverains ne restent pas long-tems cachées, l'on sçut bientôt ce qui se passoit entre Alixe & Henri. Le bruit s'en repandit en France. Louis le Jeune, irrité d'entendre ainsi déchirer la réputation de sa fille, envoya dire à Henri de lui renvoyer Alixe, ou de la donner au Prince Richard à qui elle avoit été promise. Henri l'aimoit trop pour

se séparer d'elle ; il fit des réponses vagues aux Ambassadeurs. Louis le Jeune, ne doutant plus de la vérité, assemble des troupes à dessein d'aller lui-même arracher sa fille d'entre les mains de son ravisseur. Le Pape, qui avoit dessein de réunir ces deux Rois pour le secours de la terre sainte, leur envoya un Légat qui les engagea tous les deux à se trouver à Ivri pour exposer les sujets de plainte qu'ils avoient l'un contre l'autre. Louis le Jeune fit connoître au Légat le deshonneur que Henri causoit à la maison de France en retenant sa fille, & finit par dire qu'il vouloit qu'on la lui rendît, ou qu'on la mariât à Richard, sinon qu'il réuniroit toutes ses forces pour aller lui-même la chercher. Henri, n'ayant aucune raison plausible à apporter, promit, pour se tirer d'embarras, de marier Alixe à Richard au premier

jour : mais il sçut si bien amuser Louis le Jeune, que ce Roi mourut avant que Henri eût rélâché sa fille.

Cette mort causa beaucoup de joie au Roi d'Angleterre qui, voyant le trône de France occupé par Philippe-Auguste, encore dans la plus tendre jeunesse, se flattoit de n'être plus gêné dans ses amours : mais il se trompa. Le courage, & la fermeté, chez le jeune Monarque François devançoient les forces. Il fit sommer Henri de lui rendre sa sœur, avec menace de ravager ses Etats s'il tardoit à le faire. Le fils aîné de Henri étant venu à mourir sans enfans, Philippe-Auguste redemanda avec les mêmes menaces la veuve de ce jeune Prince, qui étoit aussi sa sœur. Henri se voyoit obligé d'accorder ce qu'on lui demandoit : il se seroit attiré le mépris de toutes les puissances de l'Europe s'il avoit soutenu une guerre

auſſi injuſte : mais ſes conquêtes de Saladin, qui venoit de prendre Jérusalem, le tirerent d'embarras. Le Pape Clément III. engagea ces deux Monarques à ſuſpendre leurs querelles particulieres, pour paſſer en Paleſtine, & pour délivrer les Saints lieux de la profanation des infidéles. Ils ſe virent à Giſors, & ſe promirent mutuellement de ne s'occuper que du ſoin de la croiſade.

Cette paix fut bientôt rompuë. Richard, fils de Henri, ayant vu Alixe dans un voyage qu'il avoit fait en Angleterre, fut frappé de ſa beauté au point qu'il fit toutes ſortes d'inſtances auprès de ſon pere, pour qu'il conſentît à leur mariage; & ſur ſon refus il alla trouver Philippe - Auguſte pour l'engager à ſe joindre à lui, & à prendre les armes contre ſon pere. Le Roi de France ſuivit le conſeil de Richard, entra à main armée ſur

les états de Henri, prit plusieurs villes. Henri, préférant son amour à son honneur, & aux intérêts de son peuple, résolut de périr plutôt que de rendre Alixe. Il leva des troupes pour s'opposer à Philippe : mais il fut défait & obligé de demander la paix, dont la premiere condition fut qu'il donneroit Alixe à son fils Richard. Le chagrin de se voir forcé de céder à un autre, une femme qu'il aimoit éperduëment, fut si violent qu'il en mourut.

Richard, se trouvant, par la mort de son pere, Roi d'Angleterre, & maître du sort d'Alixe, promit à Philippe-Auguste de l'épouser au retour de la terre sainte. En conséquence de cette promesse le Roi de France lui rendit les places qu'il avoit prises sur son pere dans la derniere guerre, & Richard passa dans son Royaume pour faire les préparatifs nécessai-

res pour la croisade. Il n'y fut pas plutôt arrivé que sa mere Eléonore lui raconta ce qui s'étoit passé entre Alixe & le feu Roi son pere, lui ajoutant même que la Princesse de France avoit eu un fils de Henri, & qu'ainsi il ne pouvoit l'épouser ni en conscience ni en honneur, & lui conseilla de prendre pour femme Berengere de Navarre, fille de Dom Garcie. Richard, sacrifiant son amour à son devoir suivit le conseil de sa mere, & la pria d'aller elle-même en Navarre demander Berengere ; ce qu'elle fit.

Pendant qu'Eléonore faisoit son voyage de Navarre, Richard se hâtoit d'assembler des soldats pour la croisade. Enfin il partit & se rendit à Messine en Sicile, où Philippe-Auguste étoit déja arrivé. Le Roi d'Angleterre, se doutant bien que les raisons qu'il avoit de ne pas épouser la sœur du Roi de

France ne paroîtroient qu'un prétexte inventé, résolut de chercher les occasions de rompre ouvertement avec lui. Pour cet effet il humilia plusieurs Officiers de Philippe-Auguste, espérant que le Roi se chargeroit de la défense de ses gens, & se brouilleroit avec lui : mais Philippe-Auguste se comportoit toujours avec assez de prudence pour empêcher Richard d'arriver au but qu'il se proposoit. Richard, ayant appris que sa mere étoit sur le point d'arriver à Messine avec Berengere, fut obligé d'instruire Philippe des raisons qui l'engageoient à ne pas épouser Alixe.

L'éclat qu'avoit fait la passion de Henri pour la Princesse de France, justifioit Richard : mais rien ne pouvoit diminuer la faute qu'il avoit commise à l'égard de Philippe-Auguste, en lui cachant la résolution qu'il avoit prise à ce su-

jet : & le Roi de France regardoit comme une insulte outrageante l'ordre que le Roi d'Angleterre avoit donné de faire venir Berengere en Sicile, afin de l'épouser à sa vuë. Il lui auroit même sur le champ fait sentir les effets de sa colere, si ses principaux Officiers ne lui avoient représenté le tort qu'une pareille rupture feroit à la chrétienté. Il céda à ces raisons, & accepta les propositions que Richard lui fit, qui étoient de lui rendre Alixe, & sa dot avec deux mille marcs sterlins d'argent, que le Roi d'Angleterre s'engagea de lui payer durant cinq ans. Philippe-Auguste se rendit enfin en Palestine : mais ne pouvant supporter la présence de Berengere qui lui rappelloit sans cesse l'insulte faite à sa sœur, il repassa bientôt en France.

A peine y étoit-il arrivé qu'il envoya sommer celui qui gouver-

noit l'Angleterre pendant l'absence du Roi de lui rendre Alixe & sa dot; & sur le refus qu'on lui fit, il leva une puissante armée pour aller se faire justice lui-même : mais il fut arrêté par les grands de son Royaume qui lui représenterent qu'il alloit faire tort à sa réputation en manquant à un traité par lequel il étoit défendu, sous peine d'excommunication de rien entreprendre contre les Croisés, ni sur leur bien, pour quelque prétexte que ce fût. Ces raisons arrêterent pour quelque tems son ressentiment, qu'il fit éclatter, sitôt qu'il fut informé que Richard avoit été fait prisonnier en passant sur les terres de Hongrie.

Philippe-Auguste fit proposer à Jean *sans-Terre* de le faire proclamer Roi d'Angleterre s'il vouloit épouser Alixe. Celui-ci, qui avoit déja formé des désirs sur le trône, accepta la proposition du Roi de

France, alla le trouver, & fit un traité d'alliance avec lui. Après ce traité Jean sans-Terre passa dans l'Angleterre, pour s'y faire proclamer Roi, & Philippe entra à main armée en Normandie, où il prit plusieurs places. Les Anglois, & les Normands, toujours fidéles à Richard, résistoient à ses ennemis, & employoient toutes sortes de négociations pour le délivrer de sa captivité. Enfin il en sortit, revint en Angleterre où il fut reçu au milieu des acclamations. Peu après son retour, consultant plutôt son courage que ses forces, au lieu d'accorder à Philippe ce qu'il demandoit, il voulut soutenir la guerre contre lui : mais il fut battu en plusieurs rencontres, & obligé de rendre Alixe & sa dot. Philippe-Auguste la maria au Comte de Ponthieu.

On trouve des historiens Anglois qui ont eu assez d'injustice

pour traiter Philippe-Auguste de parjure, & de Roi sans honneur, parcequ'il avoit voulu ravoir sa sœur, même pendant la captivité de Richard. Je n'ai point lu d'historiens dont le lecteur doive plus se défier, que de ceux de cette nation.

LA JALOUSIE QUE LA *femme d'un Marchand de Florence cause à la Princesse d'Illyrie, occasionne la destruction de la République de Rhaguse.*

(1) RHAGUSE étoit autrefois une ville florissante. Ses habitans, réunis par des loix sages, & par une amitié réciproque, vivoient dans une agréable

---

(1) Elle est située sur le bord du golphe Adriatique.

aisance, & dans une heureuse tranquillité. L'élection des Magistrats se faisoit sans brigue, par le mérite seul on parvenoit aux dignités : la jalousie ne faisoit point entendre à Rhaguse ses discours séditieux, le peuple étoit docile à la voix de ceux qu'il avoit choisis pour ses maîtres.

L'union des citoiens, la prudence des chefs rendoit cette République redoutable à tous ses voisins. Les Turcs avoient en vain réuni contre elle toutes leurs forces. Sendal, souverain de (1) l'Illyrie, avoit mis tout en usage pour la réduire sous son obéissance : mais de toutes ses tentatives il n'en avoit retiré que de la honte : les Rhagusiens, toujours unis, étoient invincibles. Une défiance, dictée par la sagesse, les mettoit à l'abri de toute surprise. Cette Républi-

(1) A présent l'Esclavonie.

que, enfin, qui ne songeoit point à conquérir, qui ne s'occupoit que du soin de se défendre, sembloit éternelle : mais tout finit. Elle fut renversée par la plus petite cause dans le tems qu'elle paroissoit le plus affermie. La voici :

Un marchand de Florence étant allé avec sa femme porter des marchandises à Clytie, où le Prince Sandal faisoit sa résidence, s'occupa plus du soin de son commerce, que de la conduite de sa femme. Cette Italienne, de son côté, ne songea qu'à se dédommager de la gêne dans laquelle son mari la tenoit à Florence. On parla bientôt d'elle dans toute la ville : les hommes louoient sa figure, sa taille, son esprit; les femmes la trouvoient remplie d'imperfections. Le Prince Sandal voulut être juge du différend : pour cet effet il chercha les moyens de voir l'Italienne, & de lui parler. Il les eut bien-

tôt trouvé, & décida en faveur de la femme du marchand. Elle lui parut même si aimable, qu'il conçut pour elle l'amour le plus violent, & mit tout en usage pour la posseder : ses trésors furent ouverts ; & cette femme, qui s'étoit accoûtumée dans le négoce à donner pour de l'argent ce qu'on lui demandoit, accorda au Prince ce qu'il désiroit d'elle.

Cette Italienne adroite, sçut captiver le cœur de son amant, au point qu'il ne goûtoit de plaisir qu'où elle étoit, & tout ce qui pouvoit l'éloigner d'elle lui causoit de l'aversion. La Princesse, sa femme, fille d'Eléazar, despote de Servie, fut la premiere à s'en appercevoir. Depuis plusieurs années les liens du mariage l'unissoient à Sandal &, jusqu'à l'arrivée de l'Italienne, elle avoit goûté toute la satisfaction qu'on peut attendre d'un heureux hymenée.

Un Prince qui, dès sa jeunesse annonçoit des vertus, étoit le fruit de leur amour mutuel. Ils s'occupoient tous deux à développer les talens de celui qui devoit un jour les faire revivre. Sandal, fatigué des soins du gouvernement, alloit se délasser avec son épouse & son fils : prodiguer au fils les caresses d'un pere tendre, marquer à la mere les attentions d'un époux fidéle & constant; c'étoit la plus agréable des occupations de ce Prince. Mais il devient tout d'un coup sombre, réveur : sa bouche qui ne s'ouvroit que pour dire des choses agréables à sa femme, ne lui adresse plus que des discours durs, ou indifférens : ses yeux qui lui exprimoient toujours de la tendresse, ne lui annoncent plus que de la colere. Envain elle gémit, elle pleure, elle soupire : sa douleur a pour lui des charmes. Cette Princesse examine sa con-

duite, & la trouvant irréprochable, elle examine celle de son mari; apprend qu'une autre lui a enlevé son cœur. Pour le ramener, elle employe les caresses, les plaintes; & ses peines étant inutiles, elle perd patience, sa fureur éclate, elle l'inspire à son fils, l'emmene à Rhaguse avec lui, conte son malheur aux Rhagusiens, les attendrit, & les voyant sensibles à ses peines, elle leur présente son fils, leur dit : » Braves guer» riers, hommes généreux, vous » voyez une Princesse infortunée » qui vient avec son fils se jetter » entre vos bras, implorer votre » assistance contre un pere déna» turé, contre un mari barbare qui » est altéré du sang de son fils & » de son épouse. J'ai recours à vous » parceque je vous crois seuls ca» pables d'arrêter le crime & de » protéger l'innocence. Rhaguse » ne renferme dans ses murs que

» des gens vertueux; si j'étois cou-
» pable je n'aurois osé y entrer.
» Mes malheurs vous touchent :
» oui, je m'en flatte, le crime de
» mon indigne époux va vous irri-
» ter. Je suis citoienne avec vous,
» ma vertu, ma confiance, m'en
» donnent les droits ».

Le Sénat s'assembla, on lui donna le droit de bourgeoisie à elle, & à son fils, & on lui adjugea une somme capable de les faire vivre selon leur rang.

Sandal, instruit de ce qui se passe à Rhaguse, & craignant d'être blamé des autres Souverains s'il laisse sa femme, & son fils vivre des aumônes d'une République; envoye des Ambassadeurs à Rhaguse pour les redemander : mais comme ils ne vouloient point retourner avec lui, le Sénat refusa de les rendre. Sandal irrité, prend les armes. Les Rhagusiens, à cette nouvelle font des préparatifs

pour lui résister, élisent le jeune Prince pour leur chef. Les citoiens vont lui offrir leur bourse, & leurs bras, ils lui prétent serment de fidélité, marchent sous ses ordres contre son pere, le défont, & le forcent à prendre la fuite. Le jeune Prince rentre triomphant dans Rhaguse, mais il ne profite de sa victoire que pour faire éclater son ingratitude : il force les citoiens à lui obéir suivant le serment qu'ils lui ont prêté, fait entrer insensiblement des troupes étrangéres dans la ville, & se fait reconnoître souverain.

Mahomet II. peu de tems après vint assiéger Rhaguse. Les Rhagusiens, mécontens du gouvernement se défendirent mal ; la ville fut prise : mais le vainqueur les laissa vivre selon leurs anciennes loix, à condition qu'ils lui payeroient un tribut annuel ; & Rhaguse est encore aujourd'hui tributaire du Turc.

LA CURIOSITÉ D'UN Duc d'Orléans, qui veut reconnoître un masque à un bal, est cause que plusieurs Seigneurs périssent ; & que Charles VI, Roi de France devient frénétique.

CHARLES VI. étoit d'une humeur si sombre & si mélancolique, que tous les courtisans cherchoient à l'envi les moyens de l'amuser. On ne voyoit à la Cour que concerts, balets, joutes, &c. enfin chaque jour étoit marqué par de nouveaux divertissemens. La Reine Blanche s'avisa de donner un bal en son hôtel au faux-bourg Saint Marceau. Hongrimen de Jansay, écuyer du Roi imagina une mascarade d'hommes sauvages, dont les habits étoient de toile sur laquelle on avoit appliqué avec de la poix des étoupes

très-déliées, pour imiter le poil. Cet habillement groſſier parut fort agréable dans ce tems barbare, & fut ſi vanté à la Cour, que le Roi demanda à le voir. Sa Majeſté le trouva ſi fort à ſon goût qu'elle voulut être de la maſcarade. Il fut donc décidé que le Roi, habillé en ſauvage, entreroit dans le bal tenant cinq autres ſauvages enchaînés, ce qui fut exécuté comme on l'avoit prévu.

Lorſque les ſauvages furent entrés, Charles VI. lâcha ceux qu'il tenoit pour les laiſſer danſer, & alla ſe mettre ſur les genoux de la Ducheſſe de Berry qui étoit extrêmement belle. Pendant qu'il y étoit le Duc d'Orléans arriva. Ce Duc, étonné de voir quelqu'un prendre tant de familiarité avec la Ducheſſe de Berry, donna ordre à ſes pages d'approcher leurs flambeaux pour voir s'il ne reconnoîtroit point ce maſque. Un de ſes

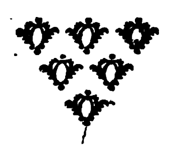
pages, ayant approché sa torche trop près des sauvages qui dansoient, mit le feu à leurs habits qui, étant faits de matiere combustible, furent dans un instant tout enflammés. Les instrumens cesserent, on n'entendoit que des cris affreux qui demandoient du secours. Un d'entr'eux oublia ses douleurs pour crier : sauvez le Roi. La Duchesse de Berry, se doutant bien que c'étoit lui qu'elle tenoit sur ses genoux, le couvrit de sa robe, & le garantit des flammes. Tous les autres Seigneurs, qui avoient des habits de sauvages, furent grillés, à la réserve d'un, qui se souvenant d'avoir vu à quelque distance de là une cuve pleine d'eau, alla s'y jetter.

Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans Paris. Le peuple, qui aimoit son Roi, & qui le croyoit mort, fit retentir l'air de ses cris, & de ses plaintes : mais

Charles, pour le contenter, monta le lendemain à cheval, & alla, accompagné d'une foule de Gentilshommes, rendre grace à Dieu dans l'Eglise de Notre Dame. Il fit raser l'hôtel où ce malheur étoit arrivé, & fonda la chapelle d'Orléans dans l'Eglise des Célestins, pour y prier Dieu pour le repos de l'ame de ceux qui avoient été brûlés dans cet accident.

Le danger auquel ce Roi avoit été exposé lui troubla le cerveau. Il s'imaginoit voir des fantômes, ou des précipices : enfin depuis ce tems il passa toujours une vie triste & languissante. Cet evénement arriva vers l'an 1393.





PLUSIEURS SEIGNEURS Anglois rient d'une politesse qu'Edouard III. fait à la Comtesse de Salisbery, ce qui donne lieu à l'établissement de l'Ordre de la Jarretiere vers l'an 1343.

LA Comtesse de Salisbery étoit une des plus aimables femmes de son siécle. Elle joignoit à toutes les graces extérieures une vivacité d'esprit prodigieuse, une pénétration admirable, une douceur charmante, une modestie incomparable. Ces qualités & sa naissance lui auroient, sans doute, fait tenir le premier rang à la Cour: mais outre qu'elle préféroit les amusemens champêtres au faste, & aux grandeurs, elle croyoit que son devoir ne lui permettoit pas de se livrer aux plaisirs bruyans de la Cour, pendant que son mari

étoit privé de la liberté ; il étoit prisonnier en France.

Cette aimable Comtesse passoit donc ses jours au château de Salisbery uniquement occupée du soin de ses domestiques, lorsque David, Roi d'Ecosse, à qui l'ambitieux Edouard III. vouloit enlever la couronne, fit une descente dans le Nordthumberland, y mit tout à feu & à sang, & alla assiéger le château de Salisbery. Quoiqu'il n'y eût qu'une femme qui commandât dans cette place, David trouva une résistance qui le força de lâcher prise, & la Comtesse ayant fait donner sur son arriere garde lui tua beaucoup de monde.

Edouard III. qui, à la nouvelle de l'invasion des Ecossois dans le Nordthumberland, s'étoit promptement mis en marche pour secourir ses états, ne fut pas longtems à paroître à Salisbery : mais

il ne voulut pas poursuivre les ennemis, parceque ses soldats, fatigués par les marches forcées, avoient besoin de repos. Ce Prince étant informé de la résistance que la Comtesse avoit opposée aux Ecossois, & du courage avec lequel elle les avoit attaqués pendant leur retraite, se crut obligé d'aller lui rendre visite, & de lui faire compliment sur son courage & sur son bonheur. Edouard III. étoit galant: la beauté de la Comtesse le charma; & persuadé qu'un Roi, pour toucher un cœur, n'a pas besoin d'avoir recours aux mêmes précautions que les particuliers, il lui fit connoître les sentimens qu'elle lui avoit inspirés: la réponse de la Comtesse lui ayant fait sentir que ses espérances étoient vaines, il la quitta bientôt; se flattant de trouver dans l'absence un reméde contre l'amour: mais la beauté & la vertu de

cette charmante Comtesse avoient fait une trop vive impression sur son cœur, pour qu'il pût l'oublier aussi vite qu'il l'avoit espéré : il en portoit une vive image qui ne lui laissoit aucun repos. Enfin quelques années s'étant écoulées sans qu'il pût cesser de songer à elle, il voulut la voir encore; & pour cet effet donna une fête où il ordonna aux plus notables de l'Angleterre de se trouver.

La Comtesse ne manqua pas de se rendre aux ordres du Roi : malgré sa répugnance elle alla à la Cour. Les éloges que les Seigneurs lui donnoient, la jalousie qu'elle causoit aux autres femmes furent un signal qui avertirent le Roi de son arrivée. Comme ce n'étoit que pour elle qu'il donnoit cette fête, il la fit commencer sitôt qu'il sçut qu'elle y seroit présente. Le Roi, qui ne cessoit d'avoir les yeux fixés sur elle, fut le premier à voir que

sa jarretiere s'étoit dénouée en dansant, & se baissa promptement pour la relever. La Comtesse crut que le Roi avoit un autre dessein, & lui en marqua sa surprise : mais Edouard pénétrant dans sa pensée lui dit : *Honni soit qui mal y pense*, & s'étant apperçu que plusieurs Seigneurs, étonnés de sa complaisance s'étoient mis à rire, il dit : « ce que vous venez de voir » sera cause que j'instituerai un Or- » dre que les plus grands Seigneurs » se feront honneur de porter ». Il institua en effet l'*Ordre de la jarretiere* ; les Chevaliers la portent à la jambe gauche. Ces mots : *Honni soit qui mal y pense*, qu'Edouard prononça en relevant la jarretiere de la Comtesse, en font la devise.



SIMON DE MONTFORT, Comte de Leyceſtre défait dans une bataille Henri III, Roi d'Angleterre, le fait priſonnier, & exerce dans ce Royaume un pouvoir plus abſolu que les Rois même : mais il périt pour avoir empêché ſes fils de faire un tournoi avec un Seigneur Anglois, l'an 1265.

HENRI III, Roi d'Angleterre étoit un Prince indolent. Il étoit quelquefois hardi dans les entrepriſes, mais toujours foible dans l'exécution : le moindre obſtacle le rebutoit. Il ſe livroit à des mouvemens de vivacité, & retomboit ſur le champ dans une molleſſe naturelle qui lui faiſoit abandonner tous ſes projets. Il étoit toujours environné d'étrangers auſquels il donnoit les pre-

mieres places duRoyaume,& qu'il enrichissoit aux dépens de son peuple : pour satisfaire à ses dépenses exorbitantes, & à sa prodigalité, il étoit obligé d'établir les impôts les plus onéreux. Les Anglois, indignés de voir qu'on les privoit des honneurs, & qu'on faisoit passer leurs biens dans des mains étrangéres, murmurerent, & s'échauffant les uns les autres ils oserent refuser de payer les impôts, & prirent les armes pour repousser la force par la force. Comme les rebelles trouvent toujours des chefs, les Anglois n'en manquerent pas. Richard, Comte de Glocester & Simon de Montfort, Comte de Leycestre, tous deux beaux-freres du Roi, se mirent à leur tête, & oserent déclarer la guerre à leur Souverain. L'Angleterre fut exposée à ces malheurs qui accompagnent toujours les guerres civiles. Plusieurs villes furent pri-

ſes, & repriſes, & toujours la proie des ſoldats, qui pouſſoient la cruauté au-delà des ordres qu'ils avoient reçus de leurs chefs. Le Comte de Glocefter mourut, & Simon de Leyceſtre ſe trouva ſeul à la tête des mécontens. Comme c'étoit un Capitaine habile qui mériteroit les plus grands éloges s'il avoit employé ſes talens contre tout autre que ſon Roi; il ſçavoit profiter de toutes les fautes que les royaliſtes faiſoient. Enfin après pluſieurs combats où il avoit toujours l'avantage, il en vint à une action générale qui fut ſi heureuſe pour lui qu'il fit le Roi priſonnier avec toute la famille Royale. Les Anglois, qui le regardoient comme leur libérateur, avoient pour lui plus d'égards que pour leurs Rois même.

Mais ce Seigneur qui avoit eu aſſez d'adreſſe pour parvenir à la ſuprême puiſſance, n'eut pas aſſez

de prudence pour s'y maintenir : il abusa de son autorité ; les Anglois, qu'il traitoit avec hauteur, s'apperçurent qu'il avoit plutôt eu son élévation en vue, que les intérêts de la patrie, & leur mécontentement, joint à leur inconstance naturelle leur fit désirer de trouver quelqu'un qui osât lui résister. Il se trouva bientôt : ce fut Gilbert, Comte de Glocester, fils de Richard. Ce jeune Seigneur, qui avoit eu beaucoup de part à la victoire remportée sur le Roi par les mécontens, voulut la célébrer par des réjouissances, & fit publier un tournoi. Le Comte de Leycestre, craignant que cette fête ne causât quelque trouble, défendit à ses enfans de s'y trouver. Le jeune Glocester, déja offensé de voir que le Comte de Leycestre ne partageoit pas l'autorité avec lui, entra en fureur, en apprenant l'ordre qu'il avoit donné à ses fils, &

UNE QUERELLE élevée entre deux hommes de la plus basse condition, l'un Génois, l'autre Venitien, cause une guerre terrible entre les Républiques de Venise & de Gènes, vers l'an 1258.

GENES sçut se soustraire à la domination des successeurs de Charlemagne : malgré les troubles, les divisions dont elle fut agitée, malgré les guerres civiles dont elle fut déchirée, elle conserva sa liberté. L'Europe, peuplée de barbares, ignoroit les avantages du commerce, Gènes fit construire des vaisseaux, & apportant à l'Europe les productions de l'Asie & de l'Afrique, elle amassa des richesses immenses, & devint une des plus florissantes villes du monde. Venise l'imita, & devint sa rivale.

Ces deux Républiques, que le commerce fit connoître à toutes les nations, eurent bientôt des établissemens dans toutes les parties du monde alors connu. Elles en avoient un considérable dans la ville d'Acre qui, par sa situation, & par la grandeur de son port, étoit très-commode à ceux qui alloient trafiquer le long des côtes de Syrie. Les Génois, & les Venitiens avoient en propre plus d'un tiers de la ville, où ils vivoient selon les loix de leur pays.

La différence des usages, l'intérêt même, ce qui est étonnant parmi des marchands, ne fit naître entre eux aucun trouble : ils vécurent pendant plusieurs années dans une union aussi parfaite que s'ils eussent été de la même nation, & que si leurs intérêts eussent été réunis : mais si les motifs ordinaires de division parmi les hommes, ne furent pas capables

de brouiller ces deux nations, on les vit s'armer l'une contre l'autre pour un motif bien futile, & bien singulier en même tems. Deux hommes de la plus vile naissance, l'un Génois, l'autre Vénitien, qui pour subsister portoient les balots des marchands, se disputerent un jour sur le port au sujet de quelques balots qu'on leur proposoit de porter. Après plusieurs invectives de part & d'autre, ils en vinrent aux mains. Les marchands, qui d'abord s'étoient assemblés autour d'eux pour s'amuser de leur dispute, & de leur combat, prirent parti dans la querelle, chacun voulut soutenir celui de sa nation; on s'échauffa, on se battit, il y eut beaucoup de sang répandu, & beaucoup de dommage fait de part & d'autre. On porta bientôt des plaintes à Gènes, & à Venise : les Magistrats de chaque République, convinrent que l'on

l'on payeroit le dommage selon l'estimation de plusieurs arbitres qui furent nommés à cet effet. Les Génois, ayant été condamnés à plus de réparation que les Vénitiens, ne se hâterent pas de fournir ce qu'on leur demandoit. Les Vénitiens, piqués de cette mauvaise foi, résolurent de se faire justice eux-mêmes, & ayant surpris tous les navires Génois, qui étoient dans le port d'Acre, ils y mirent le feu. Les Génois, voulurent exécuter la même vengeance contre les Vénitiens : mais ceux-ci, qui se tenoient sur leurs gardes, les arrêterent, & il se donna sur le port un combat beaucoup plus sanglant que la premiere fois.

Gènes & Venise voulurent soutenir leurs marchands ; on arma de part & d'autre des flottes considérables : celle de Gènes fut battue, les Génois furent obligés d'a-

bandonner les établissemens qu'ils avoient à Acre : les Vénitiens renverserent leurs maisons, leurs forts, & ruinerent leurs magasins. Gènes, irritée de sa défaite, fit les plus grands efforts pour remettre sa flotte en état d'attaquer les Vénitiens. Chaque citoien offroit son bien & son bras pour venger l'outrage fait à sa patrie. Les Vénitiens, instruits de ces préparatifs, ne négligerent rien pour se mèttre en état d'y résister. La mer fut couverte de vaisseaux, on se battit, on répandit beaucoup de sang, on perdit de part & d'autre beaucoup de braves citoiens : enfin après une longue & cruelle guerre, dont les deux Républiques ne retirerent que la honte de l'avoir soutenue, on fit la paix.

Un Etat est toujours exposé aux plus grands malheurs, lorsque le pouvoir du peuple est trop étendu. Le peuple d'Angleterre a voulu la

guerre avec la France : il ignoroit, sans doute, que nous avions un Richelieu.

Les Anglois n'auroient pas songé à la guerre s'ils avoient encore eu Guillaume le conquérant pour Roi : il les faisoit se coucher à sept heures.

UNE CHÉVRE JAUNE cause la mort de trois Cans des Tartares, & la ruine de plusieurs villes.

AVANAS Can du Charas'm avoit trois fils : mais ils n'étoient pas de la même mere. Il avoit eu Din-Mahamet, l'aîné, d'une esclave. La mere des deux autres étoit fille d'un Can, & tenoit le premier rang dans le sérail d'Avanas. Les Tartares appellent la Sultane favorite de leurs Cans, la Biim. Celle d'Avanas haïssoit

beaucoup Din-Mahamet, & sa haine augmentoit à mesure qu'il avançoit en âge. Ce Prince, qui avoit une inclination naturelle pour la guerre, s'occupoit, dès sa plus tendre jeunesse à construire de petits forts. Un jour qu'il en avoit bâti un avec de la terre & des pierres, il mit plusieurs de ses camarades dedans, & commanda aux autres d'attaquer ce fort, promettant des récompenses à ceux qui se signaleroient, & menaçant de la mort ceux qui manqueroient de courage. La Biim, qui étoit présente, dit à Din-Mahamet : » Crois-tu, *Tugma* que tu es, que » l'on fait des forts avec de la terre » & des pierres « ? Comme le mot *Tugma*, en langue Tartare signifie enfant d'esclave, le Prince, quoique dans un âge fort tendre, sentit l'outrage, & en fut offensé; & la regardant d'un air de mépris il lui répondit : » Si vous ignorez

» que c'est de terre & de pierre » qu'on fait les forts : pour moi je » ne l'ignore pas « : cette réponse irrita la Biim au point qu'elle ne pouvoit plus souffrir Din-Mahamet. Elle cherchoit tous les jours les occasions de le mortifier : enfin elle le traitoit si mal, que dès qu'il eut atteint l'âge de dix-neuf ans il quitta la maison de son pere, passa dans le Chorassan, province des Perses, avec quarante jeunes gens qui résolurent d'aller avec lui partager sa fortune, ou ses malheurs.

A peine étoit-il entré sur les terres de Mahamet-Gasi-Can, qui étoit voisin de son pere, qu'il rencontra un homme qui conduisoit neuf chameaux & trente brebis dans les paturages de Gasi. Din-Mahamet, ayant apperçu une chévre jaune parmi les brebis que cet homme conduisoit, la lui demanda pour fournir du lait à ses gens

pendant leur marche, lui promettant d'en avoir grand soin, & de la lui rendre à son retour : mais cet homme ayant refusé de la lui donner, il le fit maltraiter, & lui enleva non-seulement la chévre jaune, mais encore tout le bétail qu'il conduisoit, & poursuivit sa route. Cet homme alla raconter à Gasi le traitement que Din-Mahamet lui avoit fait. Gasi envoya sur le champ des troupes après Din-Mahamet, avec ordre de le lui amener, en cas qu'ils pussent l'attrapper. Cet ordre fut exécuté. Din-Mahamet, ne se doutant pas du malheur qui le menaçoit, se tenoit peu sur ses gardes, & continuoit sa route avec autant de sécurité que s'il eût été sur les terres de son pere. Il fut arrêté par ces troupes qui le menerent à Gasi, laissant aller les quarante jeunes gens qui l'accompagnoient. Gasi, qui étoit frere de la Sultane favo-

rite d'Avanas-Can, fit punir le jeune Din-Mahamet, le renvoya à son pere sous une escorte de six hommes, qu'il chargea de lui dire qu'il lui renvoyoit son *Tugma* qu'il avoit été obligé de punir pour avoir dépouillé quelques-uns de ses gens sur le grand chemin. Ce jeune homme, ayant envie d'échapper à ses gardes, s'avisa de pousser de tems en tems de grands cris, espérant que si quelques-uns de ses quarante camarades s'étoient par hazard arrêtés sur cette route ils pourroient reconnoître sa voix, & venir à son secours. Ce qu'il avoit prévu arriva. Plus de la moitié de ses amis, n'osant retourner à la Cour d'Avanas s'étoient arrêtés dans un village par où l'escorte de Din-Mahamet le conduisoit, & ayant reconnu sa voix ils le suivirent jusqu'à un endroit écarté, où ils tuerent les six hommes qui le conduisoient, les enterrerent &

couvrirent de ſable les marques de ſang. Din-Mahamet ſe voyant en liberté alla fort tranquillement trouver ſon pere, & s'étant apperçu qu'il n'ignoroit pas ce qui lui étoit arrivé avec Gaſi-Can, il lui dit que celui-ci l'avoit menacé, mais que s'étant enſuite radouci, il l'avoit renvoyé. Avanas-Can crut ce que ſon fils lui diſoit, & ceſſa de lui faire des queſtions. Mais le jeune homme, dont le caractére étoit fier & bouillant, réſolut de ſe venger des inſultes que Gaſi-Can lui avoit faites : pour cet effet il fit imiter les cachets de ſon pere & de la Biim, ſa belle-mere, qui étoit ſœur de Gaſi, écrivit à ce Can au nom de ſon pere, que ſa ſœur étoit dangereuſement malade, & que ſouhaitant de lui parler, elle le prioit de la venir voir inceſſamment. A cette lettre il en joignit une de la Biim par laquelle elle prioit inſtamment ſon frere de

lui donner la satisfaction de le voir avant que de mourir, cacheta ces deux lettres avec les deux cachets contrefaits, & les donna à un homme de confiance qui les remit à Gasi.

Pendant ce tems il assembla les quarante hommes qui l'avoient suivi dans son voyage, leur déclara son dessein, & leur promit les plus grandes récompenses s'ils vouloient le seconder. Sitôt que Gasi eut reçu les deux lettres il partit promptement pour aller voir sa sœur, & arriva chez son beau-frere un matin que celui-ci étoit allé à la chasse, monta à l'apparment de sa sœur, & ne lui voyant aucune apparence de maladie, il lui dit qu'il remercioit Dieu qu'elle fût si promptement rétablie. La Biim lui ayant dit qu'elle ne sçavoit pas ce qu'il vouloit lui dire, & qu'elle n'avoit point été malade, il commença à se douter que

c'étoit un tour qu'on vouloit lui jouer, & pour s'en éclaircir il sortit de chez elle : mais ayant entendu beaucoup de bruit dans le palais, il tâcha de gagner une petite porte de derriere. Comme il prenoit la route qui y conduisoit il apperçut des gens armés, la peur le saisit alors au point qu'il alla se cacher dans un tas de fumier qu'il trouva dans le coin d'une écurie. Din-Mahamet, qui l'avoit vu monter à l'appartement de la Biim, alla l'y chercher, & ne l'y ayant point trouvé il demanda aux femmes de sa belle-mere ce qu'il étoit devenu; ayant appris qu'il étoit allé du côté de l'écurie, il s'y transporta : après avoir cherché long-tems, il apperçut un petit bout d'écarlate qui sortoit du tas de fumier. Sitôt qu'il fut certain que c'étoit Gasi, sans même prendre le tems de le découvrir tout à fait, il lui passa son épée au travers du corps,

& se sauva. Avanas-Can fut pénétré de douleur, lorsqu'en revenant de la chasse il apprit cette nouvelle. Il envoya promptement un courier au frere de Gasi pour lui faire connoître qu'il n'avoit aucune part à l'assassinat de Gasi, & qu'il vengeroit sa mort dans le sang de celui qui l'avoit tué, quoique ce fût son fils. Le frere de Gasi ne se contenta pas de cette soumission : il assembla des troupes pour aller attaquer Avanas-Can. Celui-ci obligé d'arrêter un ennemi, qui a juré sa perte, en leve de son côté, va à sa rencontre, le joint, le défait, le tuë, & partage ses Etats entre ses enfans, en donnant la meilleure partie à Din-Mahamet dont cette victoire avoit fait oublier le crime.

Avanas-Can jouit pendant quelque tems de sa conquête : mais il se trouva dans la suite forcé de verser des larmes sur son bonheur:

il y versa même du sang, & fut immolé à la mémoire des deux Gasi. Le dernier avoit un fils nommé Umar, âgé de quinze ans qui, après la mort de son pere, alla demander du service à Obeit Can de la grande Bucharie. Ce jeune homme, après avoir rendu les plus signalés services au Can, le pria de lui donner des troupes pour aller venger la mort de son oncle, & de son pere. Obeit, croyant lui devoir cette marque de reconnoissance, lui en accorda. Le jeune Umar, à la tête d'une nombreuse armée entra dans les Etats d'Avanas-Can, y mit tout à feu & à sang, battit ceux qui voulurent s'opposer à sa course, fit Avanas prisonnier, & le tua de sa propre main.

Din-Mahamet, qui étoit dans un pays éloigné leva promptement des troupes, & marcha aux ennemis. Comme il n'avoit que dix

mille hommes à opposer à plus de cinquante mille, tous ses amis le prierent de ne pas entreprendre une exécution si téméraire : mais il avançoit toujours sans leur repondre ; & voyant qu'ils redoubloient leurs instances, il leur dit : » Ma résolution est prise ; je n'en » changerai pas. Quand même je » serois seul j'irois attaquer l'en» nemi. Ciel mon pere est chargé » de chaînes, & l'on veut que je » reste tranquille ! Si votre lâcheté » vous force d'arrêter, l'honneur » me force d'avancer. Votre Can » va combattre & mourir «. En achevant ces mots il les quitta, & avança du côté qu'il sçavoit que les ennemis marchoient. Son courage ranima ses soldats : ils le suivirent avec un désir égal de combattre. Il joignit les ennemis, les attaqua avec tant de prudence & de courage, qu'il les tailla en piéces, fit une quantité prodi-

gieuſe de priſonniers auſquels il eut la généroſité de donner la liberté, quoiqu'il eût appris la mort de ſon pere, & qu'il n'ignorât pas que ſon meurtrier étoit parmi eux. Il ſe contenta de leur dire : » Votre mort ne rendra pas la vie à » mon pere, & c'eſt aſſez le venger que de ne pas daigner vous » punir «.

LA HARDIESSE QUE le vin donne à un Cordonnier de Gènes, fait changer le gouvernement de cette République.

TOUTES les Républiques ont été déchirées par les guerres civiles : l'ambition y a toujours allumé la diſcorde. Dans l'hiſtoire de ces Etats on voit ſans ceſſe les nobles aller au-delà de leurs droits, & par leurs injuſtices épuiſer la patience du peuple, qui s'armant à

la voix d'un ambitieux, ne prend plus pour guide que ſa fureur, brave les loix, & commet les déſordres les plus affreux.

Gènes ne fut pas exempte de ces maux; l'on ne trouve dans les écrivains, qui nous ont tranſmis ſon hiſtoire, que des troubles, des malheurs : c'eſt une chaîne de révolutions. Vers le milieu du quatorziéme ſiécle le peuple, impatient de la tyrannie des nobles, murmura. Il ſe trouva de ces gens qui ſacrifient le bien, & la tranquillité du public à leur ambition & à leurs intérêts : ils profiterent du mécontentement du peuple, l'exciterent par des diſcours ſéditieux : on prit les armes, & les nobles pour ſe dérober aux coups qui les menaçoient promirent d'accorder ce qu'on leur demanderoit. Le peuple voulut qu'on élût *l'Abbé du peuple*. Il étoit chargé de ſoutenir les intérêts & les libertés du

peuple, & contrebalançoit beaucoup l'autorité des *Capitaines*, qui étoient alors les Magistrats de la République.

On s'assembla donc pour élire un *Abbé du peuple* : tout le monde accourut au lieu de l'assemblée ; chacun donnoit sa voix : mais comme tout le monde parloit en même tems, personne n'étoit entendu. Le tumulte augmentoit de plus en plus, les esprits s'irritoient, on étoit prêt à en venir aux mains, lorsqu'un cordonnier, qui sortoit du cabaret, passa par la place où se tenoit l'assemblée. Il se mêla dans la foule, monta sur un endroit élevé, qui se rencontra devant lui, & enhardi par les fumées du vin, il se mit à crier de toutes ses forces : » Citoiens voulez-vous m'écouter «. Sa voix, ayant frappé toutes les oreilles, tous les regards furent bientôt tournés sur lui, & les Génois, qui étoient prêts à se

déchirer les uns les autres, se réunirent tous pour rire. Les uns lui disoient de se taire, les autres l'encourageoient à parler, d'autres lui jettoient des ordures; tout le monde rioit. Cet orateur, sans se déconcerter, dit : » Je me » crois obligé de vous dire que » vous devez nommer à la dignité » d'*Abbé du peuple* un honnête » homme, & je n'en connois point » qui le soit plus que Simon Boc» canegra; vous devez le nom» mer «.

Simon Boccanegra étoit un parfaitement honnête homme: la douceur de son caractére, sa générosité, & plusieurs vertus réunies le faisoient aimer, & estimer des nobles & du peuple. Il étoit d'une des premieres familles bourgeoises, & ses parens avoient rempli avec un applaudissement général, les dignités de la République. Celui qui avoit le premier occupé

la place de *Capitaine du peuple*, étoit au nombre de ses ancêtres.

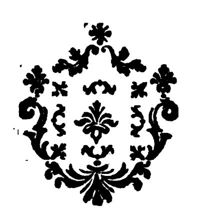
Enfin son mérite fit faire attention au discours du cordonnier. Le nom de *Boccanegra* devint un cri général : tout le monde demanda qu'il fût élu *Abbé du peuple*, & on lui présenta l'épée qui étoit la marque de sa dignité : mais il la rendit, en disant qu'il remercioit le peuple de la bonne volonté qu'il lui marquoit, & qu'aucun de ses ancêtres n'ayant été *Abbé du peuple*, il ne vouloit pas être le premier qui fît entrer cette charge dans sa famille. Il vouloit profiter de la bonne disposition où il voyoit que le discours du cordonnier avoit mis les esprits, pour parvenir à être le chef de la République.

Le peuple, qui est rarement modéré dans son amitié, comme dans sa haine, cria sur le champ : »Boccanegra Seigneur de Gènes «.

Cet homme ambitieux, & adroit, dit qu'il étoit tout prêt de se soumettre aux volontés du peuple, qu'il seroit *Abbé* ou *Seigneur*, selon qu'on le lui ordonneroit. Cette feinte soumission plut au peuple, comme il l'avoit espéré; l'on répéta : » Boccanegra *Seigneur* «, & il fut proclamé Doge perpétuel. Ainsi le discours d'un cordonnier yvre fut cause que le gouvernement de Gènes se trouva transmis des nobles au peuple, & qu'un seul homme resta seul maître dans l'Etat.

Il n'abusa pas de son pouvoir. Uniquement occupé de la tranquillité du public, il faisoit à propos usage de l'indulgence, & de la sévérité. Sa prudence le fit estimer & respecter. Les séditions furent appaisées, les Génois tranquilles au-dedans furent en état de repousser les attaques des ennemis de l'Etat, & de se faire craindre de tous leurs voisins.

Malgré ſes vertus le Doge déplut à ces eſprits, qui ne trouvant jamais rien de bien, frondent tout, ils blamoient publiquement ſa conduite, le traitoient d'ambitieux, & formoient ſans ceſſe des conjurations contre lui. Boccanegra, tranquille au milieu de ces orages, ſçavoit ſe faire craindre de ceux dont il ne pouvoit ſe concilier l'amitié. Enfin, raſſaſié des honneurs, comme un autre Sylla, il abdiqua; & en laiſſant à un autre la place vacante, il lui laiſſa en même tems un bel exemple de modération.



LA VENTE D'UNE Terre considérable dans le pays de Galles est cause qu'Edouard II, Roi d'Angleterre est détrôné, & assassiné dans une prison l'an 1335.

EDOUARD II, le plus foible de tous les Rois, n'accordoit les honneurs, & les dignités qu'à des jeunes gens qui les achetoient par la plus odieuse de toutes les complaisances. Hugues Spenser, jeune homme aimable par les agrémens de la figure, & par les talens de l'esprit; eut la bassesse de se mêler permi eux, & le déplorable avantage d'avoir la préférence sur tous ses rivaux. Etant le plus coupable des favoris, il fut le plus puissant: il s'empara de l'esprit du Monarque au point qu'il lui faisoit exécuter toutes ses volontés.

Ce favori eut l'imprudence de ceux qui, sortis du néant sont montés à la grandeur. Loin de se faire des amis qui par leur crédit sçussent arrêter les mauvais desseins de ses envieux; par ses hauteurs il s'attira la haine de toute l'Angleterre : tout le monde avoit des reproches à lui faire, & personne ne lui devoit des remercimens. Le respect dû au Monarque arrêta long-tems ce mécontement général : mais son insatiable avidité le fit éclater. Un Seigneur ayant fait mettre une de ses terres en vente, plusieurs personnes de marque se présenterent pour l'acheter. Le favori, au lieu de les laisser se disputer entr'eux, & de profiter de leur querelle, les réunit tous contre lui : il engagea le Roi, dont il disposoit entierement, à lui en faire donner la préférence.

Tous ces Seigneurs, irrités, allerent trouver le Comte de Lan-

castre, & lui raconterent ce que Spenser venoit de leur faire. Ce Comte, depuis long-tems cherchoit les moyens de perdre le favori dont il avoit reçu le plus sanglant outrage. Le voici : la singularité du fait fera excuser la digression.

Le Comte de Lancastre avoit épousé l'héritiere de Lincolne qui lui avoit apporté pour dot des biens considérables. Cette femme, par un de ces goûts bisares, qui quoiqu'assez fréquens étonnent cependant toujours, aimoit un Gentilhomme nommé Saint Martin, d'une naissance médiocre, bossu & boiteux. Cet homme contrefait inspira un amour si violent à la Comtesse de Lancastre, qu'elle consentit de quitter son mari pour le suivre. Le Comte, qui jusque là ne s'étoit pas apperçu des choses qui avoient fait prendre à sa femme une résolution si extraordinai-

re, fut fort étonné : mais il le fut encore bien davantage lorſqu'il vit le boſſu lui demander en juſtice la dot de ſa femme, prétendant l'avoir épouſée, & avoir conſommé le mariage avec elle avant qu'il eût été contracté avec le Comte. La nature de l'affaire, le rang que le Comte de Lancaſtre tenoit dans l'Angleterre devoit, ſans doute, cauſer la perte du boſſu : mais il n'auroit pas pouſſé la hardieſſe juſqu'à ce point s'il n'avoit été appuyé de la protection de Spenſer, qui par ſon crédit, penſa lui faire gagner ſon procès. On rendit cependant juſtice au Comte, qui content de conſerver les grands biens que ſa femme lui avoit apportés, l'abandonna à ſes déréglemens, ne daignant pas rechercher & punir une femme ſi mépriſable.

Le Comte de Lancaſtre ſaiſit donc avec joie cette occaſion de ſe venger.

ger. Il fit passer son indignation dans le cœur de tous ceux qui l'environnoient ; & s'abandonnant à sa fureur, il sortit des bornes du devoir au point de leur dire qu'il falloit aller chercher ce favori jusqu'entre les bras du Roi pour l'immoler à la tranquillité du public. Ce fut le signal de la rebellion. Il se forma bientôt une ligue dans laquelle entrerent les principaux Seigneurs de l'Angleterre. Le peuple, toujours facile à émouvoir, prit les armes à leur voix, se rangea sous leurs drapeaux. Le Roi, d'abord consterné, trembla, se rassura, leva une armée, marcha contre les rebelles : tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il menaçoit, ou promettoit selon le succès de ses armes. Enfin ayant gagné une bataille qui paroissoit décisive, & où il fit les chefs de la ligue prisonniers, du nombre desquels étoit le Comte de Lancastre, il eut l'impruden-

ce, à la perſuaſion de ſon favori; de les faire périr, ſe flattant que ce cruel châtiment intimideroit les autres, & que perſonne n'oſeroit plus s'oppoſer à ſes volontés: mais ſon favori & lui, trouverent leur malheur où ils attendoient leur bonheur.

Iſabelle de France, fille de Philippe le Bel, femme d'Edouard II, ne voyoit qu'avec des yeux d'indignation un homme qui partageoit avec elle le cœur de ſon mari: elle entretenoit ſecrétement correſpondance avec les Ligués. La nouvelle de leur mort lui cauſa un chagrin ſi violent, qu'elle ne fut pas maîtreſſe de le cacher au Roi & au favori. Il n'en fallut pas davantage pour irriter Spenſer contre elle: il ne ſe contenta pas de l'avoir miſe mal dans l'eſprit de ſon mari, il fit éloigner tous ceux de ſes domeſtiques qui lui étoient le plus affidés, & lui re-

trancha une partie de la somme qu'on lui donnoit pour l'entretien de sa maison. La fiere Isabelle ne fut plus capable d'arrêter son ressentiment. La fureur qu'elle avoit long-tems étouffée venant à éclater, la porta jusqu'aux dernieres extrémités : elle résolut de détrôner son mari, pour écraser Spenser sous sa chute. Le dessein étant formé, elle ne songea plus qu'à en hâter l'exécution, rassembla les débris de la ligue, &, pour porter des coups plus sûrs, prit le tems & les précautions nécessaires. Son embarras étoit d'avoir des troupes, sans lesquelles il lui étoit impossible de réussir : mais dans l'état où se trouvoient les choses, il lui étoit presqu'impossible d'en lever en Angleterre : les cruautés que le Roi & son favori avoient exercées à l'égard des derniers ligueurs avoient épouvanté tout le monde. Inspirée par sa vengeance elle

alla en chercher chez les étrangers. Pour cet effet elle proposa à Edouard II. de passer elle-même en France pour accommoder un démêlé qu'il avoit avec Charles le Bel, frere d'Isabelle, qui y régnoit alors, & qui vouloit que le Roi d'Angleterre vînt lui rendre hommage de la Guienne. Edouard, toujours guidé par son favori, qui avoit intérêt d'éloigner la Reine de la Cour, eut l'imprudence d'accepter la proposition qu'elle lui faisoit. Elle partit, & reçut toutes sortes de marques d'amitié de la part du Roi de France, son frere, qui l'aimoit tendrement, & qui à sa considération consentit qu'Edouard, fils du Roi d'Angleterre lui rendît hommage de la Guienne au nom de son pere. Le Roi d'Angleterre eut encore l'imprudence d'envoyer son fils à Isabelle, qui fut assez habile pour faire entrer ce Prince dans ses vues;

elle fit connoître ses desseins à son frere, dont elle espéroit obtenir du secours : mais le Roi de France étoit trop politique pour entreprendre une guerre où il étoit sûr de perdre beaucoup d'hommes & d'argent, sans en retirer le moindre avantage. La Reine d'Angleterre, voyant donc qu'elle n'avoit rien à espérer de ce côté, passa en Hainaut, où le Comte Philippe, son parent, la reçut avec tous les témoignages de la plus sincere amitié. L'habile Isabelle, pour obtenir de lui ce qu'elle étoit venue chercher; lui demanda une de ses filles en mariage pour son fils. Le Comte, flatté de cet honneur, lui accorda trois mille hommes, dont il donna le commandement à Jean son frere, qui, quoique jeune, avoit tous les talens nécessaires pour la guerre.

Isabelle, avec ce secours repassa en Angleterre, & n'y fut pas plus

tôt arrivée qu'elle vit ſon armée groſſir tous les jours. Les principaux Seigneurs, mécontens du gouvernement vinrent ſe joindre à elle avec leurs partiſans tous bien armés. Se voyant à la tête d'une nombreuſe armée, elle marcha droit à Londres pour s'emparer de la perſonne du Roi, & de ſon favori : mais à la nouvelle de ſa marche ils ſe ſauverent, paſſerent dans le pays de Galles où ils eſpéroient trouver des reſſources. La Reine les fit pourſuivre. On les arrêta bientôt : le Roi fut enfermé à Kenewort, Spenſer fut mené à la Reine qui le fit pendre à un gibet de cinquante pieds de haut. Enfin Edouard II. fut dépoſé par un jugement ſolemnel, on retira, au nom de tous les ordres de l'état, le ferment de fidélité qu'on lui avoit fait. Le Sénéchal alla devant lui rompre ſon ſceptre, afin de faire les mêmes cérémonies

qui s'obſervent aux obſeques des Rois. L'infortuné Edouard verſoit un torrent de larmes : ce qui augmentoit ſes peines, c'eſt que tout le monde les voyoit avec joie.

Ceux qui le dépoſerent ſe hâterent d'aller à Londres proclamer ſon fils, qui régna ſous le nom d'Edouard III.

Edouard II. ne ſurvécut pas plus d'un an à ſa diſgrace. Ceux qui l'avoient cauſée ne pouvoient goûter de tranquillité tant qu'ils avoient à craindre qu'une révolution ne réparât le mal qu'ils lui avoient fait. On le trouva mort un matin. Le bruit ſe repandit qu'on lui avoit enfoncé un fer brûlant dans les entrailles à travers un tuyau de corne.



FRANÇOIS I, ROI de France, promet à une Dame, dont il est amoureux, d'aller la joindre à Lyon au mois de Mars; ce qui est cause qu'il perd la bataille de Pavie, qu'il est fait prisonnier, & que la France est sur le penchant de sa ruine.

FRANÇOIS I. voyant que Charles d'Autriche, connu sous le nom de *Charles-Quint*, est proclamé Empereur, conçoit contre lui une si vive jalousie, qu'il saisit toutes les occasions qu'il peut trouver de l'offenser. Il protége même contre lui plusieurs de ses vasseaux, & les autorisant à manquer au respect dû à leur Souverain, seme le trouble & la division dans les Etats de l'Empereur. Ce procédé irrite Charles-Quint qui, en habile politique étouffe sa

colere, & ne la fait éclater que lorsqu'il a rassemblé des forces capables d'abattre son ennemi. Il commence alors par rétablir François Sforce dans le Duché de Milan que le Roi de France a envahi, fournit à ce Duc des forces capables de résister aux efforts de la France. François I, oubliant sa gloire dans le sein des plaisirs, envoye des troupes sans discipline, des Généraux sans expérience pour conserver sa conquête, & la perd.

Si l'on en croit plusieurs historiens ce Monarque, qui étoit capable des plus grandes choses, s'étoit tellement livré aux plaisirs de l'amour, que tout ce qui n'y avoit pas rapport lui étoit indifférent. Cette passion, toujours funeste à quiconque s'y livre sans reserve, l'avoit tourmenté dès sa premiere jeunesse, au point qu'il y sacrifioit tout. En voici une preuve;

lorſqu'il étoit Comte d'Angoulême, & héritier préſomptif de la couronne, il ſe prêta au déſir que Marie d'Angleterre, femme de Louis XII, avoit de ſe dédommager des infirmités du Roi. Allant un jour à un rendez-vous que la Reine lui avoit donné, il rencontra Grignaux, Chevalier d'honneur de la Reine; ce Chevalier, ſe doutant de ce qui alloit ſe paſſer, lui dit: » Seigneur vous allez » faire un coup qui pourra bien » vous couter la couronne «. Cet avis, quelqu'important qu'il fût n'arrêta pas le Duc d'Angoulême. Il repondit à Grignaux: « Ce ſera » une ſatisfaction pour moi que de » voir régner mes enfans «. Le Chevalier, voyant qu'il avoit ſi peu de raiſon, alla avertir ſa mere qui l'empêcha de ſe trouver ſeul avec la Reine tant que Louis XII. vécut. Lorſqu'il fut Roi, il appella à la Cour toutes les Dames de mar-

que, fit préparer des appartemens dans ses palais à toutes celles qui avoient de la beauté, & prit des clefs de leur chambre, afin de pouvoir y entrer la nuit, ou à telle heure qu'il le jugeroit à propos, sans être vu.

Voilà quelles étoient les occupations de François I. pendant que ses troupes périssoient en Italie, & qu'il y perdoit des conquêtes qu'il lui étoit facile de conserver.

Bonivet, qui n'avoit cependant pas de grands talens pour la guerre, & pour le gouvernement, résolut de faire cesser le mal par la cause même. Il fit au Roi un si beau portrait de la *Signara Clairia* de Milan, qu'il lui donna envie de la voir, & d'en faire sa maîtresse.

François I., excité par le désir de voir une si belle femme, & de gagner son cœur, résolut de paf-

ser les Alpes, & d'aller lui-même faire la guerre en Italie. Il assemble donc des troupes, se met en marche, passe par Lyon, s'y arrête quelques jours pour se reposer. Il y voit une femme d'une beauté ravissante, en devient amoureux, cherche l'occasion de lui parler, la trouve, lui déclare son amour, obtient d'elle ce que tous les amans désirent, &, son amour s'allumant où il est ordinaire de le voir s'éteindre, il différe son départ le plus long-tems qu'il lui est possible. Enfin cédant à la nécessité de s'éloigner de sa maîtresse, il lui jure qu'il se hâtera de revenir promptement à ses genoux: il lui marque même le jour auquel il pourra goûte rcette satisfaction. C'est au commencement de Mars. Dans cette résolution il se met à la tête de son armée, passe les Alpes, entre dans le Milanez, où les Impériaux, as-

foiblis par les fatigues, par la disette, fuyent devant lui. Envain ses meilleurs Officiers lui conseillent de les poursuivre, envain ils lui démontrent combien il est facile de les vaincre : il s'opiniâtre à faire le siége de Pavie, disant qu'il ne veut pas laisser de place derriere lui. Au lieu de presser la place, il s'amuse à se divertir, tire le siége en longueur, donne le tems aux ennemis de rassembler leurs forces, & de venir au secours de Pavie.

Lorsqu'ils sont en présence, les Officiers les plus expérimentés de son armée lui conseillent de lever le siége, d'éviter le combat, lui promettant que le feu des Impériaux se ralentira bientôt, & qu'alors il pourra les attaquer avec avantage & réparer son honneur. Ces sages remontrances sont encore inutiles. Il se souvient qu'il a promis à sa maîtresse d'aller la

trouver au mois de Mars victorieux des ennemis ; & pour lui tenir parole il expose sa gloire, sa couronne, & sa liberté. Il donne ordre de ranger l'armée en bataille, combat lui-même avec ce courage qu'on loue dans un soldat, & qu'on blame dans un Roi. Il se jette dans la mêlée, renverse ce qui se présente devant lui : les François animés par son exemple font plier l'ennemi : mais bientôt les forces les abandonnent : ils plient eux-mêmes, ils se débandent, ils prennent la fuite. François I, toujours guidé par son courage, reste sur le champ de bataille, frappe, & par son exemple rappelle ses soldats qui l'ont abandonné. C'est envain, la terreur les a saisis, rien ne peut les arrêter. Le Roi, blessé dans deux endroits perd son sang & ses forces. L'ennemi qu'il a toujours écarté de lui, l'environne, le saisit, le charge de chaînes,

le conduit à Madrid. La France consternée, sans argent, sans soldats, sans Roi est exposée à subir la loi du vainqueur : mais il n'en sçait pas profiter, & lui donne le tems de revenir de sa consternation, & de préparer de nouvelles forces. Il éxige de François I. des promesses, & lui rend la liberté. Il demanda plus qu'on ne pouvoit lui donner, & n'eut rien.



L'EFFROI QUE DES voleurs causent à Marguerite d'Anjou, femme de Henri IV, Roi d'Angleterre, la font échapper avec son fils aux poursuites des partisans d'Edouard IV. qui à enlevé la Couronne à Henri IV, & qui le tient enfermé dans la tour de Londres.

Les disputes des maisons de Lancastre & d'York, qui s'arracherent successivement la couronne d'Angleterre, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en présenter ici le tableau.

Henri IV, troisiéme Roi de la maison de Lancastre, étoit un Prince doux, humain, pacifique: mais sans défiance, sans activité, sans vigueur, en un mot peu propre à gouverner les Anglois, surtout dans un tems où chaque jour

on voyoit éclore une nouvelle conſpiration. Il chancela longtems ſur ſon trône, d'où il eût été précipité dès la premiere ſecouſſe, ſi une femme qui réuniſſoit en ſa perſonne l'habileté des plus grands miniſtres, & la valeur des Héros ne l'eût ſoutenu. Marguerite d'Anjou ſurpaſſoit toutes les femmes de ſon ſiécle en beauté, & rempliſſoit tous ſes devoirs à l'égard de ſon mari. En arrivant en Angleterre, elle examina avec attention le gouvernement, & ſentit qu'il falloit le réformer. Elle commença donc par gagner la confiance du Roi, écarta de la Cour ceux qui pouvoient nuire à ſes deſſeins, employa ceux qui pouvoient lui être utiles. Toujours attentive, toujours agiſſante elle ſçavoit tout, & régloit tout. Les Anglois étoient tranquilles, & avoient pour leur Roi le reſpect & la ſoumiſſion que les ſujets doi-

vent aux Monarques. Cette tranquillité auroit duré, & la couronne feroit reftée dans la maifon de Lancaftre, fi Henri avoit voulu fuivre les confeils, cruels à la vérité, mais néceffaires de Marguerite. La maifon d'York, qui avoit autrefois été fur le trône, étoit ennemie irréconciliable de celle de Lancaftre. La Reine vouloit qu'on prévint, par toutes fortes de moyens, les maux qu'elle pourroit faire : mais Henri IV. jugeant de la fincérité des autres par la fienne, refifta aux confeils de la Reine, fe contenta des témoignages de foumiffion qu'on lui donna. Il fut bientôt dupe de fa bonté. La fécurité dans laquelle il vivoit donna au Duc d'York le tems de faire des partifans, d'attaquer le Roi, qu'il trouva fans défenfe, & de prendre la couronne.

Marie d'Anjou avoit l'ame trop élevée pour fe laiffer abattre par

cet accident : elle leve promptement une armée, se met à la tête va chercher son ennemi, le défait, tombe sur une autre armée que le Comte de Warvic commande pour lui, la taille en piéces, entre victorieuse dans Londres, fait sortir son mari de la tour où il est enfermé, le place sur le trône. Le Duc d'Yorck répare ses pertes, reparoît à la tête d'une nouvelle armée : elle va le combattre avec le même courage, mais non pas avec le même bonheur. Henri IV. l'attire dans son infortune : elle est vaincue, & forcée de fuir.

Cette infortunée Princesse avoit auprès d'elle, pendant la bataille, son fils le Prince de Galles, qu'elle aimoit au point de ne vouloir le confier à personne. Cette tendresse pensa causer leur perte à tous deux. Les ennemis, après la bataille les poursuivirent avec tant d'ardeur, que la frayeur s'étant

mise parmi ceux qui les accompagnoient dans leur fuite, ils se trouverent tous deux seuls au milieu d'une vaste forêt. Là une troupe de voleurs les ayant rencontrés les arrêterent, & leur enleverent tout ce qu'ils avoient. Ces scélérats ne furent pas plutôt maîtres des dépouilles de ces deux personnes respectables, qu'ils commencerent à se quereller sur le partage, & de la querelle ils en vinrent aux coups. La Reine, qui n'étoit occupée que du soin de sauver son fils, profita de l'occasion que leur démêlé lui fournissoit; & quoique le Prince fût d'un âge à n'être plus un fardeau léger, elle le prit entre ses bras, & le déroba à la vûe de ces gens de qui elle croyoit avoir tout à craindre pour elle, & pour son fils. La peur lui donnoit des forces, elle couroit si rapidement, qu'elle se vit bientôt dans un endroit de la forêt si épais

qu'elle croyoit n'avoir plus à c
dre que les bêtes féroces. A
la fatigue se fit sentir : elle s'ar
ta pour se reposer : mais à pein
étoit elle assise qu'elle vit paroî
tre un homme dont l'air féroce, & la contenance menaçante la fit trembler. Elle voulut se lever & reprendre son fils entre ses bras pour le sauver encore du danger qui le menaçoit : ce fut envain, sa lassitude étoit au point qu'elle ne put remuer. Dans cette extrémité, elle résolut d'essayer si le respect dû au sang des Rois feroit impression sur cet homme quelque farouche qu'il lui parût, & prennant cet air de Majesté qui lui étoit ordinaire, elle lui dit, en lui montrant le Prince, qui étoit à côté d'elle : « Sauvez le fils » unique de votre Roi «. Ce peu de paroles fit tant d'impression sur l'esprit de l'inconnu, qu'il prit l'enfant entre ses bras, & fut le

guide de la mere. Il marcha longtems dans le bois dont il connoissoit les routes, & la conduisit sur le rivage de la mer, où ayant trouvé un vaisseau elle s'embarqua avec le Prince son fils. A peine le vaisseau étoit-il écarté du rivage qu'elle vit sortir du bois plusieurs soldats du parti du Duc d'York, & connut qu'en évitant les voleurs, elle avoit aussi échappé aux poursuites d'un ennemi bien plus à craindre encore pour son fils.

Cette grande Reine passa en France espérant trouver dans sa famille des secours capables de la remettre, elle & son mari, sur le trône : mais ni ses vertus, ni ses malheurs ne furent capables de toucher ceux ausquels elle s'adressa. Son ennemi de son côté sçut si bien tourner l'esprit inquiet & inconstant des Anglois qu'il resta paisible possesseur du trône. Mar-

guerite à force de prieres obtint enfin quelques troupes de France, elle repassa la mer : mais son armée fut défaite, son fils périt dans l'action, son mari fut empoisonné peu après, elle fut enfermée dans la tour de Londres, d'où elle ne sortit que pour aller finir ses jours en France.

L'AMOUR QUE Marguerite Duchesse Douairiere de Bourgogne conçoit pour un jeune Juif, est cause que la Bretagne est réunie à la France, & que l'Angleterre est déchirée par des guerres civiles.

UN Juif, nommé *Jean Orbek*, converti à la foi chrétienne, ayant mal fait ses affaires à Tournai, où il étoit établi, passa en Angleterre avec sa femme qui étoit Flamande & d'assez basse condi-

tion. Orbek, par les intrigues, & par l'adreſſe ordinaire aux gens de ſa nation, répara bientôt en Angleterre les pertes qu'il avoit faites à Tournai. Il y eut un fils dont Edouard II. fut parrain, ce qui par raillerie fit appeller cet enfant le fils du Roi. Comme il avoit reçu ſur les fonds de baptême le nom de Pierre, on le nommoit à cauſe de ſa petiteſſe *Petrekin*, qui en eſt un diminutif, & ce nom lui reſta toujours.

Orbek, ſon pere, ayant amaſſé une ſomme aſſez conſidérable pour mener une vie tranquille, retourna à Tournai avec ſa femme, & ſon fils qu'il mit quelque tems après à Anvers chez un de ſes parens qui étoit reſté attaché à la religion judaïque. Les voyages que cet enfant fit avec ce Juif le mirent dans le cas d'apprendre toutes les langues de l'Europe. Etant un jour allé avec ſon parent por-

ter

ter des marchandises à la Duchesse de Bourgogne, il la charma par la beauté de sa figure, & par la vivacité de son esprit : elle le retint quelque tems auprès d'elle; & son amour pour lui, augmentant de plus en plus, alla jusqu'au point de désirer de lui mettre une couronne sur la tête. La situation des affaires d'Angleterre lui parut très-propre à satisfaire ses désirs, & ce fut ce trône qu'elle choisit pour son amant. Quoique Henri VII, Comte de Richemont, étant héritier par sa mere du droit des Lancastres, & époux de l'héritiere d'York, eût réuni sur sa tête les droits des deux Maisons, elle se flatta cependant que les Anglois, toujours avides de nouveautés, donneroient dans le piége qu'elle avoit envie de leur tendre. Dans cette espérance elle résolut de faire passer Petrekin pour le Duc d'York frere d'Edouard V, &

l'ayant pris en particulièr, lui parla ainsi : » Petrekin, je veux vous » faire une fortune proportionnée » à vos talens qui sont beaucoup » au-dessus de votre naissance. » Ecoutez mes conseils, suivez les, » & soyez sûr de réussir «.

Petrekin étoit né pour les avantures : il avoit toute la hardiesse nécessaire pour les tenter, & pour en courir les risques. Il remercia la Duchesse d'avoir jetté les yeux sur lui pour un si beau projet, & lui promit de suivre tous les conseils qu'elle auroit la bonté de lui donner. Alors elle lui développa, avec plus de détail le dessein qu'elle avoit de le faire passer pour le Duc d'York, & de le mettre en état d'enlever la couronne à Henri VII, & l'instruisit à fond de tout ce qu'il devoit sçavoir pour feindre, & pour tromper le public sur sa naissance. Elle lui apprit d'abord à parler en Prince malheureux,

mais qui a assez de grandeur d'ame pour ne pas se laisser accabler du poids de son infortune. Elle lui fit ensuite connoître tout ce qui regardoit le Duc d'York, la figure le visage, les traits, la taille d'Edouard IV. son pere, celle de la Reine, d'Edouard V. son frere, de ses autres freres, de ses sœurs & de tous ceux qui avoient eu part à son éducation. Comme le véritable Duc d'York avoit péri dans la tour de Londres par les ordres de Richard III, qui avoit usurpé la couronne sur Edouard V, elle composa une fable pour prouver son évasion, & exerça Petrekin à la raconter d'un air naturel & touchant, qui en imposoit à tous ceux qui l'entendoient. Cet imposteur, à plusieurs autres talens joignoit celui de feindre avec adresse, & de soutenir un mensonge avec fermeté : il ne fut pas long-tems à arriver au point de perfection où la Du-

cheſſe le déſiroit. Il commença alors à voyager pour jetter les ſemences de ſon impoſture. Il paſſa d'abord en Portugal où il ne reſta pas long-tems, parcequ'il vit qu'on ne l'écoutoit pas ; delà il ſe rendit en Irlande où il trouva tant de dupes qu'il y fut honoré, & ſervi comme le Duc d'York, enſorte que le bruit de ſon avanture ſe répandit bientôt en France.

C'étoit préciſément dans le tems que Charles VIII, Roi de France vouloit épouſer la Princeſſe Anne, héritiere du Duché de Bretagne, & que l'Angleterre, pour empêcher cette alliance, qui étoit préjudiciable à ſes intérêts, fit un armement formidable. La Ducheſſe de Bourgogne étoit trop habile pour ne pas profiter d'une conjoncture ſi favorable à ſes deſſeins. Elle envoya quelqu'un à la Cour de France qui ſçut inſinuer au Roi, & à ſes Miniſtres, qu'il étoit

de leur intérêt d'appuyer le Duc d'York dans ses prétentions. Quoique Charles ne fut pas dupe de la fourberie, il en profita, & invita Petrekin à venir à sa Cour où il le reçut comme si c'avoit effectivement été le Duc d'York. Plusieurs Seigneurs d'Angleterre, passerent la mer pour aller saluer celui qu'ils croyoient de bonne foi être le Duc d'York, & lui faire offre de leurs services.

Petrekin se fiant aux promesses qu'on lui faisoit en France se croyoit arrivé à son but : mais il sentit que cette Cour politique ne l'avoit honoré que pour le sacrifier bientôt, comme ces victimes que les Payens décoroient pour les mener au sacrifice. Henri VII, se trouvant dans une conjoncture où il n'étoit ni sûr pour lui, ni avantageux pour son état de faire la guerre aux François, résolut de leur laisser acquérir la Bretagne,

plutôt que de s'exposer à perdre son trône où à laisser augmenter dans l'Angleterre le feu de la guerre civile qui y étoit déja allumé.

Ces considérations l'engagerent à proposer un accommodement à Charles, qui étoit trop politique pour ne pas sacrifier un imposteur à une paix qui lui étoit avantageuse. Henri vouloit qu'on lui livrât Petrekin : mais il ne put l'obtenir. C'étoit un moyen d'arrêter toutes les tentatives que les Anglois pourroient faire ; & l'on étoit trop prudent en France pour ne pas le conserver. On le força seulement d'aller chercher un asyle ailleurs.

Il se retira chez la Duchesse de Bourgogne & lui demanda sa protection pour le sang d'York, comme s'il ne l'eût jamais vuë. La Princesse, de son côté, affecta de ne le pas connoître, le questionna publiquement, & parut se défier de si bonne foi de lui, que tout le

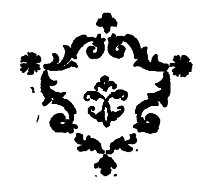
monde fut persuadé lorsqu'elle parut l'être. Elle embrassa Petrekin, s'écria que c'étoit le Ciel qui prenoit soin de conserver l'illustre sang d'York. Cette nouvelle se répandit bientôt en Angleterre, & ceux de ses partisans que la paix d'Henri avec la France avoit déconcertés reprirent courage. La malice, l'ambition, la férocité, la légéreté grossirent son parti. On commença à murmurer contre le Roi, contre le gouvernement.

Henri, qui étoit un habile politique, sentit que la sévérité est dangereuse dans ces sortes d'occasions; il n'eut garde de la mettre en usage : mais il chercha un moyen de faire rougir les Anglois de leur aveugle crédulité. Il envoya des gens de confiance faire des informations authentiques de la vie, des avantures, & de la naissance de Petrekin, & fit mettre ces informations dans des let-

tres que des gens gagnés dans différens pays écrivoient à ceux qu'ils connoissoient en Angleterre. Il réussit par-là à détacher plusieurs Seigneurs de marque du parti de l'imposteur.

Petrekin, ayant appris que son parti s'affoiblissoit tous les jours, résolut de ne le pas laisser éteindre tout à fait. La Duchesse de Bourgogne lui donna des troupes, & des vaisseaux avec lesquels il passa en Angleterre, d'où ayant été repoussé il alla trouver le Roi d'Ecosse, qui avoit des démêlés avec Henri, & qui le reçut si bien qu'il lui donna en mariage une de ses proches parentes. Il le mit à la tête d'une armée avec laquelle cet imposteur passa dans le Nordthumberland, où il vit plusieurs Anglois venir se ranger sous ses drapeaux : mais Henri qui étoit d'une activité extraordinaire, parut à la tête d'une armée assez nom-

breuse. Petrekin alors, saisi d'effroi, se sauva dans une Eglise, abandonnant son armée à elle-même. Le Roi, ne voulant pas aigrir les esprits, fit punir les principaux Officiers, & pardonna au reste. Il alla chercher Petrekin, & pour le faire sortir de son asyle, il lui promit la vie sauve. Petrekin accepta la proposition, & fut enfermé dans la tour de Londres, ou le Roi le fit pendre, après avoir été informé qu'il vouloit se sauver, & relever son parti.



LA PRÉFÉRENCE que le Pape Léon X. donne aux Jacobins ſur les Auguſtins, pour diſtribuer les Indulgences pendant un Jubilé, occaſionne le Luthéraniſme.

LA Chrétienté, au commencement du ſèiziéme ſiécle jouiſſoit d'un calme univerſel. Les Souverains, d'accord entr'eux, laiſſoient leurs peuples jouir de cette tranquillité qui fait le bonheur des Etats. Le commerce commençoit à fleurir, les arts & les ſciences, perdues depuis long-tems, ſe recouvroient. Le payſan s'occupoit avec ſoin à cultiver la terre, il attendoit avec tranquillité la récolte, & la faiſoit avec ſûreté.

Ce bonheur fut troublé par Soliman II, Empereur des Turcs. Il venoit de terraſſer le Roi des Per-

ses, la Syrie depuis peu lui étoit soumise, l'Egypte n'avoit pu lui résister : il se flattoit de ranger bientôt toute l'Europe sous ses loix. Le Pape Léon X, Pontif respectable par la pureté de ses mœurs, & par son amour pour les sciences & pour les arts, fut épouvanté des progrès & des menaces du Turc, au point qu'il exhorta tous les Princes chrétiens à réunir leurs forces pour résister à cet infidéle. Il accorda un Jubilé, & des Indulgences plus étendues qu'à l'ordinaire, qu'on acquéroit en donnant de l'argent pour les frais de la guerre sainte. Comme chaque siécle a fourni ses calomniateurs, il s'en trouva dans celui-là, qui publierent que le Pape faisoit vendre des Indulgences pour remplir ses coffres épuisés par les libéralités qu'il faisoit aux sçavans & aux artistes.

Ces Indulgences furent affer-

mées par provinces, & la commiſſion de les prêcher & de les diſtribuer fut accordée aux Jacobins. Comme ils y faiſoient un profit conſidérable, les Auguſtins qui, juſqu'alors les avoient toujours diſtribuées, furent piqués de s'en voir fruſtrés. La jalouſie leur dicta beaucoup d'invectives contre les Jacobins : ceux-ci repondirent. Voilà la guerre allumée entre les moines. On s'offenſe de part & d'autre, on lâche des libelles dans le public ; & le lieu qui ne doit ſervir qu'à annoncer l'humilité de l'Evangile retentit des invectives que dictent l'ambition & la jalouſie.

Luther, âgé de trente-cinq ans, profeſſeur en Théologie de l'Univerſité de Virtemberg, crut devoir prendre parti pour les Auguſtins, parmi leſquels il faiſoit nombre. C'étoit un homme actif, laborieux, d'une mémoire prodi-

gieuse, vif, bouillant, emporté, furieux quand il étoit échauffé, capable, en un mot, de tout sacrifier à ses désirs, même sa foi. Voilà l'athlete que les Augustins firent paroître sur la scène. Il parle avec force contre les Jacobins, contre les Indulgences, & contre la puissance du Pape. Les Jacobins veulent lui repondre ; il crie plus haut, se fait écouter, & persuade. On soutient des Théses, on se fait des partisans. Les Puissances s'en mêlent ; une dispute de collége devient en quelque sorte une affaire d'Etat. Luther est excommunié ; & n'ayant plus rien à craindre, il ose tout, publie son erreur, qui se repand par tout, & cause au monde les maux les plus terribles.



LE DÉGOUT QUE Henri VIII, Roi d'Angleterre a pour Catherine d'Arragon, cause le Schisme d'Angleterre.

LE commencement du seiziéme siécle vit éclore en Angleterre une des plus singuliéres révolutions dont l'histoire fasse mention. Ce n'est point sans surprise, il est vrai, qu'on voit le Patriarche de Constantinople disputer au Pape le titre d'Evêque Œcuménique : mais l'ambition de ce Prélat étoit autorisée par des raisons qui paroissoient plausibles. Constantinople étoit la rivale de Rome, elle étoit devenuë la capitale de l'Empire, & celui qui en étoit Evêque, jugeant du spirituel par le temporel, se croyoit au moins égal à celui de Rome. Mais voir l'Angleterre pendant plusieurs siécles

trembler à la voix du Pape, voir ses Rois s'humilier devant lui jusqu'à lui rendre hommage de leur couronne, & tout d'un coup mépriser ses excommunications, & ses indulgences, cesser même de le reconnoître pour chef de l'Eglise, voir enfin les Anglois toujours si rebelles à leurs Rois, devenir dociles au point de sacrifier leur foi même à ses volontés, & suivre ses caprices jusques dans les choses de religion, c'est le comble de l'étonnement. Voilà cependant ce qui arriva sous le régne de Henri VIII.

Ce Prince, consultant plutôt ses intérêts que son inclination avoit épousé Catherine d'Arragon, veuve, de son frere, tante maternelle de Charles-Quint, pour conserver l'alliance avec l'Espagne, & pour ne pas rendre une dot considérable que cette Princesse avoit eue en mariage. Elle avoit du mé-

rite, même de la beauté, mais elle ne plaisoit point à Henri, qui se dédommageoit avec d'autres femmes du dégoût qu'elle lui inspiroit. Enfin il forma le projet de faire casser le mariage qu'il avoit contracté avec elle, pour épouser Anne de Boulen dont il étoit éperdument amoureux, & fut confirmé dans ce dessein, par Wolsei, Archevêque d'York. Cet Archevêque étoit fils d'un boucher : par la force, & la souplesse de son esprit il avoit pris un tel ascendant sur celui de Henri, qu'il étoit parvenu à faire exécuter jusqu'à ses moindres volontés à ce Roi, qui l'avoit élevé à la dignité de Cardinal, d'Archevêque d'York, & l'avoit pris pour son Ministre.

Ce Prélat ambitieux ne se contenta pas de ces dignités, il prétendit à la thiare, & se flatta d'y arriver. Charles-Quint, alors Empereur, ayant besoin du secours

de l'Angleterre contre la France lui promit son crédit : mais Wolsei voyant deux Papes mourir, sans qu'on parlât de lui, s'apperçut qu'il étoit la dupe de sa confiance, & résolut de se venger. Il commença, par faire entendre à Henri qu'il étoit de son intérêt de se réunir avec la France contre l'Empereur, qui affectoit la Monarchie universelle, & qui y avançoit à grands pas; & lorsqu'il eut réussi de ce côté, il attaqua Charles par un endroit plus sensible, en excitant son maître à faire divorce avec la tante de Charles-Quint. Henri se voyant autorisé dans son divorce par un Cardinal, espera d'en obtenir la permission du Pape: mais il se trompa. Clément VII. qui occupoit alors la chaire de Saint Pierre ne voulut pas prêter son ministére à une chose qui n'auroit pas manqué de scandaliser toute la Chrétienté. Henri s'opiniâ-

tant d'hiſtoriens que je n'ai pas cru devoir la détailler plus au long.

UN GRAND VIZIR eſt aſſaſſiné à Conſtantinople ; l'Empire Turc eſt agité par des troubles violents, parcequ'un ſoldat eſt réformé.

MAHOMET-Baſſa étoit, ſi nous en croyons l'hiſtoire, un grand guerrier, un habile politique; la férocité, qui ſemble naturelle à ceux de ſa nation, n'obſcurciſſoit point ſes vertus : il étoit doux, compatiſſant ; il aimoit les hommes, & ſa puiſſance ne lui ſervoit qu'à faire des heureux. Son crédit n'étoit point appuyé par une illuſtre naiſſance, toujours onéreuſe à qui n'en ſçait pas ſoutenir l'éclat. Son mérite, titre plus ſolide qu'une liſte d'ayeuls,

de dignités en dignités l'avoit porté à la seconde place de l'Etat, & l'y soutenoit. Soldat de Sélim I, Ministre de Soliman II, de Sélim II, d'Amurath II, il prouva qu'il faut sçavoir obéir, pour sçavoir bien commander.

Ce grand homme, toujours occupé du soin de l'Etat, pendant la paix prévenoit les calamités de la guerre. Par une prudente œconomie il remplissoit les coffres de son Maître, & se trouvoit toujours en état de satisfaire aux besoins pressans. Amurath II. fut obligé de soutenir une longue guerre contre les Perses : son Vizir lui fournit tout ce qui lui étoit nécessaire, & les peuples n'eurent à se plaindre d'aucune véxation Cette guerre, sagement conduite, fut heureusement terminée. Le Vizir alors, selon sa coutume ordinaire, eut recours à l'œconomie pour réparer les dépenses

exorbitantes qu'on avoit été obligé de faire : il réforma beaucoup de soldats, & (1) remit la paye des autres sur l'ancien pied. Un des soldats réformés, n'ayant pas de quoi vivre, & ne pouvant s'accoutumer au travail, se mit Dervis. (Ce sont des Moines Mahométans.) Ce Dervis, selon les statuts de son ordre, étant obligé de demander l'aumône aux passans, alloit se mettre dans les endroits par où il sçavoit que le Vizir devoit passer, & lui demandoit. Comme le Vizir étoit naturellement charitable il lui donnoit chaque fois des sommes assez considérables. Insensiblement le Dervis s'accoutuma à aller aux palais du Ministre, & les esclaves, accoutumés à le voir, le laissoient entrer. Il y alla si souvent qu'il connut bientôt

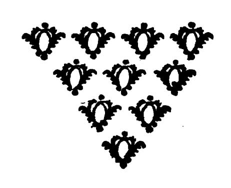
(1) Il est assez ordinaire en Turquie d'augmenter la paye des troupes en tems de guerre.

tous les endroits par où l'on pouvoit entrer & sortir. Un jour de cérémonie, qu'il y avoit des gardes aux portes, chargés de ne laisser passer que les gens de marque, le Dervis se présenta avec un air empressé ; & voyant qu'on le repoussoit, il alla par une petite porte dérobée, & parvint à l'appartement où le Vizir donnoit audience.

En paroissant devant lui, il lui présenta un papier, & Mahomet-Bassa, croyant que c'étoit un placet pour lui demander de l'argent, retroussa sa robe pour tirer sa bourse : alors le Dervis tira un poignard qui étoit caché sous sa robe, & en donna un coup au Vizir qui, se sentant frappé poussa un cri, & se leva pour arrêter ce scélérat : mais il tomba à la renverse, & expira sur le champ.

Le Dervis voulut se sauver dans la foule, comme il l'avoit sans doute esperé : mais un des gar-

des, qui étoit entré au cri du Bassa, l'arrêta. On le conduisit au Sultan Amurath, qui le fit mettre à la question pour connoître ses complices; & voyant qu'il ne vouloit rien avouer, il le fit écorcher. Amurath aimoit son Vizir : il le pleura avec des larmes de sang. Tous les Dervis de Constantinople furent condamnés à mort, & tous ceux qu'on soupçonnoit avoir été ennemis du Vizir, du nombre desquels étoient les plus grands Seigneurs de l'Etat, que la jalousie irritoit contre ce grand homme.



LA

LA BEAUTÉ D'UNE Dame est cause que plusieurs Huguenots qu'on conduit en prison sont mis en liberté, & que personne n'ose les poursuivre, dans le Limosin, vers l'an 1575.

MADELENE de Senetaire, veuve de Gui de Saint Exupéri, s'étoit retirée après la mort de son mari au château de Miraumont où elle avoit résolu de passer le reste de ses jours dans le veuvage. Ce n'étoit point une de ces femmes qui, par des dehors affectés, cherchent à couvrir les déréglemens d'une vie cachée. Ignorant les ruses du vice, elle n'avoit de circonspection que ce que lui en donnoit la vertu, & recevoit les hommages respectueux des jeunes Seigneurs, que sa beauté attiroit en foule autour d'elle.

Il y en avoit un nombre assez considérable au château de Miraumont un jour qu'elle vit Montal, Lieutenant de Roi du Limosin qui, à la tête de quelques Cavaliers, conduisoit plusieurs Limosins en prison, seulement parce-qu'on les soupçonnoit d'être Huguenots. Les belles femmes sont ordinairement sensibles : Madelene de Senetaire ne vit point sans pitié traîner ces malheureux en prison : plus elle les regardoit, plus sa pitié augmentoit : elle conçut le désir de les soulager, & après avoir long-tems cherché dans sa tête le moyen d'y réussir, elle se tourna vers les jeunes Cavaliers qui l'environnoient, leur dit : « Vous vous plaignez que je » ne vous mets jamais dans le cas » de me prouver l'envie que vous » avez de me servir : je vais vous » satisfaire. Il faut que vous ve» niez avec moi délivrer ces mal-

» heureux que Montal a chargés de
» chaînes & qu'il conduit en pri-
» son. Ce sont des hommes, regar-
» dons ce qu'ils souffrent, & non
» ce qu'ils croyent «.

Des François qu'une belle femme excite à combattre, courent bientôt aux armes. La belle veuve s'habille en amazone, se met à leur tête, les conduit contre Montal, écarte sa troupe, la met en fuite, & brise les chaînes de ceux qu'il conduit en prison. Le Lieutenant de Roi, furieux de voir qu'une femme l'a forcé de lâcher sa proie, assemble dix-sept cens hommes, vient à leur tête ravager le pays, assiége le château de Miraumont. L'amazone sort avec sa troupe que l'amour rend invincible, tombe sur Montal qui, malgré la supériorité du nombre, est encore défait. Il cherche un asyle dans un château voisin : mais avant que d'y arriver il reçoit un coup

qui le renverſe de deſſus ſon cheval. On l'enleve, on le porte dans une maiſon voiſine où il expire peu d'heures après. Henri III, informé de ce qui s'eſt paſſé au château de Miraumont, donne ordre à pluſieurs Officiers d'aller avec des troupes l'aſſiéger, & le raſer lorſqu'ils s'en feront rendus les maîtres. Cette nouvelle ſe répand dans la province où Madelene de Senetaire eſt reſpectée par ſa naiſſance, & par ſes vertus : tous les Gentilshommes, ſe faiſant un devoir de ſervir celle qui fait l'ornement de ſon ſiécle, vont lui offrir leurs bras. Ceux qui avoient ordre de l'attaquer ſentirent que leurs efforts feroient inutiles : ils n'oſerent même paroître dans la province. Voilà le fait comme je l'ai trouvé dans des mémoires qui me ſont tombés entre les mains.

LE RESPECT QU'UN Citoien de Gènes marque à une femme que la misére à réduite au désespoir, est cause que les Républiques de Venise & de Gènes, après une longue & cruelle guerre, font la paix.

UNE rivalité continuelle allumoit sans cesse la guerre entre Gènes & Venise : les maux mutuels que les citoiens de ces deux Républiques se faisoient, loin de les fatiguer, ne servoient qu'à les irriter encore davantage. Chaque particulier avoit un ami, un pere à venger, & des maux mêmes sortoit la cause des maux.

Toujours sous les armes, toujours en présence, toujours irrités ; les Génois & les Vénitiens combattoient toujours. Envain les sages de l'un & de l'autre parti

leur représentoient que la paix seule pouvoit réparer leurs malheurs, & qu'ils les multiplioient en continuant de combattre : mais ce que la prudence humaine ne pouvoit faire, fut accompli par le hazard, par un evénement tout à fait étranger aux conjonctures présentes.

Un des plus riches bourgeois de Gènes, nommé *Luchio Vivaldo*, étoit éperdument amoureux d'une jeune femme extrêmement belle : il avoit tout mis en usage pour obtenir d'elle ce que tous les amans désirent; prieres, présens, promesses; mais la vertu avoit toujours mis cette femme à l'abri de ses poursuites.

Née sans faste le simple nécessaire lui suffisoit; tout son bonheur se bornoit à satisfaire aux besoins de ses enfans, à plaire à son mari, qui, par son seul travail faisoit subsister sa famille. Cette femme, contente d'une heureuse médio-

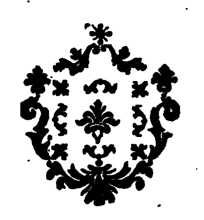
crité, passoit des jours tranquilles qui n'étoient troublés par aucun remords. Ce bonheur ne dura pas : son mari mourut, & après avoir vendu pour subsister ses meubles, ses habits, elle se trouva sans ressource, réduite à périr, & pour comble de malheur à voir aussi périr ses enfans. Quelle affreuse situation pour une mere tendre ! à qui avoir recours, à qui conter ses maux ? Ses parens étoient pauvres : elle l'étoit elle-même, & n'avoit point d'amis. Son mal étoit pressant, il falloit un prompt secours : les cris que le besoin arrachoit chaque instant à ses enfans, lui perçoient le coeur. Enfin la tendresse maternelle exigea d'elle ce que les présens, les biens n'avoient pu lui faire faire : elle alla trouver Luchio Vivaldo, &, les yeux baignés de larmes, lui dit : »
» Le Ciel, en me privant de mon
» mari m'a plongée dans la plus

» affreuse misére ; sans biens, sans » amis, sans parens, sans ressource, je suis réduite à mourir de » faim, & j'endurerois ce mal avec » patience, si mes enfans ne le » partageoient avec moi, je me » sacrifie pour eux : vous m'avez » aimée, sauvez-les «. En achevant ces mots elle tomba à ses genoux.

Vivaldo étoit encore plus généreux que sensible : il la releva, essuya ses larmes, lui promit tous les secours dont elle avoit besoin; lui dit qu'il la respectoit, & qu'il n'abuseroit point de son infortune ; & craignant de ne pouvoir résister à son amour, il ne voulut plus la revoir. Il chargea sa propre épouse de lui fournir ce qui lui étoit nécessaire pour elle, & pour ses enfans. Effort de générosité, plus grand sans doute, que celui qu'on nous vante en pareil cas, dans les Aléxandres, les Sci-

pions, le Turennes : ces Héros n'aimoient pas.

Une action pareille ne pouvoit rester ensévelie dans le silence : elle devint publique. Tout le monde alloit voir Vivaldo, & lui rendre un tribut d'éloges. Cet homme prudent profita de la considération qu'il s'étoit acquise parmi ses concitoiens, pour les engager à la paix. On l'écouta, on consentit à faire des propositions aux Vénitiens : elles étoient sages, ils les accepterent, & le traité fut signé de part & d'autre.



HENRI IV. PERD le fruit de la victoire de Coutras, parcequ'il ne peut résister à l'envie qu'il a d'aller voir, après la bataille, la Comtesse de la Guiche dont il étoit éperdument amoureux.

HENRI IV, le modele des Rois, fut élevé dans les troubles, & dans les malheurs. Dès l'âge de quatorze ans il porte les armes, essuie les fatigues de la guerre, & à la bataille de Moncontour est exposé aux plus grands périls. De retour à Paris il voit ses amis assassinés autour de lui, & reste trois ans prisonnier d'Etat. Il ne sort de sa prison que pour endurer la faim, la soif, des inquiétudes toujours nouvelles : toute la fureur des Catholiques contre les Luthériens est tournée contre lui.

Il n'échappe à leurs pourſuites que par ſa fermeté, par ſa prudence, par ſon courage invincible.

Cinq mille hommes qu'il enhardit par ſon exemple ſe rangent autour de lui pour parer les coups qu'on veut lui porter. Le Duc de Joyeuſe le cherche à la tête de huit mille hommes, le joint à Coutras. Henri, trop grand pour fuir, s'arrête, regarde avec fierté ſon ennemi ranger ſon armée en ordre de bataille, & oppoſant le courage à la ſupériorité du nombre, ſe jette au milieu d'une forêt de lance qu'on lui préſente, renverſe tout ce qu'il rencontre, fait un chemin par où les ſiens entrent dans l'armée ennemie. Tout tombe ſous les coups de Henri, & de ſes ſoldats; le Duc de Joyeuſe veut envain rallier ſon armée épouvantée, il périt en faiſant des efforts inutiles; quelques ſoldats qui ont échappé au fer du vainqueur,

prennent la fuite, & leur effroi annonce dans les lieux par où ils passent la victoire de Henri. Ce Prince avoit la foiblesse ordinaire à presque tous les Héros : il aimoit les femmes, jusqu'à oublier auprès d'elles ses intérêts & sa gloire.

Après la victoire de Coutras il ne put résister à l'envie de paroître victorieux devant la belle Comtesse de la Guiche, & de lui faire un hommage de ses lauriers. Ainsi au lieu de poursuivre un ennemi épouvanté, d'aller au-devant des Suisses, & des Allemands qui étoient en marche pour le joindre, il congédia son armée, alla où l'amour l'appelloit, donna le tems au Duc de Guise de lever une armée avec laquelle il défit les Suisses & les Allemands à Anneau, & par-là remit la confiance dans le parti des Catholiques.

César après la bataille de Pharsale oublia ses intérêts & sa gloire auprès de Cléopatre. Il donna le tems à ses ennemis de relever leur courage, de réparer leurs forces.

Les grands hommes ont les mêmes passions, les mêmes foiblesses : ils font les mêmes fautes.

LE MARECHAL D'ANCRE se plaint que Monsieur de Luines, qui occupe un appartement au Louvre au-dessus du sien, fait trop de bruit, & veut l'envoyer demeurer ailleurs. Monsieur de Luines s'irrite contre ce Maréchal, & le fait périr lui & sa femme.

CONCINI, fils d'un Notaire de Florence, & mari d'Eléonore Galigaï, fille d'un menuisier de la même ville, prit un tel ascen-

dant ſur l'eſprit de Marie de Médicis dont ſa femme étoit ſœur de lait, qu'il regloit à ſa volonté ſes affections, ſes haines, même ſes déſirs. Envain Henri IV. voulut engager ſa femme à renvoyer Concini qui, par les mauvais conſeils qu'il donnoit à la Reine, brouilloit toujours la famille Royale. Les inſtances que le Monarque faiſoit à Marie ne ſervoient qu'à augmenter ſon affection pour le Florentin, qui trouvoit tous les jours de nouveaux moyens d'aigrir la Reine contre le Roi, & Henri pouſſoit la complaiſance juſqu'à ne pas faire uſage de ſon autorité pour renvoyer cet Italien dangereux, qu'on appelloit le *Marquis d'Ancre*.

Une main parricide priva la France de ce grand Roi : Marie de Médicis fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de Louis XIII. Concini ſe vit maî-

tre de l'Etat. Il fut fait Maréchal de France, sans avoir jamais vu d'armée, & Ministre sans connoître les loix du Royaume. Les honneurs, & les dignités le rendirent insolent, ce qui est ordinaire à ceux qui d'une basse naissance montent à la grandeur : il traitoit les Princes & les Ducs avec hauteur. Le mécontentement réunit contre lui tous les grands de l'Etat : mais la faveur de la Reine le mettoit à couvert de leurs coups; & quelques efforts qu'ils fissent ils ne purent l'abattre. Ce qui est étonnant c'est que ce même homme qui avoit résisté aux plus violentes secousses fut renversé par un homme qui paroissoit incapable du moindre effort. C'étoit Charles Albert de Luines, Gentilhomme du Comtat d'Avignon, qui s'étoit introduit dans la familiarité de Louis XIII, en dressant des piesgrièches à prendre

des moineaux. Le Maréchal d'Ancre, pour s'en faire une créature, lui avoit fait donner le gouvernement d'Amboise, & un appartement dans le Louvre au-dessus du sien : mais le moyen qu'il employoit pour se faire un ami ne servit qu'à lui faire un ennemi. Albert de Luines, qui auroit dû avoir des égards pour son bienfaiteur, l'interrompoit souvent dans son travail, & dans son sommeil par le bruit qu'il faisoit au-dessus de sa tête. Le Maréchal s'en étant plaint plusieurs fois inutilement, le menaça à la fin de lui faire ôter son logement au Louvre. Albert de Luines, piqué de cette menace, résolut de faire périr le Maréchal. Pour y réussir il commença par dire au Monarque, qu'il amusoit un jour avec ses piesgrièches, qu'ayant seize ans & plus, il étoit capable de régner par lui-même, & qu'il devoit secouer le joug que

sa mere & Concini lui imposoient. Le jeune Roi, qui s'ennuyoit de la sévérité avec laquelle la Régente, & le Ministre le traitoient, goûta cet avis, & fit connoître qu'il étoit tout disposé à le suivre. De Luines, voyant qu'on l'écoutoit favorablement la premiere fois, revint à la charge : enfin il détermina Louis XIII. à consentir qu'on tuât le Maréchal d'Ancre. Vitri, Capitaine des gardes, fut chargé de cette cruelle exécution. Il tua Concini à coups de pistolet dans la cour du Louvre.

Aussitôt on ôte les gardes à la Reine régente, on la tient en prison dans son appartement, on l'éxile ensuite à Blois. On enterre le corps du Maréchal d'Ancre sous le portail de St. Germain l'Auxerrois : la populace va le déterrer, le traîne dans les rues, & l'on dit qu'il se trouva un homme assez féroce pour lui arracher le cœur, & le

manger. La nature produit dans tous les pays des gens inhumains.

Ce qui est plus honteux pour l'humanité, c'est que cette fureur passa de la populace aux gens de marque qui voulurent eux-mêmes se rendre complices de cet horrible traitement. On envoya une commission au Parlement pour condamner la mémoire du Maréchal, & pour juger sa femme. Tout son crime étoit d'avoir été favorite de la Reine. On lui demanda de quel charme elle s'étoit servie pour ensorceler la Reine. Cette femme, indignée d'entendre une question si déraisonnable, répondit : » Mon sortilége a été le pouvoir que les ames fortes ont sur » les ames foibles «. On admire aujourd'hui cette réponse : elle fut alors regardée comme le fruit de l'effronterie. La Maréchale fut condamnée comme convaincuë de sortilége, de judaïsme, & de

malversations. Ce jugement semble prouver qu'elle étoit innocente. Elle fut brûlée en place de Grève.

LES AMOURS Romanesques du Duc de Buckingham causent une guerre de religion, & la prise de la Rochelle.

L'ON vit au commencement du dix-septiéme siécle trois Ministres faire le destin de l'Europe. Le Cardinal de Richelieu en France, le Comte-Duc Olivarés en Espagne, & le Duc de Buckingham en Angleterre. Tous trois avoient pour ennemis les Grands, & le peuple : tous trois étoient également différens dans leur caractére, & dans leurs passions.

Le Cardinal de Richelieu étoit vif, hautain, & sanguinaire : mais d'une activité incroyable. Il pré-

vint tous les complots qui se tramerent contre lui, se conserva toujours dans le ministére, & prit l'ascendant sur les deux autres Ministres. Le Comte-Duc Olivarés étoit réservé, doux, tranquille, circonspect jusqu'à la lenteur : il ne prévint pas les malheurs, & en fut accablé. Le Duc de Buckingham, qui étoit le plus bel homme de son tems, se comportoit plutôt en favori qu'en ministre. Ce n'étoit pas par les intrigues qu'il gouvernoit Charles I, mais par l'empire qu'il avoit pris sur son esprit. Il sçavoit se faire aimer de ceux dont il vouloit faire sa société, & se rendoit insupportable à ceux qui n'avoient pas le talent de l'amuser; avec les premiers il étoit doux, prévenant, généreux; avec les autres il étoit fier, & impérieux. Il se croyoit capable de tout, parcequ'il n'avoit l'expérience de rien. Les graces

de sa figure, sa générosité, sa magnificence le rendoient agréable aux femmes : il en avoit séduit plusieurs, & croyoit qu'aucune ne pouvoit lui résister. Dans cette confiance il les attaquoit toutes, sans respecter ni leur rang ni leur vertu.

Comme un héros de Roman il alloit chercher des avantures dans les pays étrangers. Ce fut dans ce dessein sans doute, qu'il engagea Charles I, alors Prince de Galles, à passer avec lui en Espagne pour demander en mariage l'Infante. Ce Duc, plus occupé de ses galanteries que des affaires de son maître, attaqua la Duchesse Olivarés, femme du premier Ministre d'Espagne, & par cette indiscrétion rompit le mariage du Prince, qui tourna aussitôt ses vuës du côté de la France, & fit demander Henriette, sœur de Louis XIII. L'amitié du Prince de Galles pour

Buckingham étoit un voile qui enveloppoit les défauts de ce favori, & les déroboit aux yeux du Prince, qui ne fut pas plutôt Roi qu'il lui donna toute sa confiance, & l'envoya en France pour achever son mariage avec Henriette. Ce Duc, que l'audace de ses désirs conduisoit d'imprudence en imprudence, pensa encore faire rompre ce mariage par la plus hardie de toutes les indiscrétions. Il fit à la Reine Anne d'Autriche une déclaration, & osa paroître l'aimer. Cette Reine, qui, à une vertu solide joignoit une grandeur d'ame digne de son rang, ne daigna pas s'offenser de la témérité du Duc de Buckingham.

Cet Anglois fut enfin obligé de conduire Henriette en Angleterre, & de quitter la Cour de France, où il avoit acquis la réputation d'un courtisan agréable; mais d'un mauvais négociateur. Il porta

à Londres sa passion pour la Reine Anne, dont il crut être aimé, parcequ'il lui avoit osé dire qu'il l'aimoit. Pour se rapprocher d'elle il tenta un second voyage en France, feignant de vouloir faire un traité contre l'Espagne : mais on ne l'écouta pas ; on lui refusa même la permission de venir faire ses propositions.

Le Duc de Buckingham, piqué de ce refus, prit des liaisons secrétes avec les Huguenots qu'il souleva, leur faisant espérer de puissans secours de l'Angleterre. La Rochelle est le rendez-vous des Huguenots, les Rochellois prennent les armes, le Duc de Bukingham descend dans l'isle de Rhé avec sept mille hommes. Le parti des Huguenots devient formidable, le trouble se répand par toute le France, la Rochelle est sur le point d'en être pour toujours séparée. Le Cardinal de Richelieu,

qui n'eſt jamais plus grand que dans les plus preſſans dangers, par une préſence d'eſprit admirable, par cette vigilance ordinaire aux Héros, eſt par-tout en même tems & arrête tous les maux qui menacent l'Etat. Des vaiſſeaux ſont promptement conſtruits, des troupes commandées par d'habiles Généraux, ſont envoyées contre la Rochelle, une nombreuſe artillerie les ſuit; on profite avec célérité de la haine du Duc Olivarés contre l'Anglois, on en obtient des troupes & des vaiſſeaux. Le Duc de Buckingham eſt défait dans l'iſle de Rhé, forcé de repaſſer en Angleterre avec des débris, & de la honte. Le Cardinal va lui même en perſonne commander au ſiége de la Rochelle. Il eſt Général; ſon courage, & ſon génie lui donnent ce que l'expérience lui refuſe. Les troupes reſtent dans la diſcipline. Il faut fermer le port aux

aux ſecours Anglois, & ſe rendre maître de la mer. Le Cardinal, ayant Quint-Curce à la main, liſant la deſcription de la digue d'Aléxandre devant Tyr, en fait élever une devant la Rochelle d'environ quatre mille ſept cent pieds de long. La fortune ſeconde cette entrepriſe : le Duc de Buckingham prêt de partir des ports d'Angleterre avec une flotte formidable, eſt aſſaſſiné par un Irlandois; la flotte ne paroît que lorſque la digue eſt achevée, & ne peut la percer. Enfin la Rochelle fut obligée de ſe rendre, quelques efforts que fiſſent les Anglois pour la défendre. La gloire de la maiſon de Richelieu fait la honte de l'Angleterre.



UNE PAIRE DE GANTS refusée à la Reine Anne, une jatte d'eau renversée sur la robe d'une de ses Favorites, occasionnent la paix d'Utrech.

ON sçait que Charles II, Roi d'Espagne fut un Prince aussi foible d'esprit que de corps ; qu'il poussa l'ignorance jusqu'à ne connoître ni l'étendue, ni la force de ses Etats.

Une langueur continuelle lui annonçoit une mort prochaine, & les Puissances de l'Europe se préparoient à recueillir ses riches dépouilles. Chacune d'elles prétendoit y avoir des droits, & espéroit les faire valoir. Louis XIV. & l'Empereur Léopold étoient tous deux petits-fils de Philippe III ; tous deux avoient épousé des filles de Philippe IV, & leurs enfans

étoient au même degré. La maison de France avoit le droit d'aînesse; mais une renonciation à la couronne d'Espagne, authentique & ratifiée, sembloit en abandonner tout le droit à la maison de l'Empereur, qui étoit du même sang que celle d'Espagne, & qui comme elle, portoit le nom d'Autriche.

Charles II. toujours chancelant, prenoit autant de résolutions qu'il recevoit de conseils. Il fit, à la sollicitation de sa mere, un testament par lequel il déclara le fils du Duc de Baviére son successeur à la couronne d'Espagne : mais sa mere étant morte, il cassa ce testament, par le conseil de Mariane de Baviére-Neubourg; pour laisser sa succession à Charles, fils de l'Empereur Léopold. Quelque tems après l'Archevêque de Tolède, le Comte de Montercy, & d'autres Grands d'Espagne, mécontens de la Cour de Vienne,

conſeillerent à Charles II. de choiſir pour héritier un petit-fils de Louis XIV. Il les crut, & par un teſtament nouveau, donna tous ſes Etats au Duc d'Anjou. Il mourut ſans recevoir d'autres conſeils, & ſans faire d'autre teſtament. Quel contraſte dans les événemens : l'Eſpagne penſa autrefois renverſer la France, aujourd'hui la France donne des Rois à l'Eſpagne !

A cette nouvelle l'Europe fut conſternée, &, bientôt revenue de ſon étonnement, elle réſolut de faire les plus grands efforts pour abattre la puiſſance de la Maiſon de Bourbon. L'Angleterre, l'Allemagne, le Danemarck, la Hollande firent une ligue qui fut ſignée à la Haye. Louis XIV, accoutumé à combattre ces Puiſſances, s'étonne peu de leur union, & envoye ſon petit-fils à Madrid où il eſt proclamé Roi.

L'Empereur Léopold voulant

faire valoir ses prétentions commença la guerre en Italie, où il envoya le Prince Eugéne à la tête de trente mille hommes. Cet habile Général, malgré la résistance des François, & de quelques Piémontais, pénétra dans le Bressan. Il étendoit ses conquêtes avec une rapidité incroyable, lorsque le Duc de Vendôme, en prennant le commandement de l'armée Françoise, en arrêta le cours. On vit ces deux grands hommes déployer les plus grands talens pour la guerre. Valeur mutuelle, attaques impétueuses, résistance opiniâtre, surprises adroitement concertées, prévoyance sage, marches sçavantes, combats donnés à propos, batailles sanglantes où les deux partis s'attribuoient la victoire, sans en tirer avantage : mais le Prince Eugéne, obligé de quitter son armée pour aller assister au conseil de Vienne, laissoit prendre

de grands avantages au Duc de Vandôme. Envain l'Empereur attire dans son parti le Duc de Savoye & le Roi de Portugal, ces deux Puissances ne peuvent lui ramener la fortune qui s'est, pour le moment tournée du côté des Bourbons. Le Marquis de Villars défait le Prince de Bade à Friedlingen, est proclamé Maréchal de France sur le champ de bataille, & Louis XIV. confirme ce que la voix des soldats lui a donné. Peu après, le nouveau Maréchal défait encore les Impériaux à Hochstet. Le Duc de Bourgogne, ayant sous lui les Maréchaux de Tallard & de Vauban, remportoit des victoires dans les Pays bas. La France, enfin triomphiot partout.

Le Duc de Baviére, qui étoit du parti de Louis XIV, profitoit, avec le Maréchal de Marsin, des victoires de Villars qu'on avoit eu

l'imprudence de faire quitter l'armée pour aller appaiser les troubles des Cévenes. Les François, & les Bavarois inondoient le pays au-delà du Danube: ils envoyoient des partis jusques dans l'Autriche; Vienne trembloit. Le Prince Eugéne, instruit du danger qui menace l'Empereur, va prendre le commandement des armées d'Allemagne. Marlborough prend dix mille Anglois d'infanterie, & vingt-trois escadrons de cavalerie, hâte sa marche, arrive auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Baviére; il défait l'armée Françoise & Bavaroise, prend Donavert, passe le Danube, met la Baviére à contribution. Le Maréchal de Tallard vient avec un corps de trente mille hommes joindre l'armée battue, pour attaquer Marlborough: mais le Prince Eugéne arrive, & se joint à l'Anglois. L'armée Françoise se

montoit à peu près à soixante mille hommes effectifs, celle des alliés à cinquante deux. La bataille se donne à Hochstet : l'armée Françoise fut presque détruite, le Maréchal de Tallard fut fait prisonnier, avec un grand nombre d'Officiers généraux; l'Electeur de Baviére se sauva à Bruxelles. Les Alliés, ayant une carriere ouverte du Danube au Rhin, entrent en Alsace. La France, consternée fit les derniers efforts pour réparer une perte si considérable. On rassembla les débris de l'armée battue, on épuisa les garnisons, on fit marcher des milices, on emprunta de l'argent, & on fit revenir le Maréchal de Villars.

Ce tems étoit celui que la fortune avoit choisi pour abandonner la France : une flotte Françoise, battuë par la tempête, fut attaquée & prise par les Anglois, qui conquirent le Royaume de Valen-

ce, de Catalogne, pour l'Archiduc Charles d'Autriche, qui étoit passé avec eux en Espagne. La bataille de Ramillies met la France aux abois; celle de Turin lui fait perdre tous les avantages qu'elle avoit eu en Italie.

La France sembloit toucher à sa ruine, & Louis XIV, qui avoit autrefois fait trembler l'Europe, ne pouvoit résister à la crainte. Il étoit pressé de tous côtés, & sur mer & sur terre : son petit-fils Philippe V, sans ressource en Espagne, se trouvoit, pour ainsi dire, forcé d'abandonner la couronne à son compétiteur qui triomphoit par tout.

Un cruel hyver acheva de désoler la France : presque tous les arbres gelerent, il n'y eut point d'espérance de récolte, l'on n'avoit point de magasins, on manquoit de vaisseaux, & l'on ne pouvoit avoir du bled des pays étran-

gers : la France découragée sembloit devoir périr de misére.

Dans cet état terrible Louis XIV. n'hésita pas d'envoyer demander la paix aux Hollandois qu'il avoit autrefois humiliés. Ce fut le Président Rouillé qui fut choisi pour cette négociation. Les Magistrats de cette République le reçurent avec hauteur, & lui parlerent en vainqueurs qui veulent faire la loi. Le Roi de France, espérant obtenir par les supplications ce qu'on refusoit au Président Rouillé, envoya en Hollande le Marquis de Torci-Colbert, son principal Ministre, qui s'adresse au grand Pensionnaire Héinsius, au Prince Eugéne & au Duc de Marlborough : mais tous trois vouloient la continuation de la guerre. (1) Le Prince y trouvoit

(1) Mr. de Voltaire, Histoire Universelle, Tome VI.

sa grandeur & sa vengeance, le Duc sa gloire & une fortune immense, le Pensionnaire, gouverné par les deux autres, se regardoit comme un Spartiate, qui abaissoit un Roi de Perse. Ils proposerent une trève, à condition que le Roi de France se joindroit à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commenceroit à céder pour jamais dix villes aux Hollandois. Il est bien singulier de voir trois hommes, dont deux bornoient autrefois leur ambition à commander un régiment, l'autre à bien calculer le produit de quelques balots de marchandises, faire la loi au plus puissant Monarque de la terre, qui se trouve réduit à leur faire des supplications.

Lorsque le Marquis de Torci rapporta leur proposition au Roi,

il répondit : » Puisqu'il faut faire
» la guerre, j'aime mieux la faire
» à mes ennemis qu'à mes enfans «.
On leve une armée d'environ soixante & dix mille hommes à la tête desquels on met le Maréchal de Villars, qu'on regarde comme l'unique appui de la France : mais ce brave Général est blessé à Malplaquet, & les François sont battus. Les ennemis, avançant pied à pied, font tomber toutes les barrieres de la France, & se préparent à pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Louis XIV, réduit, pour ainsi dire, au désespoir, demande encore la paix en suppliant. Il offre de reconnoître l'Archiduc pour Roi d'Espagne, de ne fournir aucun secours à son petit-fils, de donner quatre places en ôtage, de renoncer à la souveraineté d'Alsace, de raser toutes ses places depuis Bâle jusqu'à Philisbourg, de combler le port de

Dunkerque, & d'en raser les fortifications; de laisser aux Etats-Généraux, Lille, Tournai, Ypres, Ménin, Furnes, Condé, Maubeuge. Ces offres sont rejettées avec mépris : enfin ce Monarque pousse l'humiliation jusqu'à proposer de l'argent pour détrôner Philippe V; on ne l'écoute pas. On éxige qu'il s'engage seul à chasser d'Espagne, dans deux mois, son petit-fils. Pendant ces négociations l'armée des Alliés avance toujours dans la France, & Philippe V. battu par l'armée de l'Archiduc, est obligé de céder ses places à son ennemi, qui s'y fait proclamer. Louis XIV, malgré son âge de soixante-quatorze ans, se proposoit, dit-on, de convoquer la noblesse de son Royaume, de la mener à l'ennemi, & de périr avec elle.

Le moment qui sembloit être destiné à la ruine de la France, &

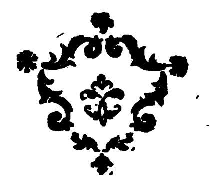
de la Maiſon Royale fut celui de ſon rétabliſſement. Pour ébranler cette Monarchie il avoit fallu tous les efforts de l'Europe réunis. Une jalouſie, une diſpute de femmes la rétablit dans tout ſon éclat. La Reine Anne d'Angleterre aimoit la Ducheſſe de Marlborough avec une tendreſſe qui alloit juſqu'à lui ſacrifier ſes volontés. La Ducheſſe eut l'imprudence d'abuſer de ſon crédit : ſes caprices, même ſes hauteurs fatiguerent la Reine ; qui, étant accoutumée à avoir une favorite, ſe tourna du côté de Myladi Masham, ſa Dame d'atour. La Ducheſſe ne fut pas long-tems à s'en appercevoir ; & conſultant plutôt ſon caractére que la politique, elle oſa tenter de ſe venger de la Reine, & de la mortifier. Un jour, par une mépriſe affectée, elle laiſſa tomber une jatte d'eau ſur la robe de Myladi Masham en préſence de la Reine, & ne daigna

pas en paroître affligée. Une autrefois elle parut à la Cour avec une paire de gants d'un goût nouveau, &, voyant qu'ils plaisoient à la Reine, elle affecta de les montrer à tous les courtisans, sans lui faire aucune espéce de politesse : la Reine, piquée, résolut de rompre entiérement avec la Duchesse, & poussa le ressentiment jusqu'à chercher les moyens d'ôter à son mari, le Duc de Marlborough, le commandement des armées. Pour en venir plus sûrement à bout, elle résolut de faire la paix avec la France, fit entendre aux Anglois qu'ils avoient tort de se ruiner pour la Maison d'Autriche, & fit avertir, sous main Louis XIV, qu'elle étoit disposée à écouter des propositions de paix. Il lui envoya bientôt un Agent secret avec lequel elle stipula les conditions du Traité; & lorsque le Duc de Marlborough revint à Londres après

la campagne, on lui ôta ſes dignités. Envain le Prince Eugéne paſſa en Angleterre pour appuier Marlborough, on eut pour lui les égards qu'on devoit à ſon mérite, & à ſon rang : mais on ne lui accorda rien de ce qu'il demandoit.

Ce Prince eſpérant de nouveaux lauriers retourna ſeul achever la guerre. Malgré la retraite des Anglois il reſtoit aſſez de troupes aux Alliés pour accabler la France épuiſée : mais Marlborough n'étoit plus avec eux, & Villars commandoit les François : il triompha à Dénain, & les Alliés, conſternés, furent obligés d'accepter des conditions bien moins onéreuſes pour la France que celles qu'ils avoient refuſées avec hauteur peu de tems auparavant. Le Duc d'Anjou reſta paiſible poſſeſſeur du Royaume d'Eſpagne, ſous le titre de Philippe V, & on rendit à la

France, Lille, Aire, Bethune & Saint-Vénant. L'Empereur refusa d'entrer dans les négociations: il continua la guerre, reçut de nouveaux échecs par les François que le Maréchal de Villars commandoit; & après avoir perdu tous ses avantages, & montré que la Maison d'Autriche, sans secours, ne peut résister à la Maison de Bourbon, il consentit à la paix.



UN COUP DE CANNE donné par un Allemand à un Génois qui regarde l'affût d'un mortier qui s'est rompu dans une rue de Gènes, est cause que les Autrichiens sont chassés de cette ville, & que la République de Gènes recouvre sa liberté.

LA mort de Charles VI. dernier Prince de la Maison d'Autriche fut un signal qui fit prendre les armes à l'Europe. La France fit proclamer le Duc de Baviére Empereur sous le nom de Charles VII, & les restes de la Maison d'Autriche, attaqués par la France, la Baviere, la Prusse & la Saxe, étoient menacés d'une ruine totale. La Reine de Hongrie, abandonnée de ses Alliés, voyoit ses ennemis aux portes de Vienne : son courage seul étoit sa ref-

ſource, & le danger qui la menaçoit ne ſervit qu'à montrer ſa grandeur. Elle reveilla George II, Roi d'Angleterre, qui lui prêta de puiſſans ſecours : la Sardaigne, la Hollande, la Ruſſie même ſe déclarerent pour elle. Son malheur & ſes vertus lui gagnerent le cœur des Hongrois, toujours rébelles à ſes peres : ils ne prirent les armes que pour la défendre. On réſiſta aux François en Allemagne, en Italie, en Flandre; on remporta ſur eux de grands avantages ſur mer, ils n'avoient point de marine. Louis XV, ayant à combattre les mêmes ennemis que ſon biſayeul, ſe met à la tête de ſes troupes, & triomphe.

La République de Gènes, qui voyoit la guerre à ſes portes, ſe mit ſous la protection de la France : mais les François, ayant reçu pluſieurs échecs en Italie, furent obligés de ſe retirer ſous Plaiſan-

ce. Le Roi de Sardaigne entra alors ſur les terres de la République, & y éxigea de fortes contributions. Envain les François, & les Eſpagnols combinés voulurent couvrir l'état de Gènes, l'armée de la Reine de Hongrie, réunie à celle du Roi de Sardaigne les força de ſe retirer. Les Autrichiens, ſous le commandement du Marquis de Botta avancerent vers Gènes, s'emparerent de pluſieurs poſtes, entr'autres de la Bochetta, quiavoittoujoursparu imprenable.

Les Génois, conſternés, ne ſongerent pas même à ſe défendre, & la crainte du malheur les précipita dans le malheur. Ils députerent quatre Sénateurs qui allerent avec ſoumiſſion demander au Général Autrichien ſes volontés. Il les reçut avec politeſſe, & l'on convint qu'on remettroit le lendemain aux troupes de la Reine les portes de la ville de Gènes,

que la garnison seroit prisonniere de guerre, que tous les François, Espagnols, Napolitains, qui se trouveroient dans la ville, ou dans les faux-bourgs seroient livrés aux Autrichiens, & qu'on leur remettroit toute l'artillerie, & les munitions de guerre qui étoient dans la ville; que le Doge, & six Sénateurs partiroient dans l'espace d'un mois pour aller à Vienne demander pardon à la Reine de leurs fautes passées; qu'on payeroit sur le champ cinquante mille génovines, qui font environ quatre cens mille livres de France, en attendant les contributions dont on conviendroit. En exécution de ce Traité le Général Nadasti se présenta devant Gènes à la tête de l'avant-garde de l'armée Autrichienne; on lui en remit les portes, & la République se disposa à exécuter les autres conditions, quelques dures qu'elles fussent.

Autrichiens, & les pillages des ſoldats : les Génois étoient déſolés, & perſonne n'étoit touché de leurs malheurs, le Pape ſeul y fut ſenſible : il leur accorda un Jubilé de quinze jours.

La Reine, victorieuſe en Italie, voulut porter la guerre en Provence, & commanda au Général Brown d'y entrer. Le Marquis de Botta eut ordre de faire tranſporter l'artillerie de Gènes à l'armée qui étoit deſtinée pour l'expédition deProvence. On commença donc par faire enlever les douze plus gros canons de la ville avec quelques mortiers ; les Génois, eux-mêmes ſe virent forcés de prêter leurs bras pour traîner les canons qu'on leur ôtoit. Le 5 Décembre 1746, l'affut d'un mortier qu'on traînoit par une rue étroite, rompit ; & l'embarras que cet accident cauſa, ayant attiré beaucoup de peuple, un Officier

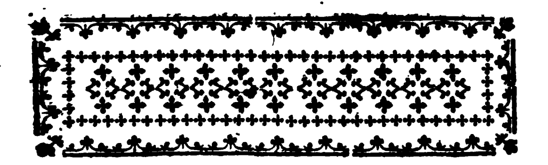
Autrichien

Autrichien frappa d'un coup de canne un Génois qui ne s'empressoit pas assez à travailler. Le Républiquain, indigné de se voir ainsi outragé, tire son couteau, en perce le flanc de l'Officier. Cette action hardie réveille le courage des Génois : ils s'assemblent, enfoncent les boutiques des armuriers, brisent les portes de l'arsenal, des magasins à poudre; & devenus soldats par désespoir, ils tombent sur les Autrichiens, en font un massacre horrible, les chassent des portes. Les païsans viennent au secours de la ville, & réunis aux citoiens ils achevent de chasser les ennemis de l'Etat de Gènes.

Les Génois célébrerent, par de grandes réjouissances, le recouvrement de leur liberté : ils conduisirent, avec grand appareil, par les principales rues de la ville, le mortier qui avoit occasionné

cette révolution. L'armée Autrichienne, destinée à l'expédition de Provence, alla bloquer Gènes : mais la France lui envoya des secours. Le Duc de Richelieu sauva cette République, & le Sénat lui fit ériger une statue.

FIN.



TABLE

Des différens Articles contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

